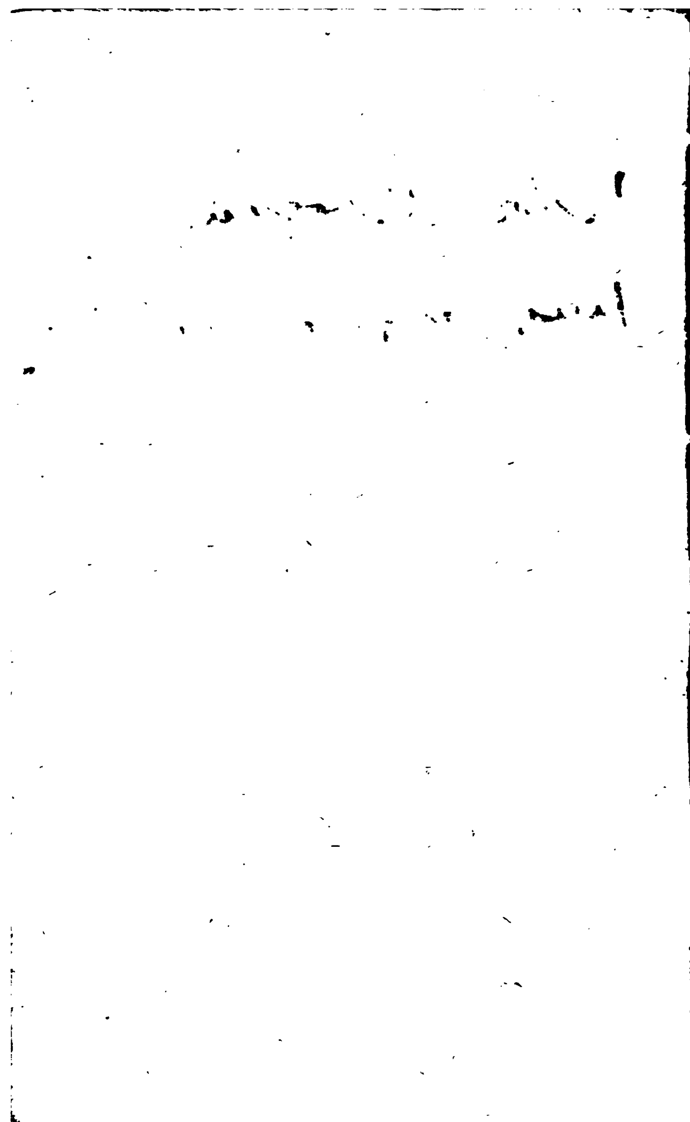




No

Victor W. Logan
Paris, august 1923



HISTOIRE
DE LA VILLE
DE ROUEN.

HISTOIRE
DE LA VILLE
DE ROUEN,
CAPITALE DU PAYS ET DUCHÉ
DE NORMANDIE,
Depuis sa fondation jusqu'en l'année 1774.

SUIVIE

D'UN ESSAI
SUR LA NORMANDIE LITTÉRAIRE.

*Par M. S***. Avocat au Parlement de Rouen.*

TOME PREMIER. Servin



A ROUEN,

Chez LE BOUCHER, le jeune, Libraire, rue Ganterie.

Et se trouve A PARIS,

Chez différents LIBRAIRES.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

P.D.B.

A



A MONSEIGNEUR

DE MIROMÉNIL,

GARDE DES SCEAUX

DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Si la protection dont vous honorez cet Ouvrage, est ce qu'il pouvoit y avoir de plus

favorable à son succès, j'ose dire aussi que son objet la lui assuroit en quelque sorte, & que rien n'étoit plus naturel que de le voir paroître sous vos auspices. En effet, la Ville de Rouen, dont il vous présente l'Histoire, est la patrie de vos Aïeux; vous-même en avez été, pendant quatorze ans, l'ornement & les délices; elle possede encore plusieurs des personnes qui vous sont les plus cheres, & vous ne pouvez douter que ce ne soit le lieu de l'Univers où se trouvent en plus grand nombre vos plus vrais admirateurs. Je dois ajouter que vous aimez cette Ville, &

qu'elle a reçu de vous, dans tous les temps, des preuves d'une affection toute particuliere. Lorsqu'à peine le bruit public y avoit annoncé votre élévation, une faveur obtenue par vos soins, vint lui en assurer la nouvelle. Bientôt après un bienfait précieux, & dont votre tendresse pour elle a sans doute avancé le moment, lui a rendu tous les grands avantages dont elle pleuroit la perte depuis trois années.

Si les soins importants qui vous occupent, vous laissent le temps de parcourir le dernier âge de cette Histoire, vous re-

connoîtrez ſans peine que pour m'être aſſujetti à un plan trop reſſerré, j'ai été forcé d'ometre bien des faits que j'aurois pris le plus grand plaiſir à décrire, & qui étoient auſſi les plus propres à embellir mon Ouvrage. Sans cette contrainte, j'aurois dépeint quelques-unes des vertus aimables qui vous ont rendu l'Idole de tous mes Concitoyens; cette bonté, cette affabilité ſi touchante, cette ſimplicité de mœurs, la compagne ordinaire du vrai mérite, & qui ne vous abandonna jamais. Je vous aurois repréſenté dans ces inſtants ſi favorables à votre gloire, où

dépouillé de tout éclat étranger & rendu à vous-même, vous parûtes plus grand encore qu'auparavant. Suivant ensuite le cours de vos infortunes, j'aurois admiré & la constance avec laquelle vous avez supporté l'adversité, & la grandeur d'ame que vous montrâtes, lorsque par le refus généreux de la seconde place de la Magistrature, vous parutes si digne de remplir la premiere de l'Etat. J'aurois tâché de rendre avec intérêt cette scene attendrissante, telle que Rome & Athenes n'en ont jamais présenté une semblable dans leurs plus beaux jours, & qui fait tant d'hon-

neur à la Ville dont j'ai écrit l'Histoire. C'est lorsqu'après plusieurs mois de disgrace, vous passâtes auprès des murs de Rouen : le peuple sortit en foule au-devant de vous, & vous salua par les acclamations les plus vives. Vous ne pûtes douter alors à qui s'adressoient ces hommages ; le poste, la dignité n'y avoit plus aucune part ; ce fut uniquement le triomphe de la vertu. Quel eût été mon transport, lorsque parvenu à ces jours fortunés, dont le souvenir ne se perdra jamais, j'aurois développé tous les sentimens que votre élévation a

faît naître dans le cœur de mes Concitoyens, & les ſuites heureuſes qu'elle a eues pour la Ville de Rouen, & pour la France entiere. Mais ces grands objets ſont réſervés pour un pinceau plus habile que le mien; les Ecrivains chargés de l'Hiſtoire générale de la Nation, les préſenteront plus dignement à la poſtérité, pour lui faire bénir à jamais votre mémoire. Pour moi, je dois me borner à jouir en ſilence des biens que vous avez procurés à ma Patrie, vous priant ſeulement aujourd'hui d'agréer la profeſſion que je fais d'être toute

ma vie, avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,
SERVIN.

Décembre 1774.



PRÉFACE.

AVANT de présenter au Public l'Histoire que j'ai faite de la Ville de Rouen, je pense qu'il ne sera pas hors de propos de lui faire part, en peu de mots, des motifs qui m'ont porté à l'entreprendre, & de lui exposer le plan que j'ai suivi en l'écrivant.

Dans le courant de l'année derniere, il me prit, à je ne sais quelle occasion, envie de connoître les événements remarquables qui s'étoient passés dans Rouen. Je priai un homme de Lettres de ma connoissance, de me prêter une Histoire de cette Ville, que j'avois vue chez lui, & je me mis à la lire avec beaucoup d'empressement. Mais je ne poussai pas ma lec-

ture bien avant, tant je fus rebuté par la barbarie du ſtyle de l'Ecrivain, & par l'aſſemblage confus des faits menus & indifférents, qu'il a entaſſés ſans choix dans ſon Ouvrage. Je rendis le Livre à mon ami, & je lui demandai s'il n'y avoit pas quelqu'Hiſtoire de Rouen, autre que celle qu'il m'avoit prêtée. Il m'en donna une, dont je lus quelques pages devant lui, & qui me parut bien inférieure à celle qu'il m'avoit donnée d'abord.

Alors il me vint dans l'eſprit qu'il y avoit peut-être à Rouen beaucoup d'honnêtes gens qui avoient, comme moi, le deſir de connoître les faits importants qui ſont arrivés dans le lieu où ils vivent, & qui ne pouvoient le ſatisfaire par les mêmes raiſons qui m'avoient rebuté. Je penſai que ce ſeroit une choſe utile, & dont le Public me ſauroit gré, que d'entreprendre une Hiſtoire de Rouen, dont la lecture fût au moins ſupportable, & qu'un homme bien élevé

pût parcourir ſans dégoût ; & comme je me trouvois dans un grand loiſir, je réſolus ſur le champ de rendre ce ſervice à mes Concitoyens.

Voilà la raiſon qui m'a déterminé à écrire cette Hiſtoire.

Le plan que je me ſuis propoſé, eſt celui qui m'a paru le plus naturel de tous. Je voulois écrire une Hiſtoire, & par ce nom on entend communément une narration liée & ſuivie de faits vrais & intéreſſants. Ainſi mon Hiſtoire devoit contenir tout ce qui s'eſt paſſé de remarquable dans Rouen, & tout ce que ſes Habitants ont fait ou dit d'intéreſſant pour la poſtérité ; elle devoit en outre préſenter tout cela dans ſon ordre, & montrer les faits rangés ſuivant leurs époques, & avec la liaiſon qui pouvoit ſe trouver entr'eux.

Suivant ces principes, j'ai parlé d'abord de l'origine de la Ville de Rouen, & de ce qu'elle étoit au temps des Gaulois. Je l'ai ſuivie en-

ſuite ſous la domination des Romains, & ſucceſſivement ſous les Rois de France à qui elle a appartenu jusqu'à la ceſſion qui en fut faite à Raoul ; ſous les Ducs de Normandie, qui l'ont poſſédée trois cents ans ; & enfin ſous le gouvernement François, auquel elle eſt revenue, en 1204, par la conquête de Philippe-Auguſte. Il m'a fallu auſſi faire de tout cela un enſemble & un corps, dont les parties fuſſent bien liées, & concouruſſent à la beauté du tout. Ce n'eſt pas pourtant que je me ſois picqué de mettre des liaiſons par-tout. Si nous n'avons rien de plus beau dans l'art d'écrire, qu'une tranſition heureuſe & naturelle, auſſi une tranſition forcée, eſt ce qu'il y a au monde de plus ridicule J'ai eu quelquefois à décrire des objets entiérement diſparates, & que je ne pouvois rapprocher par aucun côté ; alors ſans chercher entr'eux des rapports qui n'exiſtoient point, je les ai rangés bonnement

ſuivant leurs dates, me contentant d'annoncer l'année à laquelle je devois les rapporter. On verra cela aſſez fréquemment dans la troiſieme & la quatrieme Partie de mon Ouvrage.

Mes époques principales ont été dans tout le cours de l'Hiſtoire, le commencement du regne de chaque Souverain; c'eſt là que j'ai, comme de raiſon, rapporté les autres événements. J'ai préſenté la ſuite généalogique de tous les Rois ou Ducs qui ont été les maîtres de la Ville, & j'ai obſervé de donner une idée de leur caractere, lorſqu'ils ont joué par leurs qualités perſonnelles, un rôle important dans l'Etat qu'ils ont gouverné.

Une choſe encore que je me ſuis bien gardé d'oublier, a été la Note des hommes illuſtres qui ſont nés dans Rouen, ou dans les environs; car il me ſemble que la gloire principale d'une Ville, eſt dans les grands hommes qu'elle a fournis à la Socié-

té. J'ai placé ces Notices à la suite des regnes où ces hommes célebres ont vécu.

Mon plan s'est étendu de lui-même, à mesure que je l'ai rempli. Comme les événements d'une Ville tiennent nécessairement à ceux de la Province ou du Royaume dont elle fait partie, il m'a fallu rapporter une portion notable de l'Histoire de Normandie, & un grand nombre de faits qui appartiennent à celle de France. Mais j'ai observé de ne raconter avec étendue, que ce qui étoit de mon objet, & de ne montrer, en quelque sorte, le reste que dans l'enfoncement. J'ai fait en cela comme les Peintres qui mettent en grand sur le devant du tableau, les figures principales qu'ils ont voulu présenter, & qui placent dans la perspective ou dans les ombres, les accessoires qui ne sont là que pour accompagner ou faire sortir les premieres.

Je n'ai cependant pas ſuivi toujours cette regle avec la même exactitude : par exemple, lorſque j'ai parlé de la vie & des geſtes de nos Ducs de Normandie, j'ai fait alors, quoique toujours en raccourci, l'Hiſtoire générale de la Province, & même j'ai paru ſouvent perdre de vue la Ville de Rouen, pour m'occuper ailleurs des hauts faits d'armes de ſes Souverains. Je conviens que j'ai péché en cela contre les préceptes que donnent nos maîtres dans l'art d'écrire; mais peut-être me pardonnera-t-on lorſqu'on aura lu la partie de mon Ouvrage où je me ſuis ſi fort écarté des regles. On y vetra une foule d'événements ſi curieux, ſi intéreſſants, je dirai même ſi honorables pour la Ville de Rouen, qu'il n'y aura que les critiques bien ſéveres qui auront le courage de me condamner.

D'ailleurs n'ai-je pas eu auſſi des raiſons plauſibles pour donner quelque détail ſur l'Hiſtoire de nos Ducs? El-

le contient ou leur vie privée, où les guerres qu'ils ont eues à terminer. Eh bien j'ai dû raconter leur vie, parce qu'ils étoient les premiers Citoyens de Rouen, & que tous ont été des hommes très-illustres. J'ai dû aussi parler de leurs guerres, parce que la Ville de Rouen étoit le centre de toutes les opérations qu'ils y faisoient; c'étoit là qu'ils convoquoient leurs Vassaux, qu'ils assembloient leurs armées, que se faisoient les publications solemnelles de guerre & de paix: c'étoit de là qu'ils partoient pour leurs campagnes, & ils y revenoient lorsqu'elles étoient finies.

L'Histoire que j'ai donnée des Ducs de Normandie, quoiqu'elle ne soit qu'un abrégé, ne l'est pourtant pas autant que son étendue paroîtroit l'annoncer. Elle renferme à peu près tout ce qu'on en a écrit de certain & d'intéressant; car j'ose dire que si l'on retranchoit de nos vieux Historiens les exclamations ridicules, les fables

&

& les faits hazardés ou inutiles à l'événement principal, ils ne diroient guere de nos Ducs, que ce que j'en ai rapporté. Il est vrai qu'ils le diroient en beaucoup plus de mots, & qu'ils feroient encore un Volume plus gros que le mien; mais ce n'est pas là un défaut que les connoisseurs puissent me reprocher; les longueurs de style ne sont bonnes à rien, & la narration, pour être bien faite, doit être courte.

Je dois prévenir ici mes lecteurs, sur une chose extrêmement importante, & qui est même l'objet principal que je me suis proposé en faisant cette Préface; c'est qu'ils ne trouveront point dans le corps de mon Histoire, ce qui fait une portion considérable de celles qui ont paru jusqu'ici. Je me suis fait une idée de l'Histoire, que je crois juste, & que d'ailleurs j'ai puisée en partie dans les Auteurs du premier ordre, qui en ont traité. C'est qu'elle n'est point faite pour tenir registre d'une foule

de menus faits peu importants, & qu'elle ne doit s'occuper que des événements dignes, par leur singularité propre, ou par leurs grands effets, qu'on les dise à la postérité. C'est encore qu'elle ne doit point remarquer ce qui est commun à tous les Pays & à tous les siecles, mais seulement ce qui est particulier à celui dont elle parle. C'est enfin qu'elle ne doit rien dire qui ne puisse intéresser à la fois tous ceux à qui elle s'adresse; c'est là une regle de la politesse ordinaire, qui veut que dans la Société, on ne dise que des choses qui puissent plaire généralement à tous ceux qui s'y trouvent, & qui condamneroit un homme qui, chargé d'entretenir dix personnes, tiendroit à chacun d'eux successivement des propos que les neuf autres ne pourroient goûter. Cette loi d'Urbanité est générale, & je ne vois pas que l'Histoire ait aucun privilege qui puisse l'en dispenser.

Voilà pourquoi je n'ai rien dit dans la mienne des grandes Processions de la Cathédrale, & des Baptêmes & des Funérailles qui s'y sont faites, non plus que de ses Confrairies & de ses différents Colleges de Clercs. C'est aussi pour cela que je n'ai point parlé en détail de toutes les Paroisses ou Chapelles, ni des diverses Communautés d'hommes ou de filles qui se sont formées dans Rouen, ni de bien d'autres établissements que j'ai cru peu propres à intéresser généralement les Habitants de Rouen & de la Province, pour qui j'ai travaillé.

Pareillement, en conséquence de mes grands principes, j'ai estimé que l'Histoire n'étoit ni un Nobiliaire, ni un Nécrologe, ni un Almanach, & que ce n'étoit point seulement pour avoir été Noble ou Bienfaicteur d'une Eglise, ou pour avoir rempli de grandes charges, & avoir été revêtu de dignités brillantes, qu'on méritoit

d'y avoir une place. Ainsi je n'ai point employé les noms des Nobles de la Province, ni de tous nos Juges, Chanoines, Curés & autres, qui ne m'ont présenté pour titre que l'honneur d'avoir eu un bel emploi à exercer.

Je sais bien que toutes ces omissions choqueront quelques personnes qui ont été flattées de voir leurs noms ou ceux des leurs, dans les autres Histoires, & qu'il s'en trouvera qui prétendront que la mienne ne dit rien, parce qu'elle ne parlera point de ce qui les touche de plus près. Mais je les prie de considérer que j'ai voulu faire une Histoire, & non pas faire imprimer les Archives de la Ville : les regles que j'ai posées ci-dessus, ne sont pas de ma façon, ce sont les Auteurs mes maîtres qui me les ont prescrites, & c'est la raison qui les leur a dictées à eux-mêmes. D'ailleurs qu'on veuille bien observer encore que

mon dessein a été de ne faire qu'un seul Volume qui pût être lu d'un bout à l'autre par tout le monde, sans ennui & sans dégoût. S'il m'avoit fallu entrer dans les grands détails, je me serois doublement éloigné de ce but; j'aurois fait dix Volumes insipides, & encore n'aurois-je pas contenté toutes les fantaisies particulieres d'un chacun, car bientôt on auroit exigé de moi que je dise le temps où les cloches d'une Paroisse ont été refondues, & celui où telle rue a été repavée en entier.

Avant de finir cette Préface, il est juste que je dise quelque chose des Historiens de la Ville de Rouen, qui m'ont précédé. Le Public a entre les mains deux Histoires de la Ville. L'une a été composée par Farin, & le Brun en a donné une belle édition, en deux Volumes in-4o. Cet Ouvrage est utile; il est bon qu'une grande Ville ait ainsi un dépôt public, où

tous les Citoyens puissent aller puiser les faits qui intéressent leurs Familles où les corps auxquels ils appartiennent. Mais, comme je l'ai fait entendre, je ne lui donnerois point le nom d'Histoire, il me semble que celui d'Archives lui conviendroit mieux. Quoique cet Ouvrage ait été revu & corrigé dans sa troisieme édition, il y reste encore bien des fautes en différents genres : par exemple, c'est une chose révoltante que la maniere peu Françoise dont l'Auteur parle de Henri IV & des Ligueurs, lors du siege de la Ville de Rouen ; il semble que la description qu'il en fait, soit partie de la plume d'un Secrétaire du Duc de Mayenne. Quand aux erreurs de faits ou de dates, en voici une bien frappante qui me revient à l'esprit : c'est sur Robert I, notre troisieme Duc, à qui il donne plus de vingt ans lorsqu'il monta sur le trône, & qu'il fait

ensuite porter, comme un enfant de six ou sept ans, dans les bras de ses Tuteurs.

La seconde Histoire n'est qu'un Abrégé : elle a paru sous ce titre, imprimée chez Oursel, en un Volume in-12. Elle est toute nouvelle, car il n'y a gueres que quinze ans qu'elle a été composée. L'Auteur a voulu abréger Farin ; il en a pris tout ce qu'il raconte, & il a copié jusqu'à ses erreurs. Il a eu pourtant le mérite d'en ajouter de son crû, comme lorsqu'il parle de l'hommage que les Comtes Bretons vinrent rendre à Raoul, *à l'entrée du Pont* qui n'existoit point encore ; & qu'il dit que dans cette cérémonie on étala sur le devant & le derriere de la tente, les Armes de Normandie & de Bretagne ; tandis que c'est une chose constante chez les Savants, que les Armoiries ne furent en usage qu'environ cent cinquante

ans après. Mais en voil àassez, car *il ne faut point médire*, & sur-tout d'un rival de gloire.

Nota. On a mis à la tête de l'Histoire, une courte Description de la Ville de Rouen, où l'on verra les noms & les dates de tous les monuments qui s'y trouvent. Pareillement, pour rendre l'Ouvrage complet & plus généralement utile, on a fait imprimer une suite Chronologique des Archevêques, Gouverneurs, Magistrats principaux & Maires de la Ville de Rouen.





DESCRIPTION ABRÉGÉE DE LA VILLE DE ROUEN.



LA Ville de Rouen eſt une des premieres du Royaume par ſa grandeur, le nombre de ſes habitants, la beauté de ſes privileges, & l'étendue de ſon commerce. Son Egliſe a le titre d'Archevêché, & Primatie de la Neuſtrie. Elle a un Parlement, & elle poſſede auſſi une Chambre des Comptes & une Cour des Aides, qui ont été réunies en 1704: toutes les autres Juriſdictions ordinaires s'y trouvent, avec un grand nombre de Juſtices Seigneuriales. La Ville eſt bâtie ſur les bords de la Seine, dans

une espece de demi-cercle, que forment 5 ou 6 côteaux qui l'entourent, & qui, la défendant des vents du Nord & d'Ouest, lui donnent, pour exposition, l'Est & le Midi. Elle a 6 grands Fauxbourgs; de S. Hilaire, de Martainville, de S. Sever, de Cauchoise, de Bouvreuil & de Beauvoisine: il y a des Villes renommées en France, qui ne sont pas plus grandes que celui de S. Sever. On y entre par 5 Portes du côté des terres, & 13 du côté de la riviere. Les premieres sont, la Porte Beauvoisine, qu'on nomme ainsi, parce qu'on va par là dans le Beauvoisis, & qui a été construite en 1254. La Porte Cauchoise, qui mene au pays de Caux, & qui a été faite entre 1525 & 1535. Cette Porte vient d'être démolie, & l'on a dessein d'y substituer une barriere *. La Porte S. Hilaire, ainsi appellée, du nom d'une

* *Nota.* L'an 1509, en creusant les fossés de Cauchoise, on trouva un tombeau de pierre, où étoit une lame de Cuivre avec cette Inscription: *Dans ce tombeau, gît noble & puissant Seigneur, le Chevalier Messire Ricon de Vallemont & ses Ossements.* Il falloit que ce fût un Géant; car son crâne contenoit un boisseau de bled, & l'os de sa jambe venoit jusqu'à la ceinture du plus grand homme de notre temps.

Eglise qui étoit à côté, dédiée sous l'invocation de ce Saint : elle a été bâtie en 1570. La Porte Martainville, qu'on appelle ainsi du nom du fief sur lequel elle est située : elle a été rebâtie en 1405 ; son Bastion est de l'année 1576. Enfin, la Porte Bouvreuil, qui a pris aussi son nom du fief sur lequel elle est assise.

Les Portes qui donnent sur le Quai, sont celles de Guillaume-Lion, dite ainsi, de la Tour de ce nom qui y étoit autrefois ; de Jean le Cœur, qui a pris le nom de l'Architecte qui l'a construite ; de la Halle au Bled, de la Basse-Vieille-Tour, du Bac, dite autrefois de S. Cande ; de Paris, du Grand-Pont, de la Poissonnerie, du Crucifix, de l'Estrade, de la Harengerie, de la Vicomté, & de S. Eloi.

Le Quai de Rouen est un des plus beaux de l'Europe : on le divise en plusieurs parties, qui ont chacune leur nom ; ce sont les Quais du Port-saint-Ouen, du Plâtre, de la Voiture d'Elbeuf, de Paris, aux Navires, au Bois, de la Romaine, au Foin, de la Bouille, aux Pierres, aux Meules ; & enfin, celui de Luxembourg.

La Ville de Rouen a 4 Halles d'une grandeur extraordinaire ; celle des Merciers a 272 pieds de long, sur 50 de large ; celles des Drapiers & aux Laines, ont

chacune 200 pieds, & la Halle au Bled en a 300.

Il y a à Rouen 5 Foires ; la plus considérable est celle de S. Romain, qu'on appelle aussi du Pardon, parce qu'elle se tient sur le Champ du Pardon ; & ce Champ est ainsi nommé, de ce que, lors de l'institution de la Procession du Corps Saint, l'Eglise de S. Godard étant trop petite pour contenir le peuple, on prêcha sur le Champ, & on y gagna les Pardons ou Indulgences que le Pape avoit accordées pour cette Fête. Les autres Foires sont celles de la Chandeleur, de la Pentecôte, du Pré ou d'Emendreville, & de S. Gervais. Les Almanachs de Rouen marquent les jours & les lieux où se tiennent les Foires.

On compte à Rouen 35 Fontaines publiques, & 2 d'Eaux-Minérales : les premieres partent de 5 Sources différentes ; de celle de Dernétal, qui est au pied de la Montagne du Roule, près S. Leger ; de celle d'Yonville, qui vient de dessous la Montagne de Pestel, proche Bapaume ; de celle de Gaalor, la plus considérable de toutes, qui part d'un Rocher, au pied du Mont-aux-Malades ; de celle de Notre-Dame, qui est sous la terrasse du Vieux-Château ; de celle du Plat, qui vient

de derriere le chœur de S. Nicaiſe.

Les Eaux - Minérales viennent du pied du Mont-ſainte-Catherine : elles ſont excellentes, & ont beaucoup de rapport avec les Eaux de Forges, ſi célebres en France : les Fontaines ſont, l'une à la Mareſquerie, & l'autre dans un beau Jardin au-deſſous de S. Paul.

La Ville de Rouen a 8 Places principales ; celles de S. Ouen, de la Vieille-Tour, du Vieux-Marché, de la Calende, de la petite Harengerie du Pont, du Neuf-Marché, du Marché-aux-Veaux, & de la Rougemare.

Elle eſt arroſée, dans ſon intérieur, par 2 petites Rivieres ; celle de Robec, qui prend ſa Source à Fontaine-ſous-Préaux, à une lieue de Rouen ; & celle d'Aubette, qui la prend à S. Aubin, à la même diſtance de la Ville.

Il y a à Rouen, tant dans ſes murailles que dans ſes Fauxbourgs, 36 Egliſes Paroiſſiales, 17 Chapelles, 12 Hôpitaux, dont pluſieurs ſont réunis en un ſeul, 45 Communautés Régulieres ou Séculieres d'Hommes & de Femmes, un beau College, & trois Séminaires.

PAROISSES. S. Herbland. Son origine eſt perdue dans les ténebres de l'antiquité : elle a été rebâtie en 1483 : elle ap-

partient à la Cathédrale ; c'eſt de là que l'Archevêque part, lorſqu'il va ſe préſenter à ſon Chapitre.

S. Lo. Elle a la même antiquité que S. Herbland ; on la dit bâtie ſur le terrain qu'occupoit autrefois le Temple de Roth ; elle a été en 914, la Cathédrale du Dioceſe de Coutances, parce que l'Evêque de ce lieu, s'y retira pendant les ravages des Normands : elle a été reconſtruite en différents temps, dans ſes diverſes parties.

Notre-Dame-de-la-Ronde. C'eſt une Egliſe des premiers temps, à laquelle on a ajouté enſuite des portions différentes : elle eſt Collégiale & Paroiſſe, tout à la fois.

S. Etienne-la-grande-Egliſe. Elle eſt auſſi de la plus haute antiquité : c'eſt maintenant une partie de la Cathédrale.

Ces 4 Egliſes exiſtoient du temps de Raoul ; & elles ont, de tout temps, été dans l'intérieur de la Ville. Nous ne tracerons point les Plans différents de la Ville, ſuivant ſes divers accroiſſements ; d'abord, parce que ces changements ſont choſes aſſez incertaines ; & puis, parce que, pour les bien faire concevoir, il faudroit mettre une Carte ſous les yeux du Lecteur, ce qui entraîneroit trop de frais.

S. Cande-le-Jeune. Elle s'appelloit autrefois S. Victor : elle est du temps de Guillaume le Conquérant.

S. Pierre-du-Châtel. Elle est au lieu où étoit le Château de Raoul, & elle en a pris son nom : on la croit presque aussi ancienne que ce Duc : elle a été reconstruite quelques siecles après, par un Guillaume le Chandelier.

S. Cande-le-Vieux. C'étoit la Chapelle de nos Ducs : elle a été rebâtie en 1210, après un incendie qui la consuma entiérement.

S. Martin-du-Pont. C'est une Eglise fort ancienne : elle prend son nom, du Pont de pierre de l'Impératrice Mathilde ; auparavant, on l'appelloit S. Martin-de-la-Roquette.

S. Etienne-des-Tonneliers. Elle a appartenu à l'Abbaye de S. Ouen, jusqu'en 1500 : elle a été, comme toutes les autres, rebâtie à plusieurs reprises, & par la libéralité de différents Particuliers ; entr'autres, de MM. de Tilli.

S. Denis a été fondée vers l'an 1200 : elle a été brûlée plusieurs fois, & rebâtie en 1508, comme elle est aujourd'hui.

S. Jean. Ç'a été d'abord une Chapelle : la Commanderie de S. Antoine, étoit autrefois un Hôpital qui lui appartenoit :

elle a été rebâtie en partie en 1617.

S. Martin-sur-Renelle. Elle prend son surnom, de ce qu'elle est près d'un Ruisseau, qui se disoit, en Normand, Renelle : elle existoit dès l'an 580, mais hors de l'enceinte de Rouen : ce fût elle qui servit d'asyle à Brunehaut & au jeune Mérouée, lors de leur mariage.

S. Pierre-l'Honoré. C'étoit anciennement une Chapelle dédiée à S. Clair.

Sainte-Croix-des-Pelletiers. Elle s'appelle ainsi, parce que les Marchands de Fourrures demeuroient dans le quartier où elle est : elle se nommoit jadis la Chapelle Notre-Dame : elle a été dédiée n 1533.

S. Michel. Elle étoit une Chapelle que les Abbés du Mont-saint-Michel avoient fait bâtir, pour leur servir quand ils venoient à l'Echiquier : elle a été peinte & embellie en 1668.

S. Sauveur. On ajoutoit autrefois à son nom, celui du Marché ; elle est antérieure à l'année 1060.

S. Pierre-le-Portier. Elle étoit sur les murailles de la Ville, & n'étoit d'abord, qu'une Chapelle de S. Paterne : elle a été reconstruite en 1531.

S. André. Elle étoit dans la Ville en 1027 ; depuis, elle a été bâtie, hors la Ville, en 1472.

S. Eloi. Elle étoit autrefois dans une Isle qu'on joignit à la terre ferme, au moyen de terres rapportées; elle appartient à la Cathédrale.

S. Vincent. Cette Paroisse est très-ancienne: elle a été embellie dans le dernier siecle & le commencement de celui-ci, de maniere qu'elle est une des plus grandes & des plus belles de Rouen.

S. André-de-la-Ville. Elle s'appelloit autrefois S. André-de-la-Porte-aux-Fevres, parce qu'elle étoit auprès d'une ancienne Porte de la Ville, qui étoit le Quartier des Forgerons: elle a été commencée vers l'an 1487, & finie seulement en 1526.

S. Amand. Elle est plus ancienne que l'Abbaye de Filles à laquelle elle appartient: elle a été reconstruite en 1569.

S. Nicolas. Elle a été commencée en 1503, & finie en 1533.

S. Laurent. C'est une ancienne Paroisse: l'Eglise fût brûlée en 1248, le jour de Pâques & reconstruite ensuite, mais on fût très-long-temps à la finir; la Tour n'a été achevée qu'en 1501.

S. Godard. C'est une des plus belles Paroisses de la Ville, elle étoit celle du Vieux-Château; ses vîtres sont les plus célebres de France.

Sainte Croix-saint-Ouen. Elle possede

une portion de la vraie Croix, d'où elle a pris son nom : elle a été rebâtie en 1601, & réparée comme elle est maintenant, à l'exception de sa façade, qui n'a été finie que de nos jours.

S. Maclou est la Paroisse la plus considérable de Rouen : elle a été bâtie vers l'an 1470, & embellie dans le commencement du XVIme. siecle.

S. Vivien. C'étoit autrefois une Chapelle située dans des Marais, près de Rouen : elle a été exhaussée en 1636.

S. Nicaise. Elle a été fondée, dit-on, par S. Ouen, pour y déposer les Reliques du Saint dont elle porte aujourd'hui le nom : de Chapelle qu'elle étoit d'abord, elle est devenue Paroisse en 1388.

S. Patrice. Elle a été bâtie en 1535 ; & la Chapelle de la Passion, avec tout le côté qui donne vers la rue, jusqu'au bas de la nef, en 1648.

Sainte Marie-la-Petite. On lui donne ce surnom, pour la distinguer de la Cathédrale, qui, étant aussi dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge, se nomme sainte Marie ; son Clocher fut entiérement rasé par le Canon de Henri IV, en 1592.

S. Vigor. Elle étoit autrefois bien loin dans les Fauxbourgs : elle a eu place dans la Ville, environ l'an 1440.

S. Gervais. Elle a été d'abord une Abbaye, puis elle est devenue Prieuré, & enfin Paroisse en 1020. Richard II, la donna à l'Abbaye de Fécamp, à qui elle appartient encore.

S. Sever. Elle a été fondée en 990 : le Fauxbourg où elle est, s'appelloit autrefois d'Emendreville ; il a pris le nom de S. Sever depuis, lorsqu'on y apporta le Corps de ce Saint.

S. Paul. C'est une Eglise très-ancienne : on dit que c'étoit autrefois un Temple d'Adonis : elle a été considérablement aggrandie en 1618.

S. Hilaire. Elle fut entiérement ruinée, lors du siege de 1562 ; & elle a été réédifiée depuis, en l'état qu'elle est aujourd'hui.

L'Eglise Collégiale du S. Sépulchre. Elle a été fondée par un Anglois, sous les Ducs de Normandie, & rebâtie en 1354, par les libéralités d'une dame Marie, Veuve de Guillaume Duchâtel.

Le Grand Séminaire. Il a été fondé en 1657, par M. de Chanvalon, & augmenté par M. de Colbert ; ce sont des Eudistes qui en ont la direction.

Le Séminaire de Joyeuse, *voyez* l'Histoire.

Petit Séminaire, *voyez* l'Histoire.

COMMUNAUTÉS RÉGULIERES ET SÉCULIERES. L'Abbaye de S. Ouen, *voyez* l'Histoire.

Le Prieuré de la Madeleine, vers l'an 1296.

L'Abbaye de S. Amand, *voyez* l'Histoire.

Le Prieuré de Bonnes-Nouvelles, en 1060.

Le Prieuré de S. Lo, en 1145.

La Commanderie de S. Antoine, en 1300.

Le Prieuré du Mont-aux-Malades, en 1131.

Les Dominicains, en 1247.

Les Cordeliers, vers l'an 1250.

Les Grands Carmes, en 1260.

Les Dames de S. Louis, *voyez* l'Histoire.

Les Dominicaines Emmurées, en 1269.

Les Augustins, en 1309.

Les Filles-Dieu, en 1345.

Les Céleftins, en 1430, par le Duc de Bethfort.

Les Religieuses de sainte Claire, en 1481.

Les Capucins, en 1580.

Les Minimes, en 1563.

Les Carmelites, en 1609.

Les Pénitents, en 1609.

Les Feuillants, en 1616.

Les Prêtres de l'Oratoire, *voyez* l'Histoire.

Les Ursulines, en 1619.

Les Récollets, en 1621.

Les Carmes Déchaussés, en 1624.

Les Augustins Déchaussés; autrement, les Peres de la Mort, en 1624.

Les Religieuses de la Visitation, en 1630.

Les Religieuses de Notre-Dame du Refuge, en 1641.

Les Filles de S. Joseph, en 1654.

Les Bénédictines de Bellefond, en 1650

Les Religieuses de Graveline, en 1644.

Les Religieuses de l'Annonciade, en 1644.

Les Religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, en 1645.

Les Religieuses Hospitalieres de S. François, en 1661.

Les Dominicaines du précieux Sang, en 1658.

Les Bénédictins, hors le Pont, en 1663.

Les Mathurins, en 1659.

Les Religieuses du S. Sacrement, en 1677.

Les Religieuses du Val-de-Grace, en 1646.

Les Nouvelles Catholiques, en 1667.

Les Filles de la Providence, environ dans le même temps.

Les Freres des Ecoles Chrétiennes, *voyez* l'Histoire.

Il y a aussi à Rouen des Filles du Bon-Pasteur, & des Sœurs Grises, établies en différents temps.

Les Chartreux, qui sont dans une Plaine hors la Ville, étoient autrefois sur le chemin de Dernétal; ils ont été transférés où ils sont, dans le commencement de ce siecle.

SUITE Chronologique des Archevêques, Gouverneurs & autres Chefs de la Noblesse, Magistrats, Maires & autres Chefs des Officiers Municipaux, de la Ville de Rouen.

ARCHEVÊQUES.

260. S. Mellon.
311. S. Avidian.
325. Sévere.
341. Eusebe.
366. Marcellin.
385. Pierre.
393. S. Victrice.
417. Innocent.
426. Silvestre.
442. Malson.

451. Germain.
462. Crefcence.
488. S. Godard.
525. Flavius.
542. S. Evode.
550. S. Prétextat.
589. Mélance.
602. Idulphe.
631. S. Romain.
646. S. Ouen.
689. S. Anfbert.
695. Grippo.
719. Roland.
732. S. Huges. I.
740. Robert.
744. Grimo.
748. Rainfroi.
753. S. Remi.
762. S. Hugues II.
770. Mainard.
800. Gilbert.
828. Ragnoard.
836. Gombaut.
849. Paul.
855. Vénilon.
869. Adalard.
872. Rieulphe.
876. Jean I.
888. S. Léon.
889. Vitton.

905. Francon.
919. Gontard.
942. Hugues.
989. Robert de Normandie.
1037. Mauger.
1055. Mauville.
1067. Jean II.
1079. Guillaume.
1110. Géoffroi.
1130. Huges d'Amiens.
1165. Rotrou.
1184. Gautier le Magnifique.
1208. Robert Poulain.
1222. Thibault d'Amiens.
1231. Maurice.
1237. Pierre de Colmieu.
1245. Odo Clément.
1247. Odo Rigaut.
1276. Guillaume de Flavacour.
1306. Bernard de Fargis.
1311. Gilles Afcelin.
1319. Guillaume de Durefort.
1331. Pierre Roger.
1338. Aimeric Guenaud.
1342. Nicolas Roger.
1347. Jean de Marigni.
1351. Pierre de la Forêt.
1356. Guillaume de Flavacour.
1369. Philippe d'Alençon.
1375. Pierre de la Montre.

1375. Guillaume de l'Eſtrange.
1388. Guillaume de Vienne.
1406. Louis d'Harcourt.
1422. Jean de la Roche-Taillée.
1430. Huges d'Orge.
1436. Louis de Luxembourg.
1443. Rodolphe Rouſſel.
1453. Le Card. Guillaume d'Etouteville.
1482. Robert de Croixmare.
1494. Le Card. Georges d'Amboiſe I.
1510. Le Card. Georges d'Amboiſe II.
1550. Le Card. Charles de Bourbon I.
1582. Le Card. Charles de Bourbon II.
1594. Le Card. Charles de Bourbon III.
1604. Le Cardinal de Joyeuſe.
1614. François de Harlai I.
1651. François de Harlai II.
1671. Robert de Médavy.
1691. Nicolas Colbert.
1707. Claude-Maur d'Aubigné.
1719. Armand-Bazin de Beſons.
1724. Louis de Lavergne de Treſſan.
1734. Le Card. de Saulx-Tavannes.
1758. M. DE LA ROCHEFOUCAULD.



GOUVERNEURS

AUTRES CHEFS DE LA NOBLESSE

GOUVERNEURS GÉNÉRAUX.

1356. LOuis de Harcourt.
1380. Le Duc de Bourgogne.
1417. Jean de Harcourt.
1420. Le Duc de Clarence.
1436. Le Duc d'Yorck.
1438. Le Comte de Warwick.
1441. Richard, Duc d'York.
1446. Le Comte de Dorset.
1449. Le Comte de Sommerset.
1453. Le Comte de Dunois.
1459. Le sieur d'Etouteville.
1461. Charles de Charolois.
1466. Louis de Luxembourg.
1491. Le Duc d'Orléans, depuis Roi, sous le nom de Louis XII.
1498. Le Cardinal d'Amboise I.
1512. François, Comte d'Angoulême, depuis Roi, sous le nom de François I.
1514. Le sieur de la Trimouille.
1515. Le Cardinal d'Amboise II.
1516. Le Duc d'Alençon.

1526. Louis de Brézé.
1531. François, Dauphin de France.
1531. Le Maréchal d'Annébaut.
1531. Henri, Dauphin de France.
1543. Le sieur de Matignon.
1550. Le Duc de Bouillon.
1582. Tanegui le Veneur.
1583. L'Amiral de Joyeuse.
1588. Le Duc d'Epernon.
1589. Le Duc de Montpensier.
1610. Le Comte de Soissons.
1612. La Reine Marie de Médicis; & par commission d'elle, successivement, Messieurs de Fervaques, de Rohan, le Marquis d'Ancre, de Luines & de Montlord.
1620. Le Duc de Longueville.
1663. Le Duc de Montausier.
1694. Le Duc de Luxembourg.
1728. Fr. Frédéric, Duc de Luxembourg.
M. LE DUC D'HARCOURT.

GOUVERNEURS Particuliers des Château & Citadelle de Rouen.

1219. JEan de la Porte.
1314. Le sieur de Douvrendell.
1318. Le sieur le Tréflier.
1356. Louis d'Harcourt.

1360. Jacques le Lieur.
1369. De Reaume.
1389. De Bellengues.
1411. De Craon.
1416. De Bourbon de Préaux.
1418. Jean d'Harcourt.
1449. Pierre de Brézé.
1477. De Dreux Vidame d'Esneval.
1480. De Hangest.
1488. Picard d'Estelan.
1499. Louis de Brézé.
1526. D'Etouteville de Villon.
1563. De Bigars de la Londe.
1568. Lancelot du Chardon.
1571. Le Maréchal Fr. de Montmorenci.
1576. Tanegui le Veneur.
1578. Jean de Pommereu.
1583. Jacques le Veneur.
1591. Jacques de Bauquemare.
1602. De Sainte-Marie du Mont.
1628. Brancas de Villars.
1632. De Mouy de la Mailleraie.
1637. Le Comte de Guiche.
1643. François d'Harcourt.
1685. Fr. d'Harcourt II, fils du précédent.
1705. Le Maréchal Duc d'Harcourt.
1716. Anne-Pierre, Duc d'Harcourt.
M. le Duc d'Harcourt.

M. LE COMTE DE LILLEBONNE.

GANDS-BAILLIS DE ROUEN.

1204. GAutier de Vanneville.
1223. Guillaume de Malpalu.
1224. Jean des Vignes.
1258. Guillaume des Voisins.
1268. Julien de Peronne.
1270. Renoult Barbou.
1287. Gaultier Bardin.
1294. Renoult Barbou fils.
1314. Pierre de Hangest.
1318. Oudard le Coq.
1337. Pierre de la Marliere.
1340. Galeran de Vaux.
1344. Jean de S. Quentin.
1347. Pierre Lienviller.
1354. Guillaume Mormand.
1356. Pierre de Neuville.
1362. Nicolas Dubosc.
1371. Guillaume Anceau.
1371. Oudard de Canville.
1375. Oudard d'Otteville.
1376. Gui Chrétien.
1386. Richard de Houdetot.
1389. De la Thuile de Cateville.
1395. Hugues de Donquerre.
1397. Jean de la Thuile.

1406. Davy de S. Per.
1409. Carradas des Quesnes.
1410. Guillaume Anxeau.
1415. Robert de Hollande.
1416. Raoul de Gaucour.
1416. Guillaume de Houdetot.
1419. Gaultier de Beauchamp.
1420. Gui le Bouteiller.
1421. Jean de Liglai.
1423. Jean Salvain.
1428. Thomas Hytton.
1430. Raoul le Bouteiller.
1444. Jean Chevalier.
1446. Gautier Beauchamp.
1449. Cousinot de Montreul.
1462. Montespédou de Beauvoir.
1484. Collard de Moui.
1488. Picard d'Estelan.
1502. De Pontiers de Cosrou.
1504. Charles de Rochechouart.
1510. Poitiers de S. Valier.
1515. Le Chevalier de la Barre.
1522. D'Etoutteville Villebon.
1570. Le Maréchal de Montmorenci.
1575. Tannegui le Veneur.
1602. De Sainte-Marie du Mont.
1608. Dufay du Taillis.
1615. Dufay du Bocachard.
1645. Dufay, fils du précédent.
1649. Le Duc de Longueville.

1663. Le Duc de Montausier.
1694. Le Duc de Luxembourg.
1728. François, Duc de Luxembourg.
M. LE DUC D'HARCOURT.



MAGISTRATS.

PREMIERS PRÉSIDENTS du Parlement.

1499. GÉoffroi Hébert.
1507. Jean de Selve.
1515. Jean de Brinon.
1528. François de Marsillac.
1543. Pierre Rémon.
1553. Antoine de S. Anthot.
1565. Jacques de Bauquemare.
1585. Claude Groulard.
1608. Alexandre de Faucon.
1628. Charles de Faucon.
1643. Jean-Louis de Faucon.
1660. De Franquetot de Coigny.
1666. Alexandre Bigot.
1670. Claude Pellot.
1686. Charles de Faucon.
1690. Charles de Montholon.
1703. Nicolas - Camus de Pontcarré.

1726. Géoffroy-Macé-Camus de Pontcarré, fils du précédent.

1757. M. ARMAND-THOMAS HUE DE MIROMÉNIL, depuis nommé Garde des Sceaux de France, le jour de S. Louis 1774. On a dit de lui, que la fête du Roi étoit devenue, par sa nomination, celle de tout le peuple François.

1774. M. DE MONTHOLON, ci-devant, Premier Président du Parlement de Metz.



PRÉSIDENTS A MORTIER.

1499. CHristophe de Carmone.
1499. Antoine Bohier.
1499. Robert d'Estain.
1499. Jacques de Calenge.
1502. Jean le Neveu.
1504. Jean de Malingre.
1504. Robert de Bapaulmes.
1504. Camille Descortiatis.
1507. Jean de Selve.
1507. Jacques Bordet.
1512. Pierre de Bourbenon.
1519. De Bordeaux, Baron de Coulonces.
1522. Robert de Villy.
1527. Jean Feu, *alter Cato.*
1527. Monfault de Fontenelles.

1540. Jean Vialart.
1541. Etienne de Tournebule.
1548. De Bauquemare de Bourdeny.
1549. Louis de Petremol.
1549. Antoine de S. Anthot.
1553. Jean Lallemand.
1555. Jacques-Daniel Dubois d'Ennemets.
1567. Fumée de Blandé.
1567. De Croixmare de la Blondiniere.
1567. Michel Vialart.
1567. De Hastes de Susai.
1570. Le Comte de Draqueville.
1571. Le Jumel de Lisores.
1574. Nicolas Damours.
1578. Emery Bigot de Tibermesnil.
1581. Anzeray de Courvaudon.
1584. Raoul Bretel de Gremonville.
1597. Bretel de Lanquetot.
1597. De la Porte de Montaigny.
1600. Maignard de Bernieres.
1602. N. le Roux, Baron du Bourgteroulde.
1602. Nicolas-Thomas sieur de Verdun.
1607. Gilles Anzeray de Courvaudon.
1610. Poërier d'Anfreville.
1621. Claude le Roux de S. Aubin.
1621. Charles Maignard de Bernieres.
1622. Raoul Bretel de Gremonville.
1629. Antoine de Franquetot de Coigny.
1629. Jacques Poërier de Gisey.
1632. De Launoy de Criqueville.

AVOCATS ET PROCUREURS-GÉNÉRAUX du Parlement.

1499. Robert le Lieur. A.
1499. Mathieu-Aub. de Montigny. A.
1499. Guillaume-Gouel de Poville. P.
1499. Robert de Villy. P.
1499. Pierre Raulin. A.
1505. Nicolas Caradas. A.
1522. Simon Mutrel de Canville. P.
1523. P. Monfault de Fontenelles. A.
1527. Laurent Bigot de Tibermesnil. A.
1528. Nicolas Harnois. A.
1528. Jacq. de Cormeille de Mallavane. A.
1540. Jean de Longue-Joue. [illegible].
1541. François Morelon. P.
1543. Jacques le Febvre. A.
1556. Jean Péricard. A.
1458. Nicolas Damours. A.
1558. Jean de Lentier. P.
1558. Jean Péricard de Noie. P.
1570. Emery Bigot. A.
1570. De la Porte de Montigni. P.
1573. Guillaume Vauquelin de Sacy. A.
1578. Nicolas-Thomas, sieur de Verdun. A.
Jean Duviviers. P.
1586. Jérôme Vauquelin de Méheudin. A.

1594. Charles Paſchal. A.
1597. Le Jumel de Liſores. P.
1599. Gilles-Anzeray de Courvaudon. A.
1603. Robert du Viquet. A.
1607. Jean-Marguerit du Buſc. A.
1612. Hector le Guerchois de la Garenne. A.
1613. François de Bretignieres. P.
1623. Pierre le Guerchois. A.
1632. Georges Salet de Quilly. P.
1641. Fr. Dufoſſé, ſieur de la Foſſe. P.
1643. Jacques Hue de la Trouerie. A.
1645. Louis Courtin. P.
1653. Pierre le Guerchois. A.
1653. Philippe Maignard de Hauville. P.
1662. De Préfontaine Dubois. A.
1681. Pierre le Guerchois. P.
1683. P. Le Roux de Langrie. A.
1688. M.-Ant. Hellouin de Ménilbuſc. A.
1692. Charles Maignard de Beautot. P.
1695. Guil. le Chevalier de Boishérout. A.
1710. Fr. le Cordier de Bigars, Marquis de la Heuze & de la Londe. P.
1716. Ch-Hiac. Paviot du Bouillon. P.
1721. J.-B. le Chappellain du Bois Olivier. A.
1723. *Idem.* P.
1724. Guillaume le Baillif Ménager. A.
1729. P.-Aug. Durand de Miſſy. P.
1740. M. le Vaillant de Leaupartie. A.
1745. M. le Sens de Folleville P.
1763. M. Grente de Grécourt. A.

1765. M. DE BELBEUF. P.
1769. M. LE BRET. A.

PREMIERS PRÉSIDENTS DE LA Chambre des Comptes.

1580. DUval d'Estors.
1585. Langlois de Motteville.
1640. Langlois de Courmoulins.
1642. Langlois de Motteville.
1681. François-Marie de Motteville.
1689. Bruno-Emmanuel de Motteville.
1692. De Boivin de Bonnetot.

PREMIERS PRÉSIDENTS DE LA Cour des Aides.

1475. DUverger de S. Pelerin.
1505. Mathieu Aubert.
1518. Gouel de Poville.
1530. Charles Gouel, fils du précédent.
1568. Restaut de Fourmanville.
1568. De Croixmare de Limézi.
1590. Jean Diel.
1614. Jean Diel, fils du précédent.

1644. Pierre de Becdelievre.
1678. Pierre de Becdelievre, fils du précédent.

PREMIERS PRÉSIDENTS DE LA Cour des Comptes, Aides & Finances.

1704. DE Boivin de Bonnetot.
1707. De Lesdo de la Riviere.
1715. Lesdo de Valiquerville.
1718. De la Riviere Lesdo de Valiquerville
1767. M. LE COUTEULX.

MAIRES ET AUTRES CHEFS DES OFFICIERS MUNICIPAUX.

1040. ODuin.
1149. O Barthelemi Fergant.
1186. Jean Fessard.
1189. Lucas de Danjon.
1190. Raoul de la Porte Jurande.
1194. Lucas de Donjon.
1198. Raoul de Cailli.
1199. Mathieu le Gros.
1200. Le Gros de Heudebouville.
1201. Raoul Groignet.
1202. Raoul de Coteverard.

1204. Robert de Malepalu.
1206. Nicolas de Dieppe.
1207. Jean Lucas.
1209. Silvestre le Changeur.
1211. Jean Luce.
1213. Odoard de Sahurs.
1216. Jean Luce.
1219. Géoffroy Trenteguerons.
1220. Nicolas Pigache.
1221. Robert Duchâtel.
1222. Pierre de Quevilli.
1223. Luc de Danjon.
1224. Raoul de Boos.
1225. Guillaume de Cailli.
1226. Jean de Caudebec.
1227. Laurent le Long.
1229. Robert du Châtel.
1230. Nicaise de Carville.
1231. Isambart de Luevent.
1232. Géoffroy Gigan.
1233. Marc le Gablier.
1234. Raoul Amiot.
1238. Nicaise de Carville.
1239. Robert, fils d'Alain.
1240. Frehier du Neuf-Marché.
1243. Raoul Moutarde.
1245. Jean le Vicomte.
1246. Fréhier du Neuf-Marché.
1249. Pierre, fils de Michel.

1250. Nicolas de Dieppe.
1252. Géoffroy Gigan.
1254. Martin Pigache.
1255. Philippe Dorléans.
1256. Géoffroy du Valricher.
1260. Nicolas Feſſard.
1262. Vincent du Valricher.
1268. Durand Filleul.
1272. Jean Pigache.
1277. Jean de Cambio.
1279. Nicolas Naguet.
1281. Pierre de Carville.
1282. Jean d'Orbec.
1283. Jacques le François.
1284. Matthieu de la Ferriere.
1284. Jean de S. Liénard.
1285. Jacques Duchâtel.
1286. Thomas Naguet.
1287. Guillaume de S. Léonard.
1288. Robert Duchâtel.
1289. Jean Filleul.
1290. Géoffroy Aviſſe.
1291. Guillaume de S. Léonard.
1292. Guillaume Bencet.
1293. Robert Mauger.
1295. Pierre de Carville.
1297. Pierre Duchâtel.
1298. Robert Duchâtel.
1300. Jean le Loquetier.

1301. Nicolas Dorbec.
1302. Guillaume de S. Léonard.
1303. P. de Carville.
1304. Jacques Duchâtel.
1305. Vincent Duchâtel.
1306. Jean de la Porte.
1307. Robert Duchâtel.
1308. Nicolas Dorbec.
1309. Raoul Filleul.
1310. Desessars de Miniers.
1311. Jean Cabot & P. le Lieur.
1312. Jean Duchâtel.
1313. Jean Cabot.
1314. Guillaume de Launoy.
1315. Vincent Michel.
1316. Vincent Duchâtel.
1320. Jean Cabot.
1321. Gueroult de Maromme.
1322. Nicolas Desessars.
1323. Jean Postel.
1324. Jean de la Porte.
1325. Vincent Duchâtel.
1326. Jean de S. Léonard.
1327. Jean de la Ferriere.
1328. Jean Cabot.
1329. Vincent Dorbec.
1330. Godefroi Lallemant.
1331. Jean de Carville.
1332. Jean Filleul.
1333. Jean Mainet.

1334. Guillaume Desessars.
1335. Robert Duchâtel.
1336. Robert Duchâtel.
1338. Jean Cabot.
1339. Godefroi Lallemant.
1340. Robert de Launoy.
1341. Jean Filleul.
1342. Robert Mustel.
1343. Guillaume le Grand.
1344. Jean le Fevre.
1345. Jacques Barré.
1346. Thomas Dubosc.
1347. Jean Cabot.
1348. Vincent du Valricher.
1349. Robert Alorge.
1350. Robert le Maître.
1351. Simon du Bosc.
1352. Robert Mustel.
1353. Amaury Filleul.
1354. Jean le Fevre.
1355. Jacques Duchâtel.
1356. Jean Mustel.
1357. Guillaume de Sierville.
1358. Jacques le Lieur.
1359. Jean Dorléans.
1360. Alleaume de Maromme.
1361. Guillaume le Grand.
1362. Guillaume Daniel.
1363. Simon du Broc.

1364. Jacques Filleul.
1365. Nicolas le Comte.
1366. Pierre de la Ferriere.
1367. Jean Filleul.
1368. François Thorel.
1369. Godefroi du Reaume.
1371. Eudes Clement.
1373. Robert Alorge.
1374. Roger Louvel.
1375. Jean de Gisors.
1376. Guillaume Alorge.
1377. Jean le Trefflier.
1379. Pierre de la Ferriere.
1381. Guillaume de Mar●mme.
1382. Robert Deschamps.
1391. Jacques Filleul.
1394. Pierre de Ferriere.
1397. Guillaume Alorge.
1400. Roger Mustel.
1403. Robert de Sommen.
1406. Michel du Tot.
1409. Simon du Valricher.
1412. Roger Mustel.
1449. Richard Goulé.
1452. Pierre Dufour.
1455. Jean le Tourneur.
1458. Robert le Cornu.
1461. Michel le Barrier,
1464. Nicolas Daniel.

1467. Geuffin du Bosc.
1470. Guillaume Feugueray.
1473. Michel Barrier.
1476. Thomas Surreau de Farceaux.
1479. Gueroult de Maromme.
1484. Guillaume le Gras.
1493. Jacques Dufour.
1496. Jacques le Lieur.
1499. Gueroult de Maromme.
1502. Pierre le Clerc.
1505. Guillaume le Gras.
1508. Robert le Tenneur.
1511. Jacques Duhamel.
1514. Robert Poilevilain.
1517. Jean le Roux.
1520. Robert Deschamps.
1523. Le Roux de l'Esprevier.
1526. Le Lieur de Bresmetot.
1529. Guillaume Auber.
1533. Jacques le Lieur.
1535. Nicolas Ango.
1541. Jacques le Lieur.
1544. J. le Gras, sieur du Reaume.
1547. Guillaume Auber.
1550. Pierre le Vilain.
1553. De Grouchet de Soquence.
1556. Robert de Hannivel.
1559. Nicolas Ragot.
1562. Robert de Hannivel.

1563. J. Dumouchel de la Briere.
1566. Nicolas Romé de Fresquienne.
1569. Guillaume le Seigneur des Croix.
1572. Barthelemi Hallé.
1575. Jacques le Seigneur.
1578. Thomas Dupont.
1581. Barthelemi Hallé.
1584. Jacques le Seigneur.
1587. Thomas Dupont.
1590. Pierre Roque Dugenetay.
1593. Jean Trancart.
1596. Jean Voisin.
1599. Octavian Bigot d'Etteville.
1602. Jacques d'Acclainville.
1605. Jean Voisin de Guenonville.
1608. Robert de Hannivel.
1611. Jean Paviot.
1614. Marc-Antoine Bigot.
1617. Guillaume Toutain.
1620. Jacques Hallé.
1623. Nicolas Puchot de Malaunay.
1626. Géoffroy Gavion.
1629. Nicolas Pouchet.
1632. Guillaume Liesse.
1635. Nicolas Pouchet.
1638. François de Brévedent de Sah.
1644. Pierre de Languedor.
1647. Charles Voisin de Guenonville.
1650. Jacques Duhamel Dubocage.

1653. J. Brice de Mézenguemare.
1656. Lucas Boulays du Val des Leus.
1659. Duhamel Dubocage.
1662. G. le Fevre Dumouchel.
1665. Jacques Duhamel.
1668. *Idem.*
1671. Etienne Godeſcar.
1674. Jacques Langlois Feumechon.
1677. Etienne le Couteulx.
1680. Nicolas Dufour.
1683. Jacques Bulteau.
1686. Pierre Tabouret.
1689. Etienne le Couteulx.
1692. Cl. Boutren de Corneville.
1695. L. Baudoin de Talvenne.
1698. Raoul de Mouchy.
1701. Louis Baudouin de Talvenne.
1704. Ch. Baudry d'Imbleville.
1707. François le Cordier de Bigars, Marquis de la Londe, &c.
1710. Guillot de ſa Houſſaie.
1713. De Beaumer.
1716. Léonor du Boſc de Radepont.
1719. Jacques Mouchard.
1722. Hubert, Conſeiller au Parlement.
1725. Le Comte de Houdetot.
1728. De la Rue.
M. de Cavelande.
M. de Gaugi.

M. Marye.
M. de l'Escaude.
M. Le Couteulx de la Norraie.
M. Gallois de Maquerville.
M. le Comte d'Anfreville.
M. LE COUTEULX.



HISTOIRE



HISTOIRE DE LA VILLE DE ROUEN.

LIVRE PREMIER.



LA Ville de *Rouen* se nommoit autrefois *Rothomagus*; elle portoit ce nom avant la conquête des Gaules ; les Romains le lui ont conservé depuis, & c'est celui qu'elle a encore aujourd'hui dans leur langue.

L'étymologie du mot *Rothomagus*, a donné beaucoup d'exercice aux Savants. Les uns le font venir d'un certain Magus qui régnoit, dit-on, trois cents ans après

le déluge, & qui jetta les fondements de Rouen, dans un terrain rouge ou *Roth*, en langage Gaulois. Pour donner un nom à cette nouvelle habitation, on réunit ceux du sol & du Fondateur, & l'on en fit *Rothomagus*.

Cette explication seroit excellente, si l'existence de Magus étoit un fait constant dans l'Histoire. Il seroit beau, sans doute, de remonter aux temps prochains du déluge : aucune Ville, dans l'Univers, ne pourroit se vanter d'une plus noble antiquité. Le malheur est que ce Roi Magus, & tout ce qu'on en raconte, est purement fabuleux. Nous ne savons des Gaules, que ce que les Romains nous en ont appris ; le reste est un amas de conjectures frivoles que nous devons négliger.

Un autre sentiment, est que *Rothomagus* vient de *Rodomus*, abrégé formé des deux mots latins, *Romanorum domus*, séjour des Romains. Pour appuyer cette étymologie, on raconte un fait. On dit que Jules César fut arrêté dans ses conquêtes, par un Capitaine qui commandoit à Rouen : le brave Gaulois osa livrer bataille ; il combattit long-temps avec courage ; mais enfin, il fut vaincu. Les Romains s'emparerent de la Ville, arracherent les pieux qui l'entouroient, & rase-

rent la Citadelle, qui la défendoit du côté de l'Orient. César trouvant la place importante, y séjourna quelque temps, la fit ceindre de murs, en fit la capitale du Pays, & y laissa, lorsqu'il partit, une légion toute entiere, pour la garder.

Lorsqu'on lit ce détail, on ne doute point que ce ne soit César lui-même, qui l'ait fait dans ses Commentaires; & l'on est tout étonné d'apprendre que, non-seulement il n'en dit pas un mot, mais encore, qu'il n'a jamais parlé de *Rothomagus*. Le silence qu'il garde sur cet événement, suffit pour réfuter ceux qui le rapportent. En effet, il n'est pas croyable qu'un Ecrivain, qui parle souvent avec quelqu'étendue, de Pays où il n'a fait que passer, n'eût rien dit d'une Ville qu'il auroit prise, après un long combat, dont il auroit abattu la forteresse; & que lui-même auroit fait entourer de murs & de redoutes. D'un autre côté, nous n'avons aucun Historien connu, qui atteste le fait; c'est donc une fable inventée à plaisir, ou créée pour étayer un systême.

L'opinion qui nous paroît la plus vraie, est celle qui forme le mot de *Rothomagus* de *Rothou*, nom que les Gaulois donnoient à Vénus, & de *Magus*, qui veut dire, en leur langue, Palais. Suivant cette explica-

tion, *Rothomagus* étoit LE PALAIS DE VÉNUS.

Bien des raiſons nous engagent à ſuivre cette étymologie. D'abord elle eſt ſimple & n'a rien de forcé : joignons enſemble les deux mots Gaulois, & ſans y changer une lettre, nous aurons celui dont nous cherchons l'origine. Enſuite elle eſt naturelle ; car rien ne l'eſt plus que de voir un peuple donner au ſéjour où il vit, le nom de la Divinité qu'il adore. Dioſpolis étoit la ville de Jupiter, Athenes celle de Minerve, *Rothomagus* pouvoit bien être le Palais de Vénus.

Mais ce qui favoriſe le plus l'explication que nous adoptons, ce ſont les faits. Nous liſons dans les Actes de Saint Mellon, premier Evêque de Rouen, qu'il entra dans un Temple bâti auprès de la ville, & dédié à Roth qui en étoit l'Idole. Dans ce Temple il y avoit un Autel conſacré à Diane, & une Statue richement dorée, qui repréſentoit Vénus, la Mere des Amours. S'il eſt vrai, comme on ne peut en douter, que les Statues ſoient ce qu'on appelloit autrefois des Idoles ; la Statue de Vénus étoit donc l'Idole adorée dans ce Temple, ſous le nom de Roth ou.

On voit pareillement dans les Actes de Saint Romain, qu'au temps de ce ſaint

Evêque, il y avoit auprès de la Ville un vieux Temple de Vénus : depuis long-temps on n'y rendoit plus aucun culte à cette Déesse, mais l'édifice subsistoit encore, & ce fut le Saint qui le fit démolir.

C'est donc un point constant dans notre Histoire, que Vénus fut autrefois la grande Divinité des habitants de Rouen, & qu'elle est ce Rothou à qui étoit dédié le Temple principal qui fût dans le pays. Ce Temple avoit sans doute un nom, qui ne pouvoit être autre que celui de *Rothomagus*, & qu'il a dû donner à la Ville qui s'est formée auprès de lui.

Notre étymologie, toute raisonnable qu'elle est, a bien des ennemis qui la combattent. Un d'eux ne veut point l'admettre, parce qu'il regarde comme fabuleux tout ce qu'on raconte de Rothou & de son Temple. Nous répondrons à cet Incrédule, que nous avons produit nos titres, & que nous ne croyons pas qu'on puisse en contester la validité. Nous nous sommes appuyés sur les Actes des Evêques de Rouen, c'est-à-dire, sur la Tradition des Eglises qu'ils ont gouvernées, Tradition qui dans la suite des temps a été précieusement recueillie & conservée avec soin dans les Archives de la Cathédrale & des Monasteres. Ces preuves sont les seules

qu'on puisse apporter, pour assurer les faits d'une haute antiquité. Si l'on révoque en doute ce qu'attestent de pareils Mémoires, nous n'aurons presque rien de certain dans l'histoire des douze ou quinze premiers siecles.

Un autre Auteur attaque notre étymologie sur ce que, dit-il, le mot *Rothou*, veut dire *rouge* en Gaulois, & ne peut être conséquemment un nom propre, comme nous le prétendons. La conséquence n'est point exacte, & l'argument qu'elle fournit à nótre Adversaire n'est rien moins que convaincant. Tout le monde sait que dans une langue, le même terme peut avoir deux significations différentes, & que les noms propres, dans l'origine, étoient presque toujours des adjectifs qui exprimoient quelqu'attribut de ceux à qui on les donnoit. Il n'est donc pas surprenant que chez les Gaulois, le même terme ait été le nom propre de Vénus & l'adjectif, qui veut dire *rouge* parmi nous. Peut-être ces Peuples appelloient-ils Rothou leur statue de Vénus, à cause de l'or dont elle étoit revêtue. Ce que nous en pouvons dire de plus certain, c'est qu'ils avoient, sans doute, pour donner à Vénus le nom de *rouge*, quelques raisons bonnes, quoiqu'ils n'aient pas jugé à propos de les faire pas-

ſer juſqu'à nous. Après tout, il faut toujours en revenir aux faits. Nous avons montré que les Gaulois, habitants de Rouen, adoroient Vénus, ſous le nom de Rothou, & c'étoit là notre objet; nous laiſſons aux Savants le ſoin de découvrir comment la Déeſſe méritoit le nom que ces peuples lui donnoient.

La Ville de Rouen a gardé long-temps le nom de *Rothomagus*. Elle le portoit encore au dixieme ſiecle, lorſqu'elle paſſa ſous la domination des Normands. Ces Peuples, qui étoient froids & qui parloient peu, avoient un langage bref & preſque tout en monoſyllabes. Le mot *Rothomagus*, étoit beaucoup trop long pour eux; auſſi éprouva-t-il une étrange altération, en paſſant par leur bouche: ils commencerent par lui donner la terminaiſon Danoiſe, & bientôt en retranchant bruſquement la moitié, ils prononcerent *Rouen*, nom ſous lequel on connoît la Ville aujourd'hui.

Nous n'avons rien de certain ſur l'état des Gaules, avant la deſcription qu'en a faite J. Céſar: lui ſeul peut nous inſtruire de ce que Rouen étoit autrefois. Mais, comme le remarque un de nos Hiſtoriens, il ne faut pas en attendre des éclairciſſements ni des détails bien ſatisfaiſants. Ce Héros

écrivoit son Histoire plutôt que la nôtre, & il ne parloit gueres d'un peuple qu'autant qu'il avoit contribué à sa gloire. César n'a point demeuré chez nous, il n'a eu aucun combat à livrer pour nous soumettre : il étoit déja maître d'une grande partie des Gaules, & la terreur de son nom nous avoit conquis, lorsqu'il vint en personne recueillir nos hommages. Il a dû peu nous connoître ; aussi ne nomme-t-il aucune Ville de nos cantons, il ne fait que déterminer à peu près la position des lieux qu'il y a parcourus, & nommer les Peuples qui les habitoient. Il parle dans ses Commentaires, des Vélocasses, des Caletes, des Léxoviens, Sessuviens.... & autres, comme d'autant de Peuples séparés & indépendants, qui vivoient, chacun suivant ses loix, dans les cantons que le hazard lui avoit distribués : ces Peuples formoient de petits Etats gouvernés par des Chefs ; quelques-uns vivoient en Républiques. Voilà tout ce que dit de nous le premier Ecrivain qui en ait parlé.

C'est de Ptolomée, qui vivoit peu de temps après César, que nous apprenons plus particuliérement ce que Rouen étoit dans ce premier âge. Il dit, que *Rothomagus*, étoit la capitale des Vélocasses, & qu'elle étoit bâtie sur les bords d'un fleuve.

Il-

Il ne faut pas croire que ce fût alors une Ville importante, encore moins qu'elle commandât aux Peuples dont elle devint bientôt après la Métropole. Ptolomée ne nous donne pas une haute idée de sa puissance ; puisqu'il dit que les Caletes, ou les habitants du pays de Caux, valoient seuls les Vélocasses & les Vermandois ensemble ; & que ces deux Peuples réunis pouvoient à peine mettre sur pied la dixieme partie des troupes que ceux de Beauvais avoient en campagne.

Il faut donc se représenter Roüen dans ces premiers temps, comme une petite bourgade de Gaulois que leurs besoins avoient rassemblés auprès d'un fleuve. Là ils vivoient des fruits de leur pêche ou du gibier qu'ils trouvoient dans les forêts immenses qui les entouroient. Leur Gouvernement étoit simple : les Druides étoient à la fois leurs Chefs dans la Guerre, leurs Magistrats dans la Paix & les Ministres de leur Religion. Ces Druides étoient des sages dont l'unique soin étoit d'entretenir la concorde chez les Peuples qu'ils avoient à conduire ; on dit qu'ils avoient l'idée d'un Dieu seul auteur de toutes choses : cela est très-facile à croire, puisqu'on nous les donne pour des hommes qui se plaisoient à méditer sur les merveilles de

la nature. Mais ce qui est plus assuré, c'est que leurs Peuples adoroient les Divinités connues dans le reste de l'Univers. Nous avons vu déja qu'ils avoient un Temple dédié à Vénus, & que cette Déesse vouloit bien associer Diane au culte qu'on lui rendoit. Diane avoit dans le Temple un autel sur lequel on immoloit, sans doute, quelques-unes des victimes qu'on prenoit dans les forêts. Pour Vénus, elle n'avoit point d'autel particulier ; nos Ancêtres lui offroient en tous lieux, les sacrifices qu'ils croyoient propres à lui plaire. On dit aussi qu'ils honoroient Mars, & on les accuse d'avoir immolé des hommes à Taranis, nom sous lequel ils redoutoient Jupiter. Peut-être cette imputation est-elle fondée sur des soupçons autant que sur des faits. Après tout si elle est juste, elle confirme une vérité triste que prouve l'Histoire de tous les Siecles, c'est que la superstition peut rendre barbares les peuples les plus doux.

Lorsque les Romains furent maîtres des Gaules, ils les partagerent en provinces, suivant l'ordre qu'ils avoient déja établi dans le reste de leur empire. Rouen devint alors une Ville distinguée : elle fut la Métropole d'une de ces Provinces, appellée la seconde Lyonnoise, & eut sept Villes

pour suffragantes. Il est probable qu'elle dût cet honneur à sa position, plus qu'à sa grandeur, puisque Paris, qui étoit déja une Ville importante, n'eut pas le même avantage.

Rouen, comme Métropole, devoit être naturellement le séjour d'un des Vicaires du Préfet des Gaules; cependant nous ne voyons pas qu'aucun Seigneur Romain y ait jamais résidé. On a bien trouvé, dans quelques Inscriptions, des vestiges de la domination Romaine; mais jamais on n'a découvert de ces restes d'édifices ou de voies publiques qui annoncent une ancienne habitation des Romains. Sans doute les habitants de Rouen ne se plaignoient pas de cet oubli; ils devoient se trouver heureux de l'indifférence de leurs Maîtres. Rome, dans ces temps, avoit dégénéré: ses Citoyens étoient perdus d'avarice & de débauche; ce n'étoit plus que par les impôts & les vexations qu'ils se faisoient connoître aux Peuples qui leur étoient soumis.

En passant sous la domination des Romains, Rouen ne quitta point son ancienne Religion, & pendant près de trois cents ans, elle continua de sacrifier aux mêmes Idoles qu'elle avoit adorées. Environ l'an 260, un jour nouveau vint

l'éclairer. Un Gentilhomme Anglois, nommé Mellon, fut envoyé par le Pape Saint Etienne pour prêcher l'Evangile dans cette Ville, & pour y fonder une Eglise. Le Saint remplit sa mission avec zele, & il eut les plus grands succès. Les Peuples s'empresserent autour de lui, & l'écouterent avec une attention & une docilité incroyables. Ils ne tarderent pas long-temps à sentir le ridicule de leurs superstitions & la vérité de la Religion qui leur étoit annoncée : il se convertirent en foule, ils briserent les Idoles qui avoient été l'objet de leur culte; Rouen devint le centre du Christianisme dans la partie des Gaules dont elle étoit la Métropole. Saint Mellon fut le premier Evêque de Rouen; il fit élever son Eglise sur un terrain que lui donna un des Fideles nommé Précordius : on dit que c'étoit le même lieu où est aujourd'hui la Cathédrale.

Il ne paroît pas que l'Eglise de Rouen ait jamais essuyé de persécution. Nous voyons dans la vie de ses Evêques, qu'aucun d'eux n'a souffert pour la foi; cela nous porte à croire qu'il n'y a eu aucun Chrétien qui soit mort pour la même cause, car c'étoit toujours sur les Evêques que tomboit le plus grand effort des persécuteurs. Sur la fin du quatrieme siecle, l'E-

glise de Rouen brilloit du plus grand éclat. On parloit au loin de la sainteté de ses Fideles; on les comparoit, pour leur ferveur & la pureté de leurs mœurs, aux premiers Chrétiens de Jérusalem, qui étoient, comme on sait, le plus beau modele de la perfection évangélique. Saint Victrice étoit alors Evêque de Rouen, & ce qu'on vient de lire de la piété de nos peres, lui étoit écrit par Saint Paulin, un des plus grands hommes de l'Eglise Latine.

Rouen, devenue chrétienne, resta encore plus de deux cents ans sous l'empire des Romains. Cependant leur joug lui paroissoit tous les jours plus pesant: des Proconsuls envoyés par le Préfet des Gaules, venoient souvent l'inquiéter par leurs exactions, & il n'y avoit point d'excès qu'on ne pût leur reprocher. Ces petits Tyrans avoient mis le nom Romain en horreur; les Peuples attendoient impatiemment un libérateur; & ce fut avec une joie extrême, qu'ils apprirent, vers le milieu du cinquieme siecle, qu'il paroissoit de nouveaux Conquérants dans les Gaules.

Ces Conquérants étoient les Francs ou François, qui vinrent environ l'an 420 chercher un établissement dans la partie des Gaules qu'ils occupent aujourd'hui. Ils n'y firent pas d'abord des progrès aussi rapides

que leur valeur sembloit l'avoir annoncé. A leur arrivée, une foule d'ennemis s'éleva contr'eux; ils eurent à combattre les Romains, les Goths & les Bourguignons, qui tour à tour leur disputerent l'empire. Pharamond, & les trois Rois qui lui succéderent, n'avancerent qu'insensiblement dans le pays, & dans l'espace de plus de soixante ans, ils parvinrent à peine à gagner les bords de la Somme. C'étoit à Clovis que le Ciel destinoit la gloire d'être le vrai Fondateur de la Monarchie Françoise. Ce Prince monta sur le trône en 481; il avoit alors quinze ans & quelques mois. Sa grande jeunesse ne l'empêcha pas de travailler bientôt à étendre les conquêtes qu'avoient commencées ses Aïeux; il combattit par-tout, & Dieu, qui le conduisoit comme par la main, lui accorda en tous lieux la victoire.

Déja il étoit vainqueur des Romains & des Allemands; il avoit conquis un grand nombre de Provinces; il s'étoit fait baptiser à Rheims, pour accomplir le vœu qui l'avoit fait vaincre à Tolbiac; les Peuples gagnés par sa bonté, ou effrayés par ses exploits, couroient en foule au-devant de ses loix, lorsque la Ville de Rouen résolut, en 497, de se donner à lui. Elle envoya des Députés qui lui présenterent

son hommage, & celui des Villes qu'elle avoit dans sa dépendance. CLOVIS les reçut avec joie, les mit au nombre de ses sujets fideles, & Rouen devint la Capitale d'une Province Françoise.

Clovis étant mort, ses Etats furent partagés entre ses quatre fils. Nous eumes pour Roi CLOTAIRE I, qui établit à Soissons le siege de son Empire. Rouen étoit dès-lors considérable, & beaucoup plus que la nouvelle capitale. Bien des choses avoient contribué à son agrandissement, entr'autres la qualité de Métropole que lui avoient donnée les Romains, & qu'elle avoit aussi dans la Hiérarchie Ecclésiastique. A ce titre elle étoit le centre des Sciences & des Arts, & le séjour des hommes les plus distingués de la Province. Elle avoit eu encore un autre avantage sous Clovis, qui est de s'être ouvert alors une communication avec Paris, ville déja très-commerçante. Cette liaison lui avoit donné des richesses, & avoit servi à développer l'industrie naturelle de ses habitants, qui bientôt établirent chez eux un commerce florissant.

Sous le regne de Clotaire il ne se passa rien d'important pour nous, si ce n'est que nous vîmes, dit-on, un Royaume se former à nos portes. On raconte que Gautier, Sieur d'Yvetot, outragea Clotaire, & que

celui-ci se vengea en le tuant de sa main dans l'Eglise, un jour de Vendredi-Saint. Pour réparation d'un crime si grave en lui-même, & dans ces circonstances, Clotaire renonça à tous les Droits royaux & féodaux qu'il pouvoit avoir sur la terre d'Yvetot. Elle devint à ce moyen une Seigneurie indépendante, qui ne relevoit plus que de Dieu, & les héritiers de Gautier lui donnerent le titre de Royaume. Il est permis de penser ce qu'on voudra de la vérité de cette histoire, car on n'a pour l'appuyer qu'une tradition vague, une plaisanterie de Henri IV, & le titre de Chancelier que se donne, dit-on, le Bailli d'Yvetot.

Les trois freres de Clotaire moururent sans laisser d'enfants : notre Roi leur succéda, & réunit sur sa tête les quatre portions de l'Empire de Clovis. Il mourut lui-même en 560. Ses quatre fils renouvellerent le partage qu'avoient fait leur pere & leurs oncles : ils tirerent au sort, & le Royaume de Soissons échut à CHILPÉRIC, qui fut à ce moyen notre Souverain.

Ce Prince vint à Rouen en l'année 568; il y épousa Galsuinde, fille ainée d'Athanagilde, Roi des Visigoths, après avoir répudié Audouere. Ce n'étoit point l'amour qu'il avoit pour Galsuinde, ou quelques torts qu'il pût reprocher à sa premiere

épouse, qui furent cause de son divorce, il le fit par les conseils de Frédégonde sa concubine. Cette femme ambitieuse, qui connoissoit l'empire que son esprit & sa beauté lui donnoient sur le cœur de Chilpéric, avoit résolu de s'en servir pour parvenir à être sa femme. Elle lui avoit persuadé de répudier Audouere, parce qu'elle croyoit être celle qui la remplaceroit. Le Roi la trompa en épousant Galsuinde, sur les sollicitations pressantes de son frere Sigebert, qui avoit épousé depuis peu Brunehaut, sœur de cette Princesse. Ce mariage, si contraire aux vues de Frédégonde, ne refroidit point son ambition. Galsuinde ne fut pas longtemps un obstacle à ses desseins; on la trouva morte un matin dans son lit. Ses domestiques publierent qu'on l'avoit étranglée. On soupçonna Frédégonde d'avoir été l'auteur de cet assassinat, & l'on n'en douta point quand on la vit en recueillir les fruits & épouser Chilpéric.

Brunehaut, femme de Sigebert, Roi d'Austrasie, n'eût pas plutôt appris la mort de sa sœur Galsuinde, qu'elle forma le dessein d'en tirer vengeance. Comme elle étoit belle & qu'elle avoit reçu de la nature le don de persuader, elle n'eut pas de peine à faire passer dans les cœurs de son époux & de Gontran son beau-frere, l'hor-

reur qu'elle avoit conçue pour l'action de Frédégonde, & le desir vif de l'en punir. A sa priere, ses deux Princes prirent les armes, & vinrent attaquer leur frere Chilpéric. Celui-ci s'enfuit lâchement à leur approche & se retira sur les frontieres de ses Etats. Ses deux freres l'y poursuivirent, & là ils le forcerent, pour obtenir la paix, de céder à Brunehaut une partie de son domaine.

Quelques années après, Chilpéric crut avoir trouvé l'occasion d'effacer la honte dont cette paix l'avoit couvert. Il prit le temps que ses freres étoient brouillés pour un point de discipline Ecclésiastique, & envoya contr'eux Théodebert son fils aîné. Ce jeune Prince eut d'abord de grands avantages, & il sortit victorieux de plusieurs rencontres importantes; mais enfin il fut vaincu & tué dans un grand combat que lui livra son oncle Sigebert. Sa mort épouventa Chilpéric son pere, au point qu'il se crut perdu sans retour, & courut s'enfermer dans Tournai. Sigebert entra dans ses Etats, vint à Rouen qu'il trouva sans défense & dont il s'empara, parcourut avec la même facilité le reste du Royaume, & finit par aller mettre le siege devant Tournai. Après quelques jours de résistance, Chilpéric envoya demander la

paix, & Sigebert étoit assez porté de lui-même à la lui accorder ; mais Brunehaut lui persuada par ses lettres de refuser tout accommodement, & d'obliger les assiégés à se rendre à discrétion. Cette Princesse vindicative étoit venue à Paris, pour être plus à portée de son mari, & de là elle l'exhortoit sans cesse à presser sa victoire, & à ne rien ménager pour consommer la perte de son ennemi.

Chilpéric n'avoit plus de ressources, il étoit sur le point de se rendre, lorsque Frédégonde envoya deux assassins qui poignarderent Sigebert au milieu de son camp. Ce coup changea la face des affaires. Chilpéric sortit de Tournai, il courut droit à Paris, où il surprit Brunehaut qu'il envoya prisonniere à Rouen ; ensuite il entra dans ses Etats, où tout se soumit à lui. Il vint aussi se montrer à Rouen, accompagné de Mérouée son fils ainé, & fut avec lui rendre visite à sa prisonniere. Ce fut dans cette entrevue que le jeune Prince prit pour elle l'amour violent qui, comme nous le verrons, a causé dans la suite ses malheurs.

On a beaucoup parlé des tourments que Brunehaut eut à souffrir dans sa prison, & rien n'est plus vraisemblable que ce qu'on en raconte. Frédégonde ne pouvoit igno-

rer que c'étoit cette Princesse qui avoit allumé la guerre, & que dans tous les temps elle s'étoit constamment opposée à la paix : on lui avoit rapporté ce que Brunehaut avoit dit publiquement qu'elle ne souhaitoit rien tant que de la prendre vive, pour lui faire subir la peine due à ses forfaits. On sait quelle étoit cette Frédégonde, qui se faisoit un jeu des assassinats, & l'on peut juger combien le sort de Brunehaut eût été à plaindre, si elle l'eût eu entre ses mains. Mais nous devons croire, par ce que dit l'Histoire, que le Roi ne la livra point à la fureur de sa femme, & qu'il se contenta de lui ôter la liberté. Chilpéric étoit naturellement bon : d'ailleurs la politique vouloit qu'il eût des égards pour sa prisonniere ; elle étoit fille d'un Roi puissant, mere d'un jeune Roi qui l'auroit vengée un jour, & l'amie de Gontran, qui n'auroit jamais souffert qu'on la maltraitât.

Nous avons vu, il n'y a qu'un moment, que lorsque Mérouée fut voir Brunehaut dans sa prison, il conçut pour elle l'amour le plus tendre. Cette passion le porta à quitter le commandement de l'armée que son pere lui avoit confié, pour venir à Rouen en cachette. Il s'y fit des amis à qui il s'ouvrit de son amour, & du projet qu'il avoit

formé de délivrer la Princesse, & qui le seconderent avec tant d'ardeur, qu'en peu de jours la jeune Reine fut mise en liberté. Brunehaut ne put être insensible à l'amour qui avoit brisé ses chaînes ; elle répondit à l'empressement de son jeune neveu, & ils furent tous deux trouver Prétextat, qui leur accorda la dispense de parenté, & les maria publiquement dans sa Cathédrale.

On a reproché à notre Saint Evêque d'avoir abusé en cela de son ministere, & il est vrai qu'il commit une faute. Mais on l'excusera peut-être, si l'on considere que ce furent les prieres de son Peuple qui le déterminerent à cette action. Brunehaut étoit adorée des habitants de Rouen ; sa beauté rare, sa jeunesse, sa bonté, ses malheurs, & sur-tout la haine que l'on portoit à Frédégonde son ennemie, lui avoient gagné tous les cœurs. On vit avec une joie extrême, que le fils venoit réparer les torts de son pere ; on prit toutes les mesures imaginables pour faire réussir son amour, & ensuite, lorsque le mariage se fit, il fut célébré par des fêtes & des réjouissances publiques.

Chilpéric ne fut pas long-temps à apprendre ce qui se passoit à Rouen, & il y accourut pour punir son fils & rompre le

mariage qu'il avoit contracté. Les deux Amants furent effrayés de son approche; ils crurent avoir tout à redouter de sa colere, & ils s'enfermerent dans l'Eglise de Saint Martin. Chilpéric leur envoya ordre de venir le trouver, & les fit exhorter à se confier à sa clémence. Ils refuserent de quitter leur asyle, à moins que le Roi n'engageât sa parole qu'ils auroient la vie sauve; Mérouée exigea de plus, que son mariage fût confirmé. Le Roi leur fit répondre qu'ils avoient eu tort de craindre jamais pour leur vie: quant à leur mariage, qu'il savoit qu'il ne faut point diviser ce que Dieu lui-même a uni. Mérouée prit cette réponse dans le sens favorable à son amour: dès qu'il l'eut reçue, il sortit avec Brunehaut, & ils furent tous deux se jetter aux pieds de son Pere. Chilpéric, après avoir fait quelques reproches à son fils, lui accorda le pardon de sa faute; mais il lui annonça en même temps qu'il falloit quitter Brunehaut & se résoudre à le suivre. Le jeune Prince osa rappeller à son pere la parole qu'il lui avoit donnée; mais le Roi l'expliqua, en disant que jamais Dieu n'avoit approuvé une union qui n'avoit été formée qu'au mépris de l'autorité paternelle & royale: quelques jours après il partit, & emmena son fils avec lui.

Brunehaut ne resta pas long-temps à Rouen : elle profita de la liberté que le Roi lui avoit laissée, pour se retirer en Austrasie auprès de son fils. Il paroît que la crainte qu'elle avoit de Frédégonde lui fit précipiter son départ, puisque nos chroniques portent qu'elle laissa ses bijoux & ses hardes en la garde de l'Evêque Prétextat.

Mérouée ne tarda pas à éprouver le sort qu'il devoit attendre de la haine de sa belle-mere : il fut rasé & enfermé dans un cloître par ordre de son pere. Ce traitement lui parut plus affreux que la mort ; il se sauva de son Monastere, & se retira avec quelques amis dans une métairie près de Térouenne, où un d'eux nommé Guillaine, pressé par ses instances réitérées, finit ses malheurs en lui ôtant la vie.

Dans le même temps Frédégonde voulut punir Prétextat d'avoir prêté son ministere au mariage de Mérouée & de Brunehaut. Elle assembla quelques Evêques qui lui étoient vendus, & en fit une espece de Concile, où l'on déposa l'Evêque de Rouen, qui fut ensuite exilé dans l'isle de Guernesai. Le Saint n'y resta que sept ans ; car, après la mort de Chilpéric, le Peuple de Rouen le rappella, & chassa Mélance, que Frédégonde avoit fait placer sur le Siege Episcopal.

Chilpéric mourut en l'année 584 : il fut assassiné à Chelles, en revenant de la chasse. Les soupçons de ce meurtre tomberent, comme de raison, sur Frédégonde. Il est vrai que jamais elle n'avoit eu de motif plus puissant qui la portât à un crime. Le matin que son mari étoit parti pour la chasse, elle lui avoit révélé, par une imprudence, l'amour qu'elle avoit pour Landri de la Tour, & la familiarité dans laquelle ils vivoient. Il est bien sûr que Chilpéric, qui étoit jaloux à l'excès, l'auroit fait périr à son retour, elle & son Amant, & qu'ils ne firent que le prévenir en lui faisant donner la mort.

CLOTAIRE II, le seul fils que Frédégonde eût laissé à Chilpéric, fut reconnu Roi à l'âge de quatre mois. Gontran son oncle fut nommé son Tuteur, & il vint lui-même à Soissons, prendre soin des Etats de son Pupille. Frédégonde fut reléguée au Vaudreuil, Maison royale à quelques lieues de Rouen. Elle y resta quelque temps en repos, occupée à allaiter son fils, dont elle n'avoit pas voulu se dessaisir ; mais bientôt lasse de se voir sans autorité, elle passa à Rouen dont le séjour lui plaisoit, & qui étoit la Ville principale du Royaume de Soissons. Elle y trouva Prétextat, que les habitants avoient prié de revenir.

Le

Le S. Evêque, animé du zele propre à son ministere, lui remontra l'iniquité de toutes les actions de sa vie, la pressa de se convertir au Seigneur, & osa la menacer des foudres de l'Eglise, si elle ne changeoit de conduite. Il n'en falloit pas tant pour allumer la colere de Frédégonde, qui d'ailleurs n'avoit jamais pardonné à Prétextat le mariage de Mérouée; elle résolut donc de s'en défaire. Elle aposta deux assassins qui, le matin du jour de Pâques, tandis qu'on chantoit les Matines, se glisserent auprès de l'Evêque, & lui donnerent plusieurs coups de poignard. On dit que le Saint se sentant frappé, descendit de son siege, & fut se coucher sur l'Autel, où il offrit à Dieu le sang qui couloit de son côté, en demandant grace pour ses assassins.

Les habitants de Rouen virent avec horreur la mort de leur Evêque. Ils ne douterent point que le coup ne fût parti de Frédégonde; & dans la chaleur de leur indignation, ils lui députerent quelques-uns des leurs, pour lui reprocher vivement son forfait. La Reine reçut ces Députés avec bonté, écouta tranquillement leurs reproches, nia qu'elle eût trempé dans le crime dont on l'accusoit, jura mille fois qu'elle en étoit innocente, & finit par les assurer de son amitié, & les inviter à boire dans sa

coupe. C'étoit un honneur que les Rois d'alors faisoient ordinairement à ceux qu'ils vouloient distinguer ; un sujet eût été coupable, s'il eût osé se défendre de le recevoir. Le vieillard qui étoit à la tête de la députation, & qui avoit porté la parole, apperçut le dessein perfide que cachoit l'invitation de Frédégonde, & il vit en même temps l'extrême difficulté qu'il y avoit à l'éviter. Alors sa générosité lui fit imaginer le moyen de sauver ses compagnons, en se sacrifiant pour tous. Lorsqu'on eut apporté la coupe dans laquelle ils devoient tous boire l'un après l'autre, il la prit & la but toute entiere, en disant, que puisqu'il étoit le seul des Députés qui eût parlé, il convenoit qu'il eût seul tout l'honneur que la Reine vouloit leur faire ; puis il fit signe aux Députés qui saluerent Frédégonde & se retirerent. A peine avoient-ils quitté le seuil du Palais, que le Vieillard se sentit déchirer les entrailles ; on le porta dans sa maison, où il expira dans des convulsions affreuses.

Ce nouveau crime fit monter à son comble la fureur des habitants de Rouen. Toute la Ville s'assembla en tumulte ; on entoura le Palais, & on menaça, à grands cris, d'y mettre le feu. Les Magistrats accoururent, ils tâcherent en vain par leurs exhortations

& leurs menaces, d'appaiser le Peuple; ils ne réussirent à le calmer, qu'en l'assurant que Frédégonde seroit punie suivant les loix. Ils députerent, en effet, pour cela vers Gontran, qui parut vouloir agir & informer des crimes de Frédégonde. Mais elle étoit Reine, elle se moqua des poursuites qu'on faisoit contr'elle, & quitta Rouen pour aller travailler ailleurs à de nouveaux forfaits. Brunehaut & son fils le Roi d'Austrasie, furent long-temps les objets favoris de sa haine. Elle les fit attaquer à force ouverte par Landri, tandis qu'elle-même employa ses émissaires pour leur ôter la vie; mais ils furent assez heureux pour échapper à tout ce qu'elle attenta contr'eux. Cette méchante femme mourut l'an 597. Son fils Clotaire II lui survécut trente ans: quand il mourut il fut regretté de ses sujets, car il ne suivit point l'exemple de sa mere; & il aima l'équité & la paix.

A Clotaire II, succéda DAGOBERT, Prince cruel & débauché. C'est à son regne qu'on rapporte l'établissement du Privilege de Saint Romain, dont jouit, comme on sait, le Chapitre de l'Eglise Cathédrale de Rouen.

L'an 631, la Chaire épiscopale de Rouen étant vacante, le Saint-Esprit nomma Romain pour la remplir. Ce saint homme

étoit un des principaux Officiers du Roi Dagobert; il avoit la charge de Grand-Référendaire, dont l'emploi répondoit à celui de Chancelier de France, quoiqu'elle ne tînt pas un rang aussi relevé parmi les dignités de l'Etat. Romain portoit des mœurs pures & douces au milieu d'une Cour corrompue & sous les yeux d'un Roi dépravé. Lorsque les Députés de Rouen lui apprirent le choix qu'on avoit fait de lui, il se refusa d'abord à leurs vœux par humilité, puis il consentit à les suivre, pour obéir à la voix de Dieu qui l'appelloit. On lit dans son éloge, les actes de zele & de vertu qui l'ont rendu le plus grand de nos Evêques; nous devons nous contenter de rapporter ici le beau trait de sa vie, qui a donné lieu au Privilege dont nous avons à parler.

Il y avoit auprès de Rouen un marais où s'étoit nourri un dragon énorme, qui infectoit l'air par des exhalaisons impures, & dévoroit tous ceux des habitants qu'il pouvoit surprendre. Ce monstre quittoit quelquefois sa demeure, & faisoit des excursions qui portoient la désolation dans tout le pays d'alentour. Souvent des braves avoient hasardé de le combattre, & ils avoient été les victimes de leur imprudence. Les Peuples effrayés, quittoient leurs habitations: les campagnes étoient déser-

tes, on accouroit à Rouen de toutes parts, pour trouver dans l'enceinte de ses murs un asyle contre la fureur du serpent. Saint Romain touché du sort de son Peuple, se mit en prieres, & s'adressa au Ciel pour lui demander du secours. Bientôt une voix secrete lui dit que sa priere étoit exaucée : le jour de l'Ascension, il annonça aux Fideles que Dieu alloit faire périr le Dragon à leurs yeux; il les rassembla dans la place publique, & leur ordonna d'apprêter un bûcher. Ensuite il sortit de la Ville, du côté du marais, accompagné seulement d'un homme qui avoit mérité la mort, & que les Juges voulurent bien lui accorder. Le Peuple vit avec une admiration mêlée d'effroi, son Evêque courir à la mort, ou aller opérer un miracle. Après quelques heures d'absence, lorsque plusieurs commençoient à désespérer de revoir jamais le Saint, & que quelques-uns pleuroient déja sa mort, on le vit revenir à pas lents, & à ses côtés l'homme qui l'avoit accompagné, tenant en lesse le Dragon qui les suivoit. Ils arriverent sur la place; le Saint commanda au monstre de s'étendre sur le bûcher, le monstre obéit, & il fut consumé par les flammes.*

Le bruit de ce grand miracle se répandit promptement par toute la France. Da-

gobert, qui en entendit parler, fit venir Saint Romain, pour en apprendre de sa bouche toutes les circonſtances. Frappé d'admiration, il voulut conſerver à jamais la mémoire d'un ſi grand événement, & pour cela il accorda à l'Egliſe de Rouen, le droit de délivrer tous les ans, au jour de l'Aſcenſion, un Priſonnier digne de mort.

Voilà ce que porte la tradition de l'Egliſe de Rouen. Nous connoiſſons les diſcuſſions critiques qui ont été faites ſur l'origine du Privilege de Saint Romain. Nous ſavons qu'on a perdu les titres de ſon établiſſement, & que par conſéquent on ne peut dire ſûrement quelle a été la raiſon qui a porté à l'accorder. Mais tout concourt à faire croire ce qu'on vient de raconter de la conceſſion de Dagobert: d'abord l'antiquité de la poſſeſſion, qui paroît remonter aux temps qui ont précédé nos Ducs; enſuite le nom de Saint Romain, que ce Privilege a toujours porté; la cérémonie qui s'obſerve conſtamment depuis qu'on poſſede les Reliques de ce Saint: joignons à cela la tradition reſpectable qui nous a fait parvenir l'hiſtoire du miracle, & dont on ne peut attaquer la certitude, ſans conteſter une multitude de faits qui doivent être ſacrés pour nous.

Nos Rois, en confirmant le Privilege de

Saint Romain, ont jugé à propos d'en restraindre un peu l'exercice. Henri IV, dans les Etats qu'il tint à Rouen, ordonna qu'à l'avenir on ne pourroit mettre au rang des cas *fiertables*, les crimes de leze-Majesté, d'héréfie, de fausse monnoie, d'assassinat, de guet-à-pend, & de viol. Nous voyons même qu'ordinairement ce Privilege ne tombe que sûr ceux qui ont commis le crime dans le premier mouvement de la passion; c'est là le cas qu'on appelle proprement *fiertable*. Nous ne dirons rien de plus de ce beau Privilege. On peut lire dans les Chroniques de Rouen la maniere dont le Chapitre l'exerce, & les cérémonies qui s'observent tous les ans au jour de l'Ascension, lorsque le Prisonnier obtient sa délivrance en levant la chasse ou fierte de Saint Romain.

Dagobert mourut en l'année 644. Son Royaume fut partagé en deux portions, la Neustrie & l'Autrasie: la premiere échut à CLOVIS II, & la seconde à SIGISBERT. C'est alors que commença la domination des Maires du Palais. Ces Officiers, dont la fonction répondoit à celle que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de Grand-Maître de la Maison du Roi, exerçoient d'abord pour un temps, ensuite ils furent nommés à vie, puis ils firent éri-

ger leur emploi en charge héréditaire. Le nom de Maires du Palais fut leur premier titre ; ils le quitterent dans la suite, pour prendre un nom qui annonçât moins leur dépendance ; ils se firent appeller tantôt Princes de France, tantôt Ducs des François. Depuis Clovis jusqu'à la fin du regne de Dagobert, ils ne furent que les premiers Officiers du Palais, ou tout au plus les Ministres principaux des Rois. Après la mort de Dagobert, ils eurent en main, pendant plus de cent ans, toute l'autorité de Roi, tandis que les fainéants, qui en conservoient le titre, s'amusoient à bâtir ou diriger des Monasteres. En 751, Pepin, Maire du Palais de Childéric, fils du grand Charles-Martel qui avoit eu le même emploi sous plusieurs Rois précédents, persuada aux François que, puisqu'il remplissoit à leur gré les fonctions de Roi, il méritoit d'en avoir le titre. Il assembla les Etats, qui déclarerent Childéric, homme fainéant & incapable de régner, le firent raser & enfermer dans un Monastere, & élurent PEPIN le Bref, pour les gouverner en sa place. Thierri, jeune fils de Childéric, qui auroit pu devenir un grand Roi par la suite, fut aussi relegué dans un Monastere, où il fut élevé dans l'obscurité. Les François ne tarderent pas à sentir des

des remords d'avoir ainsi violé la foi jurée à leurs premiers maîtres. Ils s'adresserent au Pape Zacharie, qui appaisa leurs scrupules, en les relevant du serment de fidélité qu'ils avoient fait aux descendants de Clovis. Pepin lui-même, qui croyoit bon de paroître avoir une conscience délicate, demanda, peu de temps après, l'absolution de son crime, & le Pape Etienne la prononça, après lui avoir imposé la pénitence canonique.

Après la mort de Pepin, ses deux fils lui succéderent. Le second, nommé Carloman, ne vécut pas long-temps, & laissa le Royaume entier à son frere ainé, qui fut le grand homme si connu sous le nom de CHARLEMAGNE. Ce Prince, qui pendant toute sa vie avoit été occupé loin de nous dans les guerres de Saxe & d'Italie, fut appellé à Rouen vers l'année 808, par la crainte qu'il avoit des Normands : il prévoyoit les coups qu'ils devoient porter un jour à son empire, & il employa les derniers temps de sa vie à le fortifier contre leurs attaques.

Les *Normands* étoient, comme leur nom l'annonce, des hommes venus du Nord, c'est-à-dire, des Royaumes de Dannemark, de Suede, de Gothie & de Norvege. Cette partie du monde, à qui la nature a refusé

la plupart des fruits dont elle enrichit le reste de la terre, paroît plus que toute autre propre à produire des hommes. Ils y sont plus grands & plus forts que par-tout ailleurs; ils y vivent plus long-temps, ils y jouissent d'une santé robuste que les travaux les plus rudes ne font qu'affermir, & que l'intempérance seule peut détruire. Les femmes y sont fécondes, & lorsque les vices du Gouvernement n'arrêtent point la population, elle y est extrêmement abondante. Voilà d'où vient qu'autrefois ce pays ne pouvoit nourrir tous ses habitants, & qu'il en sortoit souvent des essaims nombreux, qui se répandoient dans l'univers. De là sont venus les Cimbres, les Vandales, les Huns, les Lombards, les Goths, ces conquérants qui ont délivré le monde de la tyrannie des Romains.

Les hommes du Nord, dit dans son style énergique, un de nos Historiens, *sont en possession de faire trembler le reste de la terre. Toutes les fois qu'il leur a pris fantaisie de quitter leurs neiges & leurs glaces, pour se promener par l'univers, l'univers s'est, pour ainsi dire, caché devant eux, & il a fallu que tout ait cédé aux efforts de leur courage & de leurs bras.*

Voilà quelle étoit la Patrie des Normands. Quant à leurs personnes, quoiqu'il

ne faille pas s'en rapporter entiérement à ce qu'en ont écrit les Moines qui vivoient de leur temps, il est à croire que leur aspect étoit effrayant, & qu'ils commirent partout des dégâts affreux. Il faut qu'ils aient fait une impression de terreur bien profonde dans l'esprit des François, & surtout des Parisiens, puisqu'après huit siecles, ils ne sont pas rassurés, & qu'ils ne peuvent se résoudre encore à le pardonner à leurs descendants.

Lorsque les Normands se répandirent dans l'Europe, il y eut plusieurs causes qui se réunirent pour les porter à abandonner leur Patrie. D'abord, la disette que mettoit dans le pays le trop grand nombre des Habitants, & qui seule auroit forcé d'envoyer au loin des Colonies. Ensuite, il paroît que dans ces temps-là, quelques Rois de Dannemarck & de Suede, voulurent soumettre de petits Peuples indépendants, qui aimerent mieux quitter le pays, que de plier sous le joug qu'on vouloit leur imposer. Ces Peuples sortirent par bandes différentes, dont chacune avoit son Chef. Nos Chroniques ont conservé les noms de quelques-uns de ces Chefs ; c'étoient Roric, Godefroi & Sigefroi les Norvégiens ; Bier ou Côte de Fer, Prince Danois ; Hastenc, son Gou-

verneur, Hallan, Bernon, Vééland, tous fils de Rois ou des Princes Souverains du Canton : les bandes qu'ils commandoient étoient nombreuſes ; leurs flottes alloient quelquefois juſqu'à deux ou trois cents voiles. On conçoit aiſément quel effroi cette foule de jeunes Guerriers féroces, dût jetter ſur les côtes de l'Océan, lorſqu'elle vint les inonder.

Les Normands fondirent d'abord ſur l'Allemagne & l'Angleterre, qui étoient plus près de leur Patrie, & ils paſſerent de là en France. On dit qu'outre les raiſons tirées de leur pays, qui les portoient à le quitter, ils en avoient de particulieres pour attaquer l'Empire de Charlemagne. Tout le monde ſait que cet Empereur a combattu les Saxons pendant plus de trente ans, & que Vitichind, leur Roi, céda moins à ſes forces qu'à la beauté de la Religion qu'il profeſſoit. Vitichind avoit épouſé une fille de Godefroi, Roi de Dannemarck, le plus puiſſant Roi du Nord. Celui-ci aida ſon Gendre dans ſes Guerres, & lui donna pluſieurs fois retraite dans ſes Etats, lorſqu'il étoit pourſuivi par ſon ennemi. De là vint une guerre cruelle entre Charlemagne & Godefroi lui-même, où les Danois eurent beaucoup à ſouffrir. Ce fut, dit-on, pour ſe

venger du mal que Charlemagne leur fit en cette occasion, qu'ils choisirent ensuite la France, le centre de son Empire, pour être le théatre de leurs ravages.

Quelques Historiens ont avancé que Vitichind, le Roi des Saxons, est la tige de la Maison qui regne actuellement en France. Lorsqu'il eut embrassé le Christianisme, il envoya, dit-on, son fils Robert à la Cour de Charlemagne, pour y être élevé dans sa nouvelle Religion. Le jeune homme sut plaire à l'Empereur, qui lui donna le Comté d'Anjou. Sous le regne suivant, il eut le Comté de Paris, & prit le titre de Duc des François, avec le nom de Robert le Fort: il fut l'arriere grand-pere de Huges Capet. En adoptant cette Histoire, il se trouve, par une rencontre heureuse, que les Normands, si odieux aux François, ne les ont attaqués que pour venger la querelle du premier auteur de la race qui fait depuis long-temps le bonheur & la gloire de la France.

Les Normands n'entreprirent rien sur les côtes de la Neustrie, au temps de Charlemagne, ils n'y parurent que sous le regne de son fils LOUIS le débonnaire. Ce Prince travailla à attirer de son côté, tous leurs efforts, en prêtant des

troupes à Hérold, qu'il avoit fait baptiser; & qui fut, avec ces forces, détrôner Regnier, successeur de Godefroi, au trône de Dannemarck. Louis avoit hérité des vertus de son pere, mais il n'avoit aucune de ses grandes qualités. Il étoit le Roi des Moines, plutôt que celui des François; aussi ses sujets l'appelloient le *débonnaire*, pour marquer honnêtement le peu de cas qu'ils en faisoient. Ce nom déplut beaucoup, dans la suite, à Henri III, qui disoit aimer autant qu'on l'appellât nettement un sot. Louis, méprisé de son peuple, le fut aussi de ses enfants. Ils armerent contre lui, ils le firent prisonnier, le forcerent d'abdiquer, le relâcherent ensuite, le combattirent encore, & finirent par lui ôter la vie dans une bataille.

CHARLES le Chauve, qu'il avoit fait couronner de son vivant, fut après lui Roi de Neustrie. Dès le commencement de son regne, il eut à soutenir, contre les autres héritiers de l'Empire de son Aïeul, des guerres opiniâtres qui l'occuperent tout entier sur les frontieres de son Royaume. Pendant ce temps, quelques bandes de Normands, trouvant les côtes de France dégarnies, y débarquerent, entrerent dans le pays, & firent les plus

grands ravages dans la Guienne ; le Poitou, l'Anjou, la Touraine & la Picardie. Quelques-unes de ces Provinces qui étoient sans défense, ne purent rien opposer à la fureur des Barbares. Les Comtes d'Anjou & de Guienne entreprirent de leur résister, ils leverent des troupes & marcherent contr'eux, avec toutes leurs forces ; mais ils furent défaits & tués dans le combat. Rien ne pouvoit arrêter ce torrent : ils remonterent la Loire, & furent jusqu'à Paris, dont ils pillerent & brûlerent les Fauxbourgs.

Le Roi, qui avoit été averti à temps de l'irruption des Normands, avoit fait la paix avec ses ennemis, & étoit revenu fortifier, par sa présence, le centre de ses Etats. Il étoit à Paris en 857, occupé, depuis plusieurs mois, à la défendre contre les Normands, lorsqu'il apprit qu'une autre troupe de ces Barbares, étoit entrée par l'embouchure de la Seine, & qu'ils se hâtoient de venir joindre leurs forces à celles de leurs Compatriotes. Il crut devoir tourner de leur côté toute son attention ; & il fut lui-même à l'endroit où est le Pont-de-l'Arche, pour y bâtir un Fort, capable d'arrêter leurs progrès. Cette entreprise lui réussit. Les Barbares n'oserent passer outre, &

ils ſe répandirent dans les Cantons qui étoient au-deſſous.

Quelques-uns s'arrêterent dans l'Iſle d'Oiſſel, qui eſt à deux lieues de Rouen, & y conſtruiſirent une Forteresſe. C'eſt le premier établiſſement que les Normands aient eu en France ; ils le formerent environ l'an 859. Ils profiterent de l'embarras que donnoit au Roi la querelle où il s'étoit de rechef engagé ; car à peine il avoit vu les Normands s'éloigner de lui, qu'il avoit rompu les Traités que lui avoit dictés la néceſſité, & avoit recommencé la guerre avec ſes Freres. Bernon, le Fondateur de la nouvelle Colonie, fut le trouver à Verberie, pour lui faire hommage de l'Iſle d'Oiſſel, dont il s'étoit emparé. Charles fut obligé de recevoir, pour l'inſtant, ſon hommage, & de paroître l'agréer pour vaſſal ; mais bientôt il proteſta contre ce nouvel acte de la néceſſité ; & il vint, l'année d'après, avec toutes ſes forces, attaquer le Château d'Oiſſel.

Tandis qu'il en faiſoit le ſiege, on vint lui apprendre que Louis le Germanique, étoit entré dans ſes Etats, & qu'il étoit déja maître d'une grande partie de la Neuſtrie. Il lui fallut abandonner l'entrepriſe d'Oiſſel, & voler à la rencontre de

ſon frere. Cette nouvelle guerre fut bientôt terminée, Lothaire, le neveu des Princes ennemis, ſe mit entre les deux, & leur fit faire la paix. Auſſi-tôt, Charles revint trouver les Normands d'Oiſſel, & leur livra, coup ſur coup, un grand nombre d'aſſauts. Ils ſoutinrent ſes attaques avec une vigueur qu'il n'attendoit pas. Il croyoit avoir affaire à des hommes indiſciplinés, qui ſeroient incapables des efforts continus que demande une longue défenſe; il ſe trompoit: c'étoient des guerriers formés dès la jeuneſſe à tous les exercices Militaires, qui lui firent éprouver la plus forte réſiſtance.

Le ſiege devenoit long; & après pluſieurs mois, il étoit au même état que le premier jour. Charles en étoit déſeſpéré; il ne ſavoit déja plus par quelles voies il pourroit parvenir à ſe défaire de ces ennemis opiniâtres. Pour ſurcroît de douleur, on vint lui apprendre qu'une autre bande de ces mêmes Normands, conduite par Vééland, paroiſſoit dans la Picardie, & ravageoit les rives de la Somme. Cette nouvelle le conſterna au dernier point; car s'il lui étoit ſi difficile de venir à bout de Bernon ſeul, comment pourroit-il ſuffire à repouſſer tant d'ennemis à la fois? Dans des conjonctures ſi fâcheuſes,

il montra qu'aux vertus guerrieres qui lui avoient déja fait un grand nom, il joignoit encore toute l'habileté d'un politique consommé, & il sauva la France par son adresse. Il envoya quelques-uns des siens à Véeland, lui proposer son amitié, avec 12000 marcs d'argent, & un établissement en France, s'il vouloit l'aider à chasser les Normands d'Oissel. La bande de Véeland reçut sa proposition avec joie, se joignit à lui, prit d'assaut la Forteresse qu'il assiégeoit, & poursuivit les vaincus jusqu'à l'embouchure de la Seine, où ils furent forcés de se rembarquer. Les Normands vainqueurs, resterent long-temps sur les côtes de la Manche, & ils y vécurent des présents de Charles, qu'il eut l'art de leur faire agréer pour toute récompense. Ce Prince passa dans la paix, les dernieres années de son regne. Il mourut en 877 : on lui reproche d'avoir laissé avilir l'autorité royale, en donnant trop à l'ambition des Papes, & en souffrant que les grandes dignités de son état, devinssent des titres héréditaires dans la famille de ceux qui en étoient décorés.

LOUIS le Begue; & après lui LOUIS III, son fils, furent Rois de Neustrie. Le dernier gagna une bataille contre les

Normands*, sur l'Escaut : il existe encore une chanson tudesque, sur cette victoire. A Louis, succéda CARLOMAN, son frere, dont le regne ne dura que deux ans. Il fut tué à la chasse, par un sanglier, & laissa le Royaume à CHARLES le Gros. Ce Prince n'étoit point le Roi légitime de la Neustrie; la couronne appartenoit à Charles le Simple, son neveu, fils de Louis le Begue, que sa grande jeunesse tint long-temps dans l'obscurité.

Charles le Gros étoit fils de Louis le Germanique : il étoit Empereur; & lorsqu'il eut la Neustrie, il réunit sous son Empire, presqu'autant de Provinces qu'en avoit eues Charlemagne. Il avoit eu déja occasion de connoître les Normands : ils avoient pris & brûlé, dans l'Allemagne & la Flandre, Liege, Utrech, Cologne, Treves & d'autres Villes : il avoit été forcé de céder la Frise à Godefroi, un de leurs Princes, & de donner de grandes sommes d'argent à Sigefroi, un autre de leurs Chefs. Il joignit, pour les combattre en France, toutes les forces de ce Royaume à toutes celles de l'Empire ; &, comme nous le verrons dans un moment, cet appareil si redoutable, se réduisit à traiter enfin avec eux, & à leur accorder des contributions immenses.

Ce fut en 885, que les Normands vinrent porter les grands coups à la France, & qu'ils mirent le siege devant Paris. Les habitants de cette grande Ville furent effrayés de leur attaque, & d'autant plus qu'ils avoient droit de se croire pour long-temps à l'abri de leurs incursions. En effet, il n'y avoit que deux ans que Carloman avoit traité avec eux, & en avoit obtenu une treve de douze ans, moyennant 12000 livres d'argent qu'il leur avoit données. Lorsqu'on les vit revenir, on ne manqua pas de crier au parjure; mais eux se mocquerent de ces cris, & prétendirent que les traités ne devoient pas vivre plus que ceux qui les avoient faits. C'est là, sans doute, ce qui leur mérita la réputation d'infidélité qu'ils ont transmise à leurs descendants. C'est aussi dans ce fameux siege, qu'ils acquirent pour eux & les leurs, la haine immortelle du Peuple Parisien. On voit dans les histoires de Paris, ce que cette Capitale eut à souffrir pendant les deux ans que dura le siege. Ses Habitants, après avoir tenté en vain d'éloigner les Barbares, par la force des armes, s'adresserent au Ciel, pour implorer contr'eux son assistance : c'est alors qu'ils insérerent dans leurs Litanies, le verset

qui y reſta encore pluſieurs ſiecles après : *Seigneur, délivrez-nous de la fureur des Normands*. Il paroît que les Prieres des Pariſiens, n'eurent pas plus de ſuccès que leurs armes ; car Charles le Gros fut obligé de traiter enfin avec les Normands. Il leur donna, en or & en argent, des ſommes immenſes, & il ſigna, avec leurs Chefs, un traité de paix, par lequel il leur permit de s'établir dans le pays qui étoit au-delà de la Seine, & qui s'appella dès-lors, Normandie. Cette paix choqua tous les François, & augmenta le mépris qu'ils avoient déja conçu pour l'Empereur leur Roi. Lui-même ſentant qu'il n'étoit pas digne de leur commander, réſolut de quitter la France, & de retourner en Allemagne. Il y fut ſur-tout déterminé par la jalouſie qu'il avoit priſe, ſur quelques rapports indiſcrets qu'on lui avoit faits touchant la conduite de ſa femme. Il partit donc à la hâte, pour s'aſſurer, par lui-même, de ſa fidélité ; mais avant de la joindre, il mourut dans un Village de Suabe, abandonné de ſes domeſtiques, & ſans qu'aucun homme le ſecourût.

Après ſa mort, Charles le Simple devoit monter de plein droit ſur le trône de Neuſtrie ; mais ſa jeuneſſe l'en éloigna

encore. EUDES, fils de Robert le Fort, fut proclamé Roi, par les principaux du Royaume, qui crurent que, dans les circonstances critiques où l'on se trouvoit, l'Etat avoit plus besoin d'un Roi habile, que d'un Roi légitime. Cet Eudes fut l'Aïeul de Hugues Capet : il essaya le trône où ses descendants devoient s'asseoir quelques années après lui.

Sous son regne, les Normands reparurent. Ils s'étoient trouvés si bien d'avoir mis le siege devant Paris, qu'ils y revinrent encore vers l'an 887. Ils n'y retrouverent point un Roi semblable à Charles le Gros. Eudes, secondé par la valeur de Goslin, Evêque de Paris, leur fit lever le siege jusqu'à trois fois, & leur tua beaucoup de monde. Mais il sembloit qu'ils renaissoient de leurs cendres ; à peine s'étoient-ils éloignés de quelques lieues, qu'ils revenoient en plus grand nombre qu'auparavant, & continuoient opiniâtrément leurs attaques. Eudes fut obligé de traiter avec eux, comme l'avoient fait ses prédécesseurs ; il leur fit proposer la paix & une grande quantité d'or, s'ils vouloient repasser la mer. Les Normands ne voulurent point y consentir : ils aimoient la France, dont le climat leur paroissoit doux, & le sol extrême-

ment fertile ; Eudes ne put obtenir d'eux que la promesse de ne point approcher du cœur de son Royaume. Ils quitterent Paris, & furent se jetter dans le Cotentin, où ils prirent & pillerent la Ville de S. Lo, le jour de la Toussaints 888.

Cependant, en l'année 893, Charles le Simple s'éveilla ; il apprit que sa naissance l'appelloit au trône, il rassembla autour de lui, une troupe de bons François, qui le reconnurent pour leur Roi, & il obligea Eudes à partager le Royaume avec lui. Ce partage nous fit changer de maître ; & nous eumes pour Souverain, CHARLES le Simple.

Il est bon de se rappeller ici, ce que nous avons dit des Normands, qu'ils n'étoient point un seul Peuple commandé par le même Chef ; que c'étoient plusieurs bandes différentes, toutes indépendantes les unes des autres, qui n'avoient de commun que l'origine & le nom qu'elle leur avoit donné : ces bandes combattoient quelquefois les unes contre les autres ; ainsi nous avons vu la bande de Vééland, concourir à chasser celle de Bernon : mais, le plus souvent, elles se réunissoient, comme lorsqu'elles vinrent, sous Charles le Gros, affronter les forces unies de la France & de l'Empire. Cette courte ex-

plication étoit nécessaire pour entendre parfaitement ce que nous avons déja dit des Normands, & ce que nous avons encore à en dire.

Jusqu'ici nous n'avons parlé d'eux qu'en général, sans distinguer, que rarement, aucune des bandes qui agissoient. Il faut maintenant parler d'une d'elles, en particulier; c'est-à-dire, de celle qui a absorbé toutes les autres, & dont le Chef est devenu celui de la nation entiere. On voit facilement que nous voulons parler ici de Raoul & de ses compagnons, dont il est temps de commencer l'histoire.

Raoul étoit fils d'un Prince Danois, qui avoit combattu toute sa vie, pour se conserver indépendant du Roi de Dannemark. A peine eût-il perdu son pere, qu'il fut attaqué par le Roi, qui crut avoir trouvé le moment favorable pour le soumettre. Il perdit contre lui une grande bataille, & se vit réduit à fuir de sa patrie, pour éviter le joug qui le menaçoit. Il se retira en Scandinavie, sur les frontieres de la Norvege, où il ramassa les débris de son armée, & où se rassembla autour de lui toute la jeunesse de son pays, qui voulut partager ses destins. Bientôt il se vit à la tête d'une armée redoutable. Il hésitoit s'il retourneroit combattre le Roi de Dannemark,

mark, ou s'il iroit tenter fortune ailleurs, comme l'avoit fait une foule de ses compatriotes, lorsqu'un songe fixa ses irrésolutions. Pendant qu'il dormoit, une voix se fit entendre distinctement, qui lui disoit : Raoul, leve-toi, mets promptement à la voile, & vas chez les Anglois : là on te dira ce que tu dois faire, & l'on t'indiquera le séjour où tu dois jouir d'une paix éternelle.

A son réveil, Raoul assembla ses compagnons, il leur raconta ce qu'il avoit entendu, & les invita à le suivre dans la recherche de cette Patrie que le Ciel lui destinoit. Eux, sans délibérer, formerent une flotte de quarante vaisseaux, sur laquelle ils s'embarquerent, & voguerent vers l'Angleterre ou ils ne tarderent pas à aborder. Edelrede, qui régnoit dans cette isle, voulut s'opposer à leur descente ; il avoit déja réussi à éloigner ainsi de lui quelques bandes de Normands ; mais Raoul le battit en plusieurs rencontres, & le força à traiter avec lui.

Cela se passa environ l'an 869. Raoul avoit alors vingt ans : il étoit beau, bien fait, d'une taille majestueuse, tel qu'on nous peint les Héros de l'antiquité ; ses mœurs étoient plus douces qu'on ne devoit les attendre d'un homme nourri dans les glaces du Nord : il avoit pourtant toute

la hauteur de courage & la fierté propre à ſon climat.

Lorſqu'Edelrede l'eut connu, il ne dédaigna point de rechercher ſon amitié, & de conclure avec lui une alliance, comme de Souverain à Souverain. Il le garda longtemps dans ſes Etats, juſqu'à ce qu'un nouveau ſonge le détermina à ſe rembarquer pour faire voile vers la France. Il vit, pendant ſon ſommeil, une montagne s'élever de l'autre côté de la mer, & du pied de cette montagne, couler une ſource d'eau pure. Il lui ſembloit qu'il ſe lavoit dans cette fontaine, & qu'il en ſortoit guéri d'une lepre immonde, qui le couvroit auparavant. Il voyoit auſſi une foule innombrable d'oiſeaux de toutes couleurs, venir ſe laver dans la ſource, & bâtir enſuite leurs nids ſur la montagne. Un Chrétien Anglois à qui il raconta ce ſonge, le lui expliqua, en diſant qu'il étoit appellé en France, où il laveroit ſes ſouillures dans les eaux ſacrées du baptême, & où un Peuple nombreux viendroit, ſous ſes ordres, former une des Nations les plus célebres de l'Univers.

Raoul ne tarda point à ſuivre ſes grandes deſtinées; il remonta ſur ſa flotte, & partit pour la France. Mais à peine étoit-il en pleine mer, qu'il s'éleva une tempête

affreuſe qui le repouſſa loin des côtes où il vouloit aborder, & le porta ſur celles de la Friſe. Nos vieux Hiſtoriens, & Dudon entr'autres, ne ſe contentant pas des deux ſonges prophétiques que nous avons ſi fidélement rapportés, veulent encore que Raoul ait fait alors un miracle, en appaiſant les flots de la mer. Quoi qu'il en ſoit, il fut à peine débarqué dans la Friſe, que deux ennemis puiſſants ſe joignirent pour le combattre: c'étoit Radbot, Duc de Friſe, & Régnier de Brabant, Duc de Hainaut, qui avancerent contre lui avec leurs armées. Raoul les attendit de pied ferme, leur livra bataille, les vainquit, & fit Régnier priſonnier. Il montra, dans cette occaſion, qu'il n'étoit point un barbare inſenſible au plaiſir d'être généreux; car la Ducheſſe de Hainaut lui ayant envoyé une grande ſomme d'argent, pour la rançon de ſon mari, il lui en remit la moitié, en diſant qu'il ne cherchoit point des richeſſes, qu'il ne vouloit qu'une patrie & des amis.

Dès que la ſaiſon lui permit de ſe rembarquer, il quitta la Friſe, & vint en France, où le Ciel l'appelloit. Ce fut en l'année 876, & ſur la fin du regne de Charles le Chauve. Il reſta quelque temps à Jumieges pour y rafraîchir ſes troupes. Ce petit

port étoit depuis long-temps le rendez-vous des Normands qui venoient s'y délaſſer des fatigues de leurs courſes ; depuis il eſt devenu célebre par l'Abbaye qu'un de nos Ducs y a fait reconſtruire. Raoul y renforça ſon armée d'un grand nombre de Normands, que ſa bonne mine & ſa valeur lui attacherent ; enſuite il remonta la Seine, en portant des deux côtés la terreur & l'épouvante.

L'armée Françoiſe qui étoit commandée par le Duc Renaud, vint bientôt à ſa rencontre. Il y eut un combat ſanglant ſur la riviere d'Eure, & les François y furent entiérement défaits. De là Raoul courut attaquer Meulan, qu'il prit d'aſſaut, & dont tous les habitants furent paſſés au fil de l'épée ; puis il répandit ſes ſoldats dans tous les cantons voiſins qu'il abandonna à leurs ravages.

Le Duc Renaud outré de ſa défaite, ramaſſa des troupes pour combattre encore Raoul, & il vint l'attaquer au printemps de l'année 882. Il ne fut pas plus heureux que la premiere fois : ſon armée fut taillée en pieces : lui-même il courut grand riſque de la vie : il s'enfuit & perdit pour jamais l'eſpoir de venger ſes déroutes.

Quelque temps après, c'eſt-à-dire vers l'année 886, les Normands étant allés met-

tre le ſiege devant Paris, Raoul fut les joindre avec ſes compagnons; mais les longueurs d'un ſiege convenant peu à l'impétuoſité de ſon ardeur guerriere, il les quitta bientôt, & alla ſe jetter ſur la Beauce, le Perche, & le pays Beſſin. Bérenger, Comte de Bayeux, arma contre lui, & oſa lui livrer bataille : il fut vaincu, & ſa ville fut livrée au pillage. Raoul fit un butin immenſe dans cette ville, qui étoit alors très-conſidérable; mais il céda tout à ſes compagnons, & ne ſe réſerva que la fille du Comte, nommée Pope, qui lui parut très-belle, & qu'il épouſa à la Danoiſe. Après cette expédition, il retourna joindre ſes compatriotes, qui aſſiégeoient Paris.

A peine étoit-il arrivé dans leur camp, qu'il y reçut des Députés du Roi d'Angleterre Alfrede le Grand, qui le prioit de venir promptement le ſecourir contre des rebelles qui en vouloient à ſon trône & à ſa vie. Cette ambaſſade d'Angleterre, donna aux François, la plus haute idée de Raoul, que d'ailleurs ils connoiſſoient déja par ſes victoires. Ils virent avec admiration, le Chef d'une troupe d'hommes qu'ils traitoient de brigands, fidele à ſes traités, aller combattre pour ſon ami, & ſoutenir le trône d'un des grands Souverains de l'Europe. Raoul

passa en Angleterre : il y séjourna quelque temps, après en avoir appaisé les troubles; ensuite, il se déroba aux empressements d'Alfrede, qui vouloit le retenir auprès de lui, & il revint encore en France.

Pendant qu'il avoit été éloigné de ce Royaume, la grande troupe des Normands qu'il y avoit laissée, avoit été dispersée. Quelques-uns s'étoient établis dans le Cotentin & les environs ; d'autres s'étoient répandus sur les bords de la Seine & de la Loire ; mais le plus grand nombre s'étoit rembarqué, & avoit été chercher un établissement sur les côtes voisines. Plusieurs de ces derniers étoient venus se ranger sous les ordres de Raoul ; de sorte que son armée étoit alors cinq ou six fois plus nombreuse, que lorsqu'il étoit parti des frontieres de Norvege. Notre héros divisa sa flotte en trois parts, & la fit remonter par les embouchures de la Seine, de la Loire & de la Garonne ; il répandit la terreur & la désolation dans la Bretagne, l'Anjou, la Touraine, l'Auvergne & la Bourgogne ; & enfin, il rassembla toutes ses forces en un seul corps d'armée, avec lequel il vint mettre le siege devant Chartres.

Cette Ville possédoit une Relique pré-

cieuſe, en qui elle mettoit toute ſa confiance; c'étoit la Tunique de la Sainte Vierge. Le jour que Raoul alloit faire donner un aſſaut général, & à l'inſtant même où déja il animoit ſes ſoldats, l'Evêque ſortit de la Ville en habits pontificaux, à la tête de ſon Clergé, & portant en pompe la Sainte Relique, il avança du côté des Normands. Ceux-ci furent étonnés d'un ſpectacle ſi bizarre; ils furent ſaiſis d'une terreur panique, & s'enfuirent en jettant de grands cris. Raoul fut obligé de lever le ſiege, & il vint retrouver ſa flotte qu'il avoit laiſſée à l'embouchure de la Seine.

Ce fut en l'année 905 *; Raoul avoit

* Les Hiſtoriens ne ſont pas entiérement d'accord ſur le temps de l'arrivée de Raoul à Rouen, ni ſur le nom de l'Archevêque qui fut au-devant de lui. Il y en a qui prétendent que ce fut en 875, que ce Conquérant ſe préſenta pour attaquer la Ville; d'autres reculent cet événement juſqu'à l'année 907. Nous avons ſuivi ſur ce fait, comme dans tout le cours de notre Hiſtoire, le ſentiment commun des Hiſtoriens les plus connus; parce que notre plan ne nous permet pas d'entrer dans des diſſertations, qui auroient pourtant été néceſſaires, ſi nous euſſions adopté des opinions extraordinaires. Quant au nom de l'Archevêque qui fut le médiateur entre Raoul & les Habitants de Rouen, nous avons cru devoir nous en rapporter à Dudon, qui

alors cinquante-six ans : il crut qu'il étoit temps de renoncer à la vie errante qu'il avoit menée jusqu'alors, & de prendre un établissement fixe. Dans ce dessein, il arma sa flotte, & remontant la Seine, il vint avec toutes ses troupes se présenter aux portes de Rouen. Les habitants qui connoissoient Raoul & ses victoires, ne jugerent point à propos de soutenir un siege, & ils lui députerent Francon leur Archevêque, pour traiter avec lui. Le Prélat fut le trouver, & lui promit, au nom de ses Concitoyens, de le reconnoître pour Souverain, s'il vouloit jurer, de son côté, qu'il conserveroit à la Ville les Privileges dont elle jouissoit, & qu'il ne changeroit rien aux Coutumes du Pays. Ces conditions plurent à Raoul ; il jura de les observer, & il entra dans Rouen à la tête de son armée. De cet instant il aima cette Ville comme sa Patrie ; il y établit son séjour, & y fit élever, sur les bords de la Seine, un fort qui lui servit en même temps de Palais. Ce fut au lieu où est maintenant le Couvent des Cordeliers : il tenoit

---

nomme ce Prélat, plutôt qu'à l'Histoire des Archevêques de Rouen, où il y a un vuide depuis l'an 904, jusqu'en 910. *Voyez* sur toute cette partie de notre Histoire, les dissertations de Dom Lobineau, & les réponses de M. de Vertot.

aussi

aussi le terrain qu'occupe l'Eglise de Saint Pierre-du-Châtel.

Charles le Simple, qui régnoit alors en France, n'osa entreprendre de chasser Raoul de sa nouvelle conquête ; il l'y laissa plusieurs années en paix, sans songer même à l'inquiéter. Cependant on venoit lui apprendre de toutes parts que les Normands quittoient souvent leur séjour ordinaire, & faisoient des excursions dans les Provinces d'alentour. L'Artois, la Picardie, la Champagne lui envoyerent des Députés pour le prier de les mettre à l'abri de ces attaques, & tous les Seigneurs François se joignirent à eux, pour l'engager à traiter avec Raoul, puisqu'il n'y avoit plus d'autre moyen d'empêcher les ravages de ses Normands. Charles céda aux remontrances de son Peuple ; il appella auprès de lui l'Archevêque Francon, qui avoit déja employé sa médiation pour les Habitants de Rouen, & il le chargea de proposer à Raoul les conditions du traité de paix. Ces conditions furent, que le Roi de France donneroit au Prince Normand sa fille Giselle en mariage, & lui céderoit en propriété, sous le titre de Duché de Normandie, toute la partie de la Neustrie qui est entre la Manche & les rivieres d'Epte, de Coisnon, d'Eure & de

Sarte : que Raoul, de son côté, feroit hommage au Roi de son Duché, & jureroit que lui & les siens embrasseroient la Religion chrétienne.

Ces articles furent arrêtés en l'année 912, & la paix fut signée à Saint Clair-sur-Epte : les deux Princes s'étoient rendus chacun d'un côté de la riviere. Raoul la passa, lorsque le Traité fut signé, & fut, avec ses principaux guerriers, trouver le Roi dans sa tente, pour lui faire hommage. La cérémonie qui s'observoit dans cette occasion, lui parut humiliante à l'excès. Il avoit peine à se résoudre à mettre ses mains dans celles du Roi ; il le fit pourtant, à la priere des Seigneurs François ; mais lorsqu'on lui fit entendre que, pour remplir toutes les formalités d'usage, il falloit mettre un genou en terre, & baiser les pieds de son Seigneur, il refusa fiérement, en disant : *Qu'il ne fléchiroit le genou devant homme qui vive, & ne baiseroit les pieds d'aucun mortel* : tout ce qu'on put obtenir de lui, fut qu'il ordonna à un de ses Officiers de faire, en son nom, ce qu'on exigeoit. Celui-ci, sans plier le genou, prit le pied du Roi, & le leva si haut, pour le porter à sa bouche, que le Roi fût tombé à la renverse, si on ne l'eût soutenu. Cet acte de

fierté fit rire tous les ſpectateurs, & choqua beaucoup Charles le Simple, qui n'oſa pourtant ſe mettre en colere. RAOUL repaſſa la riviere & retourna à Rouen, qui devint pour lors la capitale du Duché de Normandie.

Fin du premier Livre.





HISTOIRE
DE LA VILLE
DE ROUEN.

LIVRE SECOND.



ORSQUE RAOUL fit avec la France le Traité dont nous venons de parler, il y avoit déja plusieurs années qu'il demeuroit à Rouen. Dans ce long séjour, il s'étoit fait instruire des principes du Christianisme, & l'Archevêque Francon l'avoit disposé à recevoir le baptême. Aussi nous voyons qu'il ne tarda pas long-temps à remplir l'article du Traité, qui vouloit qu'il renonçât aux Ido-

les : il fut baptisé dès le commencement de l'année 913. La cérémonie se fit dans l'Eglise cathédrale, avec l'appareil le plus magnifique. Robert, Comte de Paris, lui servit de parrain, & lui donna son nom : voilà pourquoi beaucoup d'Auteurs Ecclésiastiques le nomment Robert I, suivant l'usage du temps, qui vouloit qu'on quittât son premier nom, pour porter celui qu'on avoit reçu au baptême. Bientôt après, il épousa Giselle *, pour satisfaire à un autre article du Traité. Quelques Historiens, bien instruits sans doute des détails de la vie domestique de ce Prince, prétendent qu'il ne l'a connue jamais : quoiqu'il en soit, elle mourut trois ans après, & alors Raoul reprit Pope qu'il avoit éloignée pendant son mariage.

Dès que le nouveau Duc eut pris possession de ses Etats, il distribua des terres aux Guerriers de sa suite, & leur donna les qualités féodales qui étoient en usage

---

* Bien des gens révoquent en doute ce mariage de Raoul, & prouvent que la seule fille qu'avoit Charles le Simple, ne pouvoit avoir, en 912, que quatre à cinq ans. Si cela est, il faut dire que Giselle fut seulement fiancée au Duc de Normandie, & que la mort de ce Prince ne permit pas que le mariage eût lieu.

alors. Il fit auſſi après ſon baptême des préſents conſidérables aux Egliſes, & aſſigna une portion de ſon domaine pour leur entretien & celui de leurs Miniſtres.

Nos Chroniques atteſtent qu'il fut un Prince religieux, ami de l'ordre & de la juſtice. C'eſt lui qui a le premier établi parmi nous ces belles Loix Normandes qui, lorſqu'elles furent rédigées en un corps, mériterent le nom de ſages Coutumes. Raoul déteſtoit le vol, & il le défendit dans ſes Etats, ſous les peines les plus rigoureuſes. Quoiqu'il ne nous reſte aucune des Loix qu'il a dû faire contre ce crime, nous pouvons juger, par deux anecdotes, de leur ſévérité, & de l'effet qu'elles produiſirent.

Raoul venoit de faire publier que tous les Laboureurs pouvoient, ſans crainte, laiſſer leurs charrues & leurs chevaux au milieu des champs; que ſi quelque choſe leur étoit enlevé, il s'engageoit à le leur faire reſtituer, ou à leur en payer le prix. Un jour un Payſan, plein de confiance en la parole du Prince, revint dîner le midi ſans ramener ſes chevaux avec lui. Sa femme en murmura beaucoup, & le gronda de ſa négligence. Lui, pour sexcuſr, lu fit part de ce que le Duc avoit fait publier. La femme rit beaucoup de ſa ſimplicité, &

finit par lui prédire qu'il y seroit attrapé. En effet, quelques jours après elle-même fut prendre ses chevaux, & les amena dans l'écurie. Le mari de retour au lieu de son travail, ne trouvant plus ses chevaux, fut porter sa plainte au Duc, qui lui fit compter le prix de l'attelage, & fit faire les informations. Long-temps elles furent infructueuses, on ne découvrit rien quelques recherches qu'on pût faire; enfin on trouva les chevaux dans l'écurie du Paysan, & l'on apprit que c'étoit sa femme qui les y avoit renfermés. Tous les deux furent arrêtés & mis en prison. Le Duc fit venir l'homme, & lui demanda si sa femme ne lui avoit point avoué le tour qu'elle lui avoit joué. Le Paysan répondit, qu'il ne le savoit que depuis vingt-quatre heures environ. Eh bien, lui dit Raoul, il y a donc vingt heures que tu aurois dû m'en avertir, tu as négligé de le faire, tu es donc complice du vol; & il ordonna que la femme & le mari fussent pendus sur l'heure.

Voilà un exemple de sévérité qu'on trouvera, sans doute, bien rigoureux; mais peut-être le jugera-t-on moins barbare, si l'on considere que Raoul avoit à réprimer une nation que la nécessité avoit accoutumée au pillage dès l'enfance. Ce qu'on trou-

ve de plus étonnant dans la vie de Raoul, c'eſt qu'en moins de deux ans il ait ſu établir l'ordre, la ſûreté & la paix, là ou régnoit auparavant le brigandage le plus affreux. Les merveilles qu'on raconte de ſon regne, ont plus l'air d'une fable que d'une hiſtoire réelle. Nous venons de voir que de ſon temps on laiſſoit errer les beſtiaux, ſans que perſonne prît ſoin de les garder; les inſtruments du labourage reſtoient épars dans les campagnes; on commençoit à ne plus ſe ſervir des verroux & des ſerrures, qui font maintenant la ſûreté du citoyen.

On ſait ce que fit Raoul dans la forêt de Roumare: c'eſt la ſeconde anecdote que nous avons annoncée. Un jour qu'il chaſſoit dans cette forêt, accompagné de ſes principaux Officiers & de quelques Seigneurs François, un de ces derniers lui dit en riant, qu'il ſe croiroit perdu s'il avoit le malheur de paſſer ſeul la nuit dans ces bois. Vous auriez tort, lui répondit le Duc, vous y ſeriez en ſûreté comme chez vous. En même temps il détacha le collier d'or qui étoit à ſon cou, & le pendit à l'arbre voiſin, en jurant qu'aucun homme n'auroit la hardieſſe d'y toucher. En effet, trois ans après lorſque Raoul mourut, le collier étoit encore

pendu à l'arbre, & on l'en tira pour le mettre dans son cercueil. On voit par ce fait combien étoit grande la terreur qu'imprimoit le nom de Raoul : il suffisoit de prononcer ce nom redoutable, pour arrêter dans leurs entreprises les hommes les plus déterminés. C'est de là que nous est venue la clameur de haro par laquelle on implore encore, après 800 ans, la justice de Raoul.

Ce grand Prince mourut en 917, après avoir régné cinq ans environ ; il avoit alors soixante-huit ans : il fut inhumé dans la Cathédrale, où l'on voit encore son tombeau & son épitaphe.

Quelques mois avant sa mort, il avoit donné à la Ville de Rouen un spectacle de grandeur bien propre à lui faire respecter ses nouveaux Souverains. Il avoit fait sommer Allain & Bérenger, Comtes de Bretagne, de venir à Rouen, en personne, lui faire hommage de leur Comté. Le droit de Seigneurie directe sur la Bretagne lui avoit été cédé par le traité de S. Clair, en même temps qu'on lui avoit accordé la permission de tirer de cette Province les vivres qui lui étoient nécessaires, & que la Normandie, depuis long-temps en friche, ne pouvoit lui fournir. Raoul, qui sentoit la mort approcher, crut qu'il étoit bon d'assurer ce droit à

ſes deſcendants, par une priſe de poſſeſſion publique & ſolemnelle. Les deux Comtes Bretons, après quelques délais, vinrent à Rouen eux-mêmes; & aux yeux de tout le peuple aſſemblé, ils firent hommage à Raoul. Ce Prince avoit fait élever pour cette cérémonie, ſur les bords de la Seine, une tente ſuperbe, ouverte de tous les côtés, & il y parut dans tout l'éclat de ſa dignité.

Il ne laiſſa en mourant qu'un fils qu'il avoit eu de Pope, ſa femme chérie, & qu'il avoit fait nommer GUILLAUME: on lui donna par la ſuite le ſurnom de *Longue-Epée*, parce que celle dont il aimoit à ſe ſervir, étoit plus longue qu'on ne les portoit communément.

Dès que ce jeune Prince eut rendu les derniers devoirs à Raoul ſon pere, il aſſembla dans la Cathédrale les Nobles de la Province & tous ſes Vaſſaux, & reçut d'eux le ſerment & l'hommage qu'ils lui devoient. Il voulut enſuite faire de ſon couronnement une cérémonie Eccléſiaſtique, & recevoir des mains de l'Archevêque les ornements Ducaux, après avoir prêté entre ſes mains le ſerment qu'il croyoit devoir à ſes Sujets. Il ſe rendit donc avec toute ſa Nobleſſe à la Cathédrale, où il fut reçu par l'Archevêque à la tête de ſon

Clergé. Après quelques Prieres, le Prélat le conduisit à l'Autel, où le Duc s'étant mis à genoux, il fit son serment sur le Livre des Evangiles; après quoi l'Archevêque lui mit sur la tête la couronne Ducale, lui ceignit l'épée, & lui donna le manteau, en recitant à chaque partie de la cérémonie des oraisons imitées de celles qui se disoient au sacre des Rois de France.

Voici les termes dans lesquels le Duc prononça son serment: » Je jure & pro-
» mets au nom de Jesus-Christ, ces trois
» choses au peuple chrétien qui m'est sou-
» mis. D'abord, d'entretenir en tout temps,
» selon mon pouvoir, une paix véritable
» dans l'Eglise de Dieu & chez tout le peu-
» ple chrétien. Ensuite, d'empêcher par
» tous les moyens possibles, les rapines &
» toute espece de crimes. Enfin, d'unir
» dans tous mes jugements la miséricorde
» à la justice, afin d'obtenir pour vous
» & pour moi la miséricorde du Dieu
» bon & clément qui vit dans les siecles
» des siecles «.

Lorsque Guillaume monta sur le Trône, il étoit dans la fleur de sa premiere jeunesse: Dudon nous le représente comme étant beau de visage, d'une taille haute & dégagée, ayant des yeux pleins

de feu, & montrant dans ses actions & dans tout ce qu'il disoit une douceur & une grace qui lui gagnoient les cœurs.

Les commencements de son regne furent agités de quelques troubles qui servirent à développer de bonne heure ses grandes qualités. Les Comtes de Bretagne souffroient impatiemment que la France les eût asservis à un Souverain leur égal; ils n'avoient pourtant osé résister à Raoul dont ils redoutoient la puissance; mais après sa mort, ils crurent avoir trouvé le temps propre pour secouer le joug, & ils refuserent de venir rendre hommage, lorsque Guillaume les somma de le faire. Le jeune Duc n'eut pas plutôt appris ce refus, qu'il assembla son armée, & fit signifier aux rebelles, que pour punition de leur crime, il avoit confisqué leurs états, & qu'il partoit pour aller s'en emparer. Les Comtes se moquerent d'abord de cette menace, qu'ils regarderent comme une bravade de jeune homme; mais bientôt ils eurent lieu de changer de langage. Guillaume marcha contr'eux avec toutes ses forces, les défit en plusieurs rencontres, & les obligea à quitter la Bretagne, & à passer en Angleterre. Le bon Aldestan qui régnoit alors dans cette Isle, & qui étoit, à raison du traité d'u-

nion qui avoit été paſſé entre Raoul & Edelrede, l'allié de Guillaume, ſe trouva être le parent des Comtes Bretons. Il ſe chargea de faire leur paix auprès du Duc; il envoya demander grace pour eux, & promit, en leur nom, une ſoumiſſion ſans bornes pour l'avenir. Guillaume après avoir réſiſté quelque temps, conſentit enfin à leur pardonner. Il les reçut à lui faire hommage, & leur permit de rentrer dans leurs Etats. Cela ſe paſſa en l'année 918, qui étoit la premiere de ſon regne.

Cet acte de vigueur étoit bien capable ſans doute d'en impoſer pour long-temps aux ennemis de Guillaume; cependant deux ou trois ans après, un de ſes ſujets oſa s'élever pour le combattre. Ce fut Rioulf, Comte du Cotentin, qui, aidé de quelques autres Vaſſaux mécontents, vint en armes aux portes de Rouen, dans le deſſein d'y mettre le ſiege. Le Duc ne lui permit point de commencer ſes attaques; dès qu'il parut, il fut à lui avec trois à quatre cents hommes qu'il ramaſſa à la hâte, le chargea avec l'impétuoſité la plus grande, enfonça ſon armée, la tailla en pieces, & rentra dans la Ville ſans avoir perdu un ſeul homme. Le champ où ſe donna le combat, en prit le nom *du Pré*

de la Bataille, qu'il a conſervé juſqu'à nos jours.

Les motifs qui avoient porté Rioulf à cette guerre, faiſoient autant d'honneur aux qualités aimables de Guillaume, que la maniere dont il la termina en fit à ſa valeur. On dit que le Comte & les autres Seigneurs de ſon parti ne s'étoient révoltés, que parce qu'ils étoient jaloux de l'accueil gracieux que leur Duc faiſoit aux François. En effet, la Cour de Guillaume étoit pleine de jeunes Seigneurs que l'ennui chaſſoit d'auprès de Charles le Simple, & qui venoient à Rouen reſpirer l'air de gaieté que le Duc avoit ſu répandre autour de lui. On lit avec plaiſir ce qu'ont écrit des mœurs de Guillaume, les Hiſtoriens de ſon ſiecle. On y voit que ce Prince avoit un ton de franchiſe & de bonté, qui tout d'abord inſpiroit la confiance & lui faiſoit des amis de tous ceux qui l'abordoient. Son Palais & la Ville où il vivoit, étoient le ſéjour le plus agréable de l'Europe. Les Princes ſes voiſins ſe faiſoient une fête d'aller le voir ſans ſuite & ſur le ton de l'amitié : c'eſt ainſi qu'il reçut en différents temps Hugues le Grand, Comte de Paris, & Guillaume, Comte de Poitou. L'affabilité du Duc ne plût pas à tous ſes ſujets ſans exception. Il y avoit parmi eux

beaucoup de ces vieux Normands qui avoient conſervé la rudeſſe qu'ils tenoient de leur climat originaire, ou de la vie toute guerriere qu'ils avoient menée ſous Raoul. Ils virent avec peine régner à la Cour de leur Souverain un ton de politeſſe aimable tout contraire à celui qu'ils y portoient, & qui les empêchoit de s'y préſenter avec aſſurance. De là leur mécontentement & la révolte de Rioulf, qui eut pour lui les ſuites funeſtes que nous avons vues.

L'année qui ſuivit cette guerre, Guillaume ſe trouva dans une circonſtance critique, où il fit connoître à l'Europe entiere que l'équité ſeule étoit le mobile de ſes actions. Robert, Comte de Paris, ſon allié parce qu'il avoit été le parrain de Raoul, voulut détrôner Charles le Simple, & s'emparer de la Couronne, comme héritier d'Eudes ſon frere, que les François avoient autrefois élu pour Roi. Il annonça ſes prétentions en ſe faiſant ſacrer à Rheims le 30 Juin 922; & pour les ſoutenir il mit une armée puiſſante en campagne : en même temps il députa vers Guillaume, pour l'engager à le reconnoître & à le ſeconder dans ſon entrepriſe. Notre Duc, à qui, de ſon côté, Charles avoit fait demander du ſecours, eut pour lors à pro-

noncer entre ce que l'amitié vouloit qu'il fit pour son allié, & ce que son devoir exigeoit en faveur du Roi légitime. Il ne balança pas un moment, & fit répondre au Roi, qu'il alloit assembler son armée, & la mener à son secours. En effet, il partit quelque temps après, avec toutes ses forces, dans le dessein de s'unir à lui; mais l'adresse de Robert sut empêcher l'effet de sa bonne volonté. Ce Général habile se posta sur la riviere d'Oise, de maniere qu'il lui fut impossible de joindre l'armée du Roi.

Cependant il y eut un combat où Robert fut défait & tué de la main du Roi même. Celui-ci loin de profiter de sa victoire, s'enfuit en Allemagne auprès du Roi de Germanie, où il resta quelque temps caché. De là il revint en France, & fut se mettre entre les mains d'Herbert, Comte de Vermandois, qui le fit arrêter & conduire dans les prisons de Péronne. Il y mourut, en 929, après avoir été pendant sept ans le jouet de ses Vassaux, qui tour à tour le faisoient Roi, ou le mettoient dans les chaînes, au gré de leurs caprices ou de leur ambition. Il laissa un fils nommé Louis, qu'Ogine sa mere avoit porté en Angleterre auprès du Roi son frere, dès qu'elle avoit appris l'emprisonnement de son mari. Ce

Louis

Louis eut dans la ſuite le ſurnom d'*Outremer*, à cauſe du trajet que ſa mere lui avoit fait faire.

Lorſque Charles le Simple eut été arrêté, Hugues le Grand & le Comte de Vermandois donnerent la Couronne à Raoul, Duc de Bourgogne. Guillaume refuſa l'hommage à cet Uſurpateur pendant toute la vie de Charles; mais après ſa mort il le reconnut pour Souverain légitime. Raoul mourut en 936 : alors Adelſtan entrxprit de faire rendre à Louis ſon neveu la Couronne de ſes Ancêtres; il s'adreſſa pour cela à Guillaume, & le pria d'agir auprès des Seigneurs François, pour obtenir d'eux le retour du jeune Prince. C'étoit Hugues le Grand, fils de Robert, qui étoit alors à la tête des François. Il n'avoit pas l'ambition de ſon pere; car lorſqu'il mit Raoul ſur le trône, rien ne l'auroit empêché de s'y placer lui-même : à la priere de Guillaume, il fit rappeller le fils de Charles, qui fut ſacré à Rheims en 936.

Ogine, mere du jeune Roi, revint avec lui en France, & y fut un exemple frappant de l'inconſtance des vertus humaines; car après avoir montré un courage & une vertu héroïque pendant tout le cours de ſa vie, elle finit par ſe remarier, par amour, à

Herbert, Comte de Troies, fils du plus cruel ennemi de son mari.

Louis d'Outremer avoit si souvent entendu blâmer la trop grande simplicité de son pere, à laquelle on attribuoit tous ses malheurs, qu'il ne craignit rien tant que de tomber dans ce vice, quand il fut sur le trône. Il lui arriva ce qu'on voit communément dans les hommes médiocres, qui pour éviter un défaut, donnent dans l'excès contraire : il devint soupçonneux & défiant. Bientôt il ne vit autour de lui que des perfidies & des conjurations prêtes à éclorre ; il maltraita, l'un après l'autre, tous ses Vassaux, qu'il regarda comme autant de traîtres ; enfin il réussit à se faire des ennemis de tous ceux qui l'approchoient, ou qui avoient quelqu'intérêt à démêler avec lui. Les Grands de son Royaume formerent contre lui une ligue puissante, où entra Hugues le Grand, qui en fut déclaré le chef. Le jeune Roi sentant qu'il étoit trop foible pour résister seul à tant d'ennemis si redoutables, envoya demander des troupes à l'Empereur Othon son parent, avec qui il étoit encore en guerre, pour ravoir la Lorraine, que Charles le Simple avoit cédée à l'Empire, & il lui promit de ne plus l'inquiéter dans la possession de

cette Province, s'il venoit à ſon ſecours. Othon eut la générosité de lui pardonner la guerre injuſte qu'il lui avoit faite ; & quoique les Rebelles lui euſſent offert la Couronne de France, il ſe déclara hautement contr'eux. Mais avant de rien entreprendre en ſa faveur, il exigea pour condition principale, que le Duc de Normandie ſe rendit caution pour les promeſſes qu'il lui avoit faites. Guillaume devint alors, pour la ſeconde fois, l'arbitre du ſort du jeune Roi : il fut ſollicité puiſſamment par Hugues le Grand de refuſer ſa médiation, & d'entrer dans ſon parti ; mais il refuſa toujours, & s'offrit pour garant à l'Empereur. Louis vint à Rouen, où il reſta quelques jours, en attendant que Guillaume fût prêt pour le voyage ; enſuite les deux Princes furent enſemble trouver l'Empereur ſur les bords de la Meuſe, & conclurent l'alliance avec lui. Ce Traité ſauva le Roi, car les Rebelles qui craignoient Othon, & qui d'ailleurs étoient intimidés par l'excommunication que le Pape avoit lancée contr'eux, ſe ſoumirent & demanderent la paix, qui ſe fit en l'année 943. Louis, pour reconnoître l'attachement que Guillaume lui avoit montré dans cette occaſion, le choiſit pour tenir Lothaire, ſon fils, ſur les fonds de baptême.

Vers le même temps, Guillaume eut l'honneur de donner retraite dans ses Etats à un Roi opprimé & fugitif; c'étoit Hérold de Dannemarck, que Suenon son fils avoit chassé du trône, après avoir soulevé contre lui ses sujets, sous prétexte qu'il vouloit introduire le Christianisme dans son Royaume. Ce Prince malheureux vint à Rouen au commencement de l'année 944; il y fut reçu & traité en Souverain. Guillaume lui promit des troupes pour le rétablir sur le trône, & attendant le temps propre pour cette expédition, il lui donna, pour son entretien, le Comté du Cotentin, que la révolte de Rioulf lui avoit donné lieu de réunir à son domaine.

Cet acte de générosité de Guillaume, fut bientôt suivi d'un autre tout semblable, mais qui eut pour lui les suites les plus fâcheuses. Hellouin, Comte de Ponthieu, vint se jetter entre ses bras, & se plaindre à lui d'une injustice que lui faisoit le Comte de Flandres. Voici quelle elle étoit. Pendant les troubles de la derniere guerre, Arnoul, Comte de Flandres, qui tenoit le parti du Roi, s'étoit emparé de la Ville de Montreuil, parce que le Comte de Ponthieu à qui elle appartenoit, étoit du nombre des rebelles. Il l'avoit gardée pendant tout le

temps que la guerre avoit duré, & rien n'avoit été plus juste ; mais lorsque la paix avoit été faite, il avoit refusé de la rendre, & c'est ce qui étoit contraire à l'équité & même à la teneur expresse du traité de paix. Hellouin étoit trop foible pour entreprendre lui seul de ravoir par la force ce qu'Arnoul lui retenoit : d'un autre côté, il étoit sans appui ; car Hugues le Grand, dont il étoit le Vassal, & qui l'avoit entraîné dans sa révolte, ne vouloit lui donner aucun secours ; de sorte que son unique & derniere ressource étoit d'implorer la justice de Guillaume, comme il étoit venu le faire.

Le Duc, après l'avoir entendu, trouva que ses plaintes étoient bien fondées. Il envoya représenter à Arnoul l'injustice qu'il y avoit à retenir Montreuil, & lui offrir sa médiation pour le réconcilier avec le Comte de Ponthieu. Arnoul fit répondre qu'il n'avoit rien à démêler avec le Duc de Normandie, & qu'il ne sortiroit point pour lui plaire, d'une Ville qui lui appartenoit. Sur cela Guillaume leva quelques troupes avec lesquelles il fut assiéger Montreuil ; il la prit bientôt, & la remit à Hellouin, son premier maître.

Arnoul se retira dans sa Province plein de dépit contre Guillaume, & bien ré-

solu de se venger, dès qu'il le pourroit, du tort qu'il lui avoit fait. Comme il n'étoit pas assez fort pour l'attaquer à découvert, il employa la trahison pour le perdre. Il envoya à Rouen quelques-uns des siens auprès du Duc, pour lui demander la paix & son amitié, s'excusant sur une goutte cruelle de ce qu'il n'y alloit pas lui-même. Ces députés avoient ordre de travailler à obtenir d'abord une treve de Guillaume, & de le prier ensuite de fixer un lieu, & de régler tout lui-même, pour une conférence où se feroit la paix. Le Duc qui étoit bien éloigné de soupçonner une perfidie de la part du Comte, désigna pour le lieu de l'entrevue, Pecquigny, sur la riviere de Somme; & après avoir réglé quelques affaires qui demandoient sa présence à Rouen, il partit pour s'y rendre, avec une portion de son armée. Lorsqu'il arriva, il trouva que le Comte étoit déja depuis plusieurs jours campé de l'autre côté de la riviere.

Le lieu de la conférence étoit une petite Isle qui se trouvoit au milieu de la riviere; & il étoit arrêté que les deux Princes s'y rendroient, chacun de son côté, accompagnés seulement de douze Chevaliers. Arnoul, pour marquer plus de confiance à Guillaume, & lui en inspirer

aussi davantage, ne prit avec lui dans son bateau, que quatre Chevaliers, & deux domestiques sur lesquels sa goutte l'obligeoit de s'appuyer. Pour Guillaume, il vint dans une barque seul avec deux amis, tandis que ses douze gardes étoient à côté dans une autre. Les articles de la paix furent arrêtés sans beaucoup de contestations : Arnoul fit au Duc mille serments d'y être fidele ; & après s'être donné l'un à l'autre toutes les marques d'une amitié sincere, chacun rentra dans son bateau. Ils quittoient à peine les bords de l'Isle, que le Comte de Flandres feignit d'avoir oublié quelque chose qu'il vouloit dire au Duc : il revint à terre avec les siens, & pria Guillaume de descendre un moment. Guillaume ordonna à son batelier de revirer ; & faisant signe à ses gardes de continuer leur route, il revint à bord. A l'instant où il mettoit le pied à terre, les quatre Flamands se jetterent sur lui, & le poignarderent à la vue de son armée. Ce fut le 18 Décembre 944.

Ainsi mourut Guillaume, que nos Chroniques appellent un homme incomparable en toutes sortes de vertus, digne de la mémoire éternelle de tous les siecles : il avoit régné vingt-cinq ans, & il en avoit environ quarante-deux. On trou-

va sur lui après sa mort une petite clef d'or, qu'on sut être celle d'un coffre où il tenoit renfermé l'habit de S. Benoît, qu'il avoit pris deux ans auparavant. C'étoit l'usage du temps ; usage que nous devons respecter, puisqu'il contribuoit à augmenter la piété des Souverains, sans leur rien ôter de leur dignité ni de leurs vertus pacifiques ou guerrieres. Le corps de Guillaume fut apporté à Rouen, & on l'inhuma dans la Cathédrale.

Il laissa un fils âgé d'environ huit à dix ans : il l'avoit eu de Sponte, fille d'Hébert, Comte de Senlis, qui fut sa seule femme, quoiqu'en disent quelques Historiens. La Duchesse accoucha à Fécamp, lorsque Guillaume étoit à Rouen. Il y eut cela de remarquable dans la naissance du jeune Prince, que son pere en apprit la nouvelle dans l'instant qu'il faisoit rendre à Dieu des actions de graces solemnelles, pour une victoire que ses Capitaines avoient remportée en Bretagne. Au moment même il fit partir Henri, Evêque de Bayeux, qui se trouvoit auprès de lui, avec ordre d'aller baptiser l'enfant, & de lui donner le nom de RICHARD, & il entonna lui-même les Prieres que le peuple continua avec transport.

Lorsque Guillaume avoit entrepris la guerre

guerre contre Arnoul de Flandres, quelques pressentiments lui avoient sans doute annoncé qu'elle lui seroit funeste ; car avant de partir, il avoit fait reconnoître son fils, & lui avoit nommé des Tuteurs. Quelques auteurs prétendent que ce qui l'engagea à le faire, fut moins un pressentiment de sa mort prochaine, que le desir de se retirer à Jumieges ; mais nous ne ferons point à Guillaume, qui fut toute sa vie un grand homme, le tort de croire qu'il ait alors conçu un tel dessein. C'eût été une absurdité indigne de lui, d'abandonner le soin de son peuple à un enfant & à un conseil de tutele, pour aller dans la vigueur de l'âge s'enfermer dans un Monastere.

Les Tuteurs dont nous venons de parler, étoient au nombre de trois, & tous trois les Seigneurs principaux de la Province ; c'étoit Bernard le Danois, Comte d'Harcourt, Vicomte de Rouen, Lancelot de Briquebec, & Raoul, Sire de la Rochetesson. Osmont de Centvilles fut Gouverneur du jeune Duc. Après les funérailles de Guillaume, & sans sortir du lieu où on les avoit faites, les Nobles s'assemblerent, & choisirent les Tuteurs pour Régents de la Province. Ceux-ci, aussi-tôt après leur élection, pour pre-

mier acte de leur autorité, envoyerent à Dol & à Rennes ſommer les Comtes Bretons de venir faire hommage au nouveau Duc; ce qu'ils firent quelques jours après.

Le Roi de France n'eut pas plutôt appris la mort de Guillaume, qu'oubliant les bienfaits qu'il en avoit reçus, il forma le projet d'ôter à ſon fils ſes Etats & ſa liberté. Il vint à Rouen, ſous prétexte de conférer avec les Seigneurs Normands, ſur les moyens qu'il y avoit à prendre pour venger l'aſſaſſinat de leur Duc; mais en effet, pour ſonder leurs diſpoſitions, & ſe ſaiſir s'il le pouvoit de la perſonne de Richard. Il fut reçu par les Régents avec tous les honneurs qu'ils devoient à ſa dignité & aux vues qu'il annonçoit: lui, de ſon côté, fit à leur pupille les careſſes les plus tendres. Il parut prendre pour le jeune Prince une affection toute paternelle; il le voulut avoir ſans ceſſe auprès de lui; il le fit manger à ſa table, & coucher dans ſon appartement. Le premier jour tout cela plut beaucoup aux Tuteurs. Le lendemain, Bernard le Danois vint chez le Roi pour prendre le petit Duc & le remener chez lui. Le Roi le retint, en priant qu'on le lui laiſsât encore un jour, & les Tuteurs ne ſoupçonnerent rien encore.

Mais le troisieme jour ; lorsqu'ils virent que le Roi avoit fait la même réponse que la veille, ils conçurent clairement son dessein, & en furent vivement alarmés. Ils en parlerent à quelques Seigneurs, qui, sur leur rapport, prirent les mêmes soupçons. Bientôt le peuple en fut instruit, & il frémit en apprenant qu'on vouloit lui enlever son jeune Duc. Toute la Ville s'assembla en tumulte ; elle entoura le Palais du Roi, demanda Richard à grands cris, & menaça de mettre le feu, si on ne le rendoit à l'instant. Le Roi effrayé, remit le jeune Prince à ses Tuteurs, qui furent le montrer au peuple, & le reconduisirent en pompe à son Palais.

Le Roi, dont le dessein n'avoit pas paru à découvert, montra une colere extrême de l'affront qu'on lui avoit fait en attribuant des marques d'amitié pure à des motifs qui le déshonoroient. Il en fit des reproches aux Tuteurs, qui crurent voir de la bonne foi dans ce qu'il disoit, & qui se reprocherent de lui avoir prêté une intention qu'il n'avoit point. Insensiblement il sût leur inspirer une confiance entiere : ils ne virent plus en lui que l'ami de leur Duc, & le vengeur de la mort de son pere ; & il les séduisit au point qu'ils consentirent que Richard fût élevé dans sa Cour.

Louis, pendant ſon ſéjour à Rouen, avoit vu dans les habitants tant d'amour pour leur Souverain, qu'il en fut touché, & oublia pour quelque temps le deſſein qu'il avoit formé d'abord de perdre le jeune Richard. Il prit même ſérieuſement celui de punir le Comte de Flandres, & il le ſomma pour cela de venir auprès de lui. Le Comte obéit à cet ordre, & vint le trouver ſans délai. Comme il étoit habile, il ne tarda pas à s'emparer de ſon eſprit, & il le mania avec tant d'adreſſe, qu'il lui rendit bientôt ſes premieres idées ſur Richard & la Normandie. Il lui conſeilla de faire arrêter le jeune homme, de lui faire brûler les jarrets, & de l'enfermer dans une priſon étroite; lui faiſant entendre qu'après cela, la Normandie qui n'auroit plus de Maître, ſe rendroit facilement à lui. Louis fut perſuadé, & il ſe prépara à ſuivre l'avis que lui avoit donné le Comte.

Il lui falloit un ptétexte pour faire arrêter Richard; il prit le plus frivole de tous ceux qu'il pouvoit choiſir. Le jeune Duc étant avec lui à la chaſſe, s'écarta un jour un peu au-delà des limites qu'il lui avoit preſcrites. Au retour, le Roi le fit venir, le chargea d'injures, lui donna les noms les plus groſſiers, en lui reprochant les maux que ſes an-

cêtres avoient faits à la France, & il finit par lui faire de grandes menaces & lui donner des gardes. Osmont, Gouverneur du Duc, vit aisément le danger que couroit son jeune maître, & il employa toute son adresse à le sauver. Il étoit le seul Normand que Louis eût laissé auprès de Richard, avec Yvon, pere de Guillaume de Bellesme, homme sage & prudent qu'il avoit associé à son ministere. Ils conférerent ensemble, & résolurent de tirer incessamment le Duc des mains du Roi. Ils s'y prirent habilement, & employerent un moyen qui leur réussit; ils conseillerent à Richard de contrefaire le malade; ils publierent eux-mêmes que le jeune Prince étoit à l'extrémité, & ils affecterent toutes les marques de douleur qu'on pouvoit attendre d'eux. Le bruit se répandit & s'accrédita : les espions du Roi se négligerent : on fit auprès du Duc une garde moins sévere; Osmont trouva le moment favorable, & il en profita. Il se déguisa en Palefrenier, mit le Duc dans une botte de paille qu'il paroissoit porter à ses chevaux, & l'emporta ainsi sur ses épaules hors du Palais. L'instant d'après ils sortirent de la Ville; & montant sur des chevaux qu'Yvon avoit eu soin de leur préparer, ils se sauverent à Senlis, auprès de Bernard, on-

cle maternel de Richard.

Louis fut outré de se voir la dupe de l'adroite fidélité des Normands. Il crut n'avoir plus rien à ménager, & pouvoir marcher à découvert ; il assembla son armée, & publia le dessein qu'il avoit de s'emparer de la Normandie. Hugues le Grand, l'allié des Ducs, ne parut point approuver le projet ; Louis pour le lui faire goûter, lui proposa d'être de moitié dans l'entreprise, & consentit à lui céder toute la partie de la Normandie qui étoit entre la Seine & la Bretagne. Hugues oublia alors ses liaisons avec la famille de Richard, & accepta avec joie le parti que le Roi lui proposoit. Les deux Princes partirent à la tête de leur armée, & furent attaquer chacun la portion qui lui étoit destinée.

La perte du jeune Duc étoit infaillible, si l'habileté de Bernard d'Harcourt ne fut venue à son secours. Ce Seigneur adroit, dès que le Roi parut à quelque distance de Rouen, fut à lui avec ses deux Collegues & la Noblesse de la Province. Tous en l'abordant mirent un genou en terre, & l'appellerent leur Maître & leur unique Souverain. Bernard lui dit : » Qu'il venoit » remettre entre ses mains la Ville de » Rouen & toute la Province. Que ce

» n'étoit point la crainte de ses armes
» qui les engageoit à cette démarche,
» qu'ils se soumettroient à lui par amour
» & parce que leur véritable intérêt vou-
» loit qu'ils le reconnussent pour leur Roi.
» Que les Normands avoient senti qu'il
» leur seroit plus avantageux de vivre sous
» les loix d'un grand Monarque, capa-
» ble de les défendre contre les entrepri-
» ses de leurs voisins, que d'avoir un
» Duc particulier, trop foible pour les
» protéger. Que la Normandie entiere
» dont il étoit le député, & qui parloit
» par sa bouche, le recevoit avec joie pour
» Souverain; mais qu'elle avoit appris
» avec douleur qu'il vouloit la démembrer
» pour en donner la plus riche portion
» au Comte de Paris; que ce seroit pri-
» ver cette partie des avantages que la
» Province avoit recherchés, en se met-
» tant sous sa domination; qu'ils le prioient
» de ne point les séparer de leurs freres,
» & de ne leur donner à tous que le
» Maître qu'ils avoient choisi; qu'ils ne
» lui demandoient que cette grace pour
» récompense de l'empressement qu'ils
» avoient eu à se soumettre à lui «.

Louis fut transporté de joie en entendant ce discours; il fit mille caresses au Comte d'Harcourt & aux Nobles de sa suite,

& dans l'inſtant il députa vers le Comte de Paris, pour le ſommer de rentrer dans ſes Etats, & de renoncer à toute entrepriſe ſur la Normandie, attendu qu'elle venoit de ſe donner à lui toute entiere. Après cela il vint à Rouen, où tout étoit préparé pour lui faire les honneurs d'une entrée ſolemnelle. Il y reſta quelque temps, parcourut enſuite les autres Villes de la Province, où il s'enivra à loiſir des louanges qu'on lui prodiguoit, & de la joie que lui donnoit ſa conquête. Cependant les Régents ne perdirent point de temps; ils avoient mandé à tous les Vaſſaux d'armer en ſilence; & ils avoient député vers Hérold, qui étoit parti pour le Danemarck avec des troupes qu'il avoit levées en Normandie, pour le prier de revenir au plutôt ſecourir la Province. Hérold qui étoit déja arrivé en Danemarck, repartit ſur le champ, & vint débarquer à Cherbourg. Lorſqu'il y arriva, le Roi étoit retourné à Laon, la ſeule place forte de ſes Etats, & dont il faiſoit le ſiege de ſon Empire. Il fut fort étonné d'apprendre ce qui ſe paſſoit en Normandie; mais il n'en fut point effrayé; il crut qu'il n'avoit qu'à paroître pour appaiſer des troubles qu'il appelloit une révolte. Il changea bientôt d'idée, quand

il vit venir à lui une armée puissante & un Roi qui la commandoit. Alors il parla d'accommodement. On convint d'un lieu situé entre les deux armées, pour une entrevue où les deux Rois pussent s'aboucher, & ils s'y rendirent avec leurs armes & leurs Officiers principaux.

On commençoit à régler les articles du traité, lorsqu'un Danois qui avoit servi sous Guillaume dans la guerre de Montreuil, apperçut du côté des François Hellouin, ce Comte de Ponthieu pour qui le Duc avoit entrepris la guerre qui lui causa la mort. Le Danois indigné de le voir porter les armes contre le fils de son bienfaicteur, fut à lui en fureur, & lui plongea son épée dans le sein, en criant à l'ingrat. Les François ne purent voir de sang froid massacrer à leurs yeux un des leurs, ils tirerent leurs épées & attaquerent les Normands. Bientôt le combat devint général, les armées s'approcherent, & il y eut une mêlée furieuse qui dura long-temps: enfin les François céderent & se retirerent en déroute. Le Roi Louis fut pris dans cette bataille, & on l'amena à Rouen, où il fit une entrée bien différente de celle qu'il avoit faite quelques mois auparavant. Dans le même temps les Tuteurs partirent pour aller reprendre leur

Duc des mains du Comte de Senlis, & ils le ramenerent triomphant dans Rouen. Le jeune Prince en usa généreusement avec son prisonnier; il parut oublier tous ses torts, & ne voir en lui qu'un Souverain malheureux.

Hugues le Grand avoit vu avec plaisir le tour que les Normands avoient joué au Roi de France; car il lui en vouloit beaucoup pour la perfidie dont il avoit usé avec lui. Cependant, par je ne sais quel motif politique il employa sa médiation pour lui faire avoir la liberté. On la lui accorda facilement, mais on prit auparavant la précaution de faire jurer au Roi qu'il n'attenteroit jamais sur la Normandie; qu'il reconnoîtroit Richard pour Duc, & qu'il n'exigeroit jamais de lui & de ses successeurs d'autre acte de vassal que le simple hommage. Louis laissa à Rouen pour ôtages Carloman, un de ses fils, & les Evêques de Soissons & de Beauvais. Quelques mois après il les retira en payant sa rançon & en terminant la paix. Les deux Princes se rendirent pour cela sur les bords de la riviere d'Epte, confins de leurs états. Richard vouloit aller dans une barque conférer avec le Roi; mais les Normands que le malheur de Guillaume avoit rendus défiants, ne lui permirent point de s'expo-

ser. La paix se fit par des Entremetteurs ; & elle ne fut pas difficile à conclure, car on ne fit qu'y ratifier les articles que le Roi avoit déja jurés d'observer avant de sortir de Rouen.

Cette paix est de l'année 951 : Richard avoit alors seize à dix-sept ans. Il étoit doux & affable : les malheurs de sa jeunesse lui avoient donné une prudence rare à son âge ; il aimoit son peuple, & avoit pour les Seigneurs de sa Cour la plus grande confiance, parce qu'il savoit qu'il étoit redevable de son rang & de sa vie à leur fidélité. Hugues le Grand rechercha son amitié ; il resserra l'alliance qui unissoit depuis long-temps les Comtes de Paris aux Ducs de Normandie, en lui donnant Emme sa fille, en mariage.

Ce mariage déplut beaucoup au Roi de France, qui vit avec peine l'intimité qui alloit régner entre ses deux plus grands Vassaux, qu'il avoit tous deux cruellement offensés. Il ne douta point qu'ils ne vinssent bientôt l'attaquer avec toutes leurs forces, & il résolut de les prévenir en formant contr'eux une ligue assez forte pour les accabler. Le perfide Arnoul étoit toujours auprès de lui, il étoit l'ame de tous ses conseils, & le moteur de toutes ses entreprises ; ils s'adresserent tous deux à l'Empereur Othon, & promirent de lui

assurer à jamais la possession de la Lorraine, s'il vouloit se joindre à eux contre Richard & le Comte de Paris. Othon trouva le parti avantageux, & il vint en personne à la tête de son armée.

Le premier effort des trois confédérés tomba sur la Ville de Paris, devant laquelle ils furent mettre le siege, au commencement de l'année 953. Hugues les y reçut de maniere à s'assurer le surnom de Grand, que sa valeur lui avoit acquis. Il leur livra plusieurs combats où il eut tout l'avantage, & parvint à les chasser honteusement de ses Etats.

Voyant que leur entreprise avoit manqué du côté du Comte de Paris, ils tournerent toutes leurs forces contre le Duc de Normandie, & vinrent avec leurs trois armées réunies, camper à quelque distance de la Ville de Rouen. De là ils envoyerent un gros détachement de leurs soldats d'élite, commandé par le neveu de l'Empereur, pour faire quelques tentatives, & tâcher de surprendre la Place. Richard fut averti de leur approche; il sortit d'abord, & alla au-devant d'eux en ordre de bataille; puis quand il fut à leur portée, il revint sur ses pas, & se renferma dans ses murs, comme si la crainte l'y eût ramené. Les ennemis ne se doutant point

de la ruſe, approcherent avec confiance, & vinrent inſulter les habitants juſqu'à leurs portes, par mille railleries groſſieres, en leur reprochant ſur-tout qu'ils avoient dégénéré de la valeur de leurs ancêtres. Richard ne parut point ému de ces injures; il ſe tint encore caché quelques jours, pour augmenter par là l'ardeur des ſiens & la confiance des ennemis; puis tout à coup il fit ouvrir la Porte Beauvoiſine; & ſortant à la tête de ſes bataillons Normands, il fondit ſur les François qui étoient en déſordre, & en fit un carnage affreux. Il montra dans cette ſortie une bravoure plus qu'humaine: c'étoit ſon coup d'eſſai, il y fit des prodiges; il tua de ſa main le neveu d'Othon, guerrier jeune & vigoureux; il fit éprouver le même ſort à beaucoup d'autres, & mérita que ſes ennemis même lui donnaſſent le nom de Richard *ſans peur*, comme pour réparation des injures qu'ils lui avoient dites d'abord.

Lorſque la nouvelle de ce déſaſtre arriva au camp des trois Princes, elle y porta la conſternation & l'épouvante. Othon qu'animoit le deſir de venger la mort de ſon neveu, fit avancer l'armée pour mettre le ſiege devant la Ville. Il ne fut pas long-temps à reconnoître qu'il

étoit impossible de l'assiéger dans les formes, à cause de la riviere qui en baignoit les murailles, & cette vue rallentit beaucoup l'ardeur qu'il avoit montrée d'abord. Mais bientôt la désertion du Comte de Flandres acheva entiérement de le décourager. Arnoul étoit un lâche, comme le sont tous les traîtres : la sortie vigoureuse de Richard lui ayant porté l'effroi dans l'ame, il craignit pour lui le sort qu'y avoit trouvé le jeune neveu de l'Empereur, & pour s'y soustraire, il s'enfuit pendant la nuit avec ses Flamands. Louis qui n'étoit pas brave, fut effrayé de la fuite du Comte ; il communiqua sa frayeur à Othon, & tous deux se retirerent avec précipitation, en abandonnant une grande partie de leurs bagages. Richard prit avec lui ses plus braves soldats ; & se mettant à la chasse des fuyards, il les poursuivit jusqu'à Amiens, en leur tuant beaucoup de monde.

Louis se retira à Rheims, où il mourut d'une chûte de cheval en 954, & laissa à son fils Lothaire son Royaume & sa haine pour les Normands. Celui-ci ne jugea point à propos d'attaquer Richard à découvert ; il lui suscita un ennemi à qui il fournit en secret des troupes & des vivres ; cet ennemi étoit Thibault, Comte de

Chartres, ſon parent, qui prit pour faire la guerre au Duc de Normandie, un prétexte léger que lui fournit la proximité de leurs Etats. Le Comte oſa venir juſqu'à Rouen, & voulut même y donner quelques aſſauts. Richard qui n'avoit pas craint les efforts réunis de deux Souverains dont un eſt appellé Grand dans l'hiſtoire, ſe fit un jeu des attaques de Thibault; il fut à lui, lui livra bataille, le mit en déroute, & le força de chercher ſon ſalut dans la fuite.

Alors Gerberge, mere de Lothaire, & Brunon ſon frere, Archevêque de Cologne & Duc de Lorraine, ſe propoſerent pour médiateurs de la paix entre les deux ennemis. L'Archevêque demanda une conférence à Richard, & le pria de le venir trouver à Amiens, où il lui marqua qu'il comptoit ſe rendre dans peu. Le Duc partit de Rouen ſans prendre avec lui que quelques Nobles pour lui ſervir d'eſcorte; parce qu'il croyoit n'avoir rien à redouter d'un Prélat pacificateur. Cependant ce Prélat étoit un traître: ſon deſſein étoit de faire arrêter Richard; & la Ville marquée pour le rendez-vous étoit pleine de ſoldats à ſes ordres qu'il y avoit cachés. Richard étoit perdu, ſi deux Chevaliers du Comte Thibault ne l'euſſent aver-

ti du piege. Lorſqu'il étoit à Beauvais, ces deux hommes qui ſavoient le projet infâme de Brunon, crurent qu'il étoit de leur honneur d'empêcher une perfidie, & de la découvrir au Duc. Ils furent donc le trouver, & lui demanderent un moment d'entretien ſecret; Richard les fit entrer dans ſon appartement, & ordonna à ſes gens de s'éloigner. Alors un d'eux le regardant fixement, lui dit : lequel aimez-vous le mieux d'être Duc de Normandie ou gardeur de chevres en Lorraine ? Richard le conſidéra quelque temps ſans rien dire, attendant la ſuite d'un diſcours ſi étrange, & voyant qu'il ne diſoit rien de plus, il conçut en partie le ſens de ſon interrogat, & lui demanda à qui ils appartenoient ? Que vous importe, lui dit le Chevalier, ne voyez-vous pas par l'avis que nous vous donnons, que nous ſommes des vôtres ? En même temps ils le ſaluerent & ſe retirerent. Le Duc les remercia & leur fit de grands préſents; puis aſſemblant ceux qui l'accompagnoient, il leur fit part de l'avis qu'il venoit de recevoir, ſur lequel tous réſolurent de retourner à Rouen. Lorſque Richard y fut revenu, il écrivit à Brunon que quelques affaires preſſées l'avoient obligé de regagner ſes Etats; qu'il ne comptoit plus

en

en sortir ; & que si son amour pour la paix le portoit dorénavant à vouloir faire quelques traités, ils pourroient les faire par députés.

Le Roi de France se chargea lui-même de répondre à la lettre du Duc, quoiqu'elle ne lui eût point été adressée. Il lui écrivit » qu'il étoit facile de voir que les affaires » pressées dont il parloit, n'étoient qu'un » prétexte, & que la crainte de quelque sur- » prise, étoit la seule chose qui l'avoit em- » pêché de gagner Amiens ; que c'étoit à » tort qu'il avoit soupçonné la foi de l'Ar- » chevêque, & qu'il refusoit de conférer » avec lui ; que l'état de leurs affaires exi- » geoit absolument une conférence, & qu'il » le prioit de lui en accorder une dans le » lieu qu'il lui plairoit de fixer «. Richard se défendit long-temps d'accorder l'entrevuë qu'on lui demandoit ; enfin il y consentit en l'année 959. Le lieu du rendez-vous fut l'endroit où la riviere d'Eaune se jette dans celle de Dieppe : il fut convenu que les Princes y viendroient armés & avec des troupes dont le nombre fut limité. Le Roi, dont le dessein étoit toujours de se saisir de la personne du Duc, envoya devant lui une armée beaucoup plus forte qu'il n'étoit convenu, & en fit cacher une partie dans les environs de Dieppe : il devoit,

lorsque Richard seroit arrivé, faire envelopper sa petite troupe, la tailler en pieces, & lui l'arrêter prisonnier. Le Duc fut averti à temps; il retourna précipitamment sur ses pas, & revint se mettre en sûreté dans Rouen.

Richard fut indigné de cette nouvelle manœuvre; il vit clairement que ses ennemis avoient juré sa perte, & qu'il lui seroit impossible de leur échapper long-temps, puisque tous les moyens leur étoient bons pour réussir. Il prit donc le parti de faire la guerre à outrance au perfide Lothaire. Pour cela il envoya demander des troupes en Danemarck, d'où il lui vint une foule de barbares, qui, mêlés à ses braves Normands, formerent une armée invincible. Il commença ses hostilités par entrer dans le Comté de Chartres, où personne n'osa se présenter pour l'arrêter; & il donna pleine licence à ses Danois, qui renouvellerent dans ce pays les ravages affreux des premiers Normands, & en firent un désert en moins d'une année. De là il les mena contre Lothaire. Lorsque ce Prince avoit appris le renfort qui étoit arrivé à Richard, il avoit parlé de paix & avoit offert les conditions les plus avantageuses; mais le Duc vouloit auparavant le punir de ses perfidies; il se fit prier pendant trois

ans entiers, durant lesquels les Danois & les Normands, fideles exécuteurs de ses vengeances, mirent tout à feu & à sang dans ses Etats ; enfin il accorda la paix en 966. On lui rendit Evreux dont on s'étoit emparé, & qu'il avoit négligé de reprendre : le Roi confirma par serment solemnel les Traités faits avec les Ducs ses Prédécesseurs ; & l'on donna des sommes d'argent immenses, pour être distribués aux Danois, & payer le secours qu'ils avoient donné aux Normands.

Depuis cet instant, Richard vécut en paix. Il avoit fait perdre pour jamais au Roi de France l'envie de lui susciter des querelles ; ils passerent vingt ans en bonne intelligence, jusqu'en 986, que Lothaire mourut empoisonné par sa femme. Louis son fils lui succéda au trône, & eut un an an après le même sort que son pere. En 987, après la mort de Louis V, surnommé *le Fainéant*, Charles, son oncle, à qui Othon avoit donné l'investiture de la Lorraine, se présenta pour lui succéder. Il étoit l'héritier légitime ; mais les François qui ne l'aimoient point, à cause de ce qu'ils avoient entendu dire de sa dureté envers ses sujets, lui refuserent la couronne. Le prétexte fut qu'il avoit eu la foiblesse de faire hommage à l'Empereur pour la Lor-

raine, qui étoit un ancien patrimoine de ses Ancêtres ; le motif réel fut celui que nous avons dit. Hugues Capet fit valoir à propos le titre d'héritier de Robert, son aïeul, & d'Hugues son grand-oncle, & il fut élu par les suffrages unanimes de tous les ordres de l'Etat. Il étoit fils ainé de Hugues le Grand, Comte de Paris, qui étoit mort en 956 ; il avoit été élevé par Richard son oncle & son tuteur, & ce fut à l'école de notre Duc qu'il apprit à mériter le premier trône de l'univers.

Richard employa la paix profonde dans laquelle il passa trente années, à embellir la Ville de Rouen, & à bâtir ou relever des Monasteres. Il mourut en 996, âgé d'environ soixante ans, après avoir fait reconnoître & couronner son fils RICHARD II, qu'il avoit eu de Goonor, fille d'un Chevalier Danois qu'il avoit aimée, & qui fut longtemps sa maîtresse. Après la mort d'Emme qu'il n'aimoit point, & dont il n'eût aucun enfant, il en fit sa femme, & répara par sa pénitence le péché de ses premieres amours. On rapporte de grands traits de sa religion ; les Abbayes qu'il a fondées ou réparées sont des témoins subsistants de son zele pour le bien de l'Eglise. Voici maintenant une preuve de son humilité & de sa charité ; il fit creuser son tombeau, dans

le cimetiere de l'Abbaye de Fécamp, sous l'égoût de l'Eglise, comme étant le lieu le plus vil qu'il pût choisir; & tous les vendredis jusqu'à sa mort, il le fit remplir de bled, qui étoit ensuite distribué aux pauvres. Après qu'on lui eut fait à Rouen les funérailles ordinaires; on le porta dans ce tombeau, pour obéir à l'ordre qu'il en avoit donné avant de mourir.

NOUS avons vu, il n'y a qu'un moment, que Richard I avoit eu dans sa jeunesse de grandes obligations aux Nobles de la Province, & que pour reconnoître les services qu'il en avoit reçus, il leur marqua pendant toute sa vie une confiance entiere. Les Nobles abuserent de cette confiance pour opprimer les autres citoyens, & surtout les paysans à qui ils firent interdire la chasse dans les forêts, qui jusqu'alors avoient été ouvertes à tout le monde. Une défense aussi contraire au premier droit des hommes, avoit révolté tout le peuple des campagnes, qui n'osa cependant remuer sous le regne vigoureux de Richard I; mais dont plusieurs se souleverent dans les commencements de Richard II son fils. Quelques villages se réunirent, & se faisant des armes de ce que le hazard leur présenta, ils formerent une espece d'armée qui fut assiéger les Nobles dans leurs châteaux. Il y avoit

à craindre que la sédition ne devînt générale, comme l'étoit le mécontentement qui l'avoit occasionnée. Richard crut à propos de l'arrêter dans son principe ; il prit avec lui quelques bataillons & marcha contre les révoltés. A son approche, ils furent saisis de frayeur : les armes leur tomberent des mains, & ils vinrent tous se jetter à ses pieds pour lui demander grace. Il les reçut en juge irrité, leur reprocha vivement leur insolence, & fit pendre quelques-uns des plus mutins pour en imposer à ceux qui auroient été tentés de les imiter. Cet acte de vigueur & de sévérité fit peur aux autres mécontents, & les retint pour toujours dans le devoir.

Richard avoit trois sœurs lorsqu'il monta sur le trône ; l'ainée étoit mariée à Etelrede, Roi d'Angleterre ; une autre à Eudes, Comte de Chartres & de Blois, & la troisieme à Géoffroi, Comte de Bretagne. Ces trois beau-freres lui déclarerent successivement la guerre, & il y eût cela de remarquable dans son regne, qu'il ne combattit jamais pour son compte, que contre ses sujets ou ses alliés.

Le Roi d'Angleterre étoit un homme dur & impérieux ; il étoit le tyran de son peuple qui l'avoit en horreur, & qui députa vers Richard pour se plaindre à lui

des cruautés de son beau-frere. Richard étoit doux & affable ; on lui donne le surnom de *Bon* dans nos Histoires : il plaignit le sort des Anglois, & s'intéressa en leur faveur auprès d'Etelrede, à qui il reprocha la dureté de sa conduite. Celui-ci fit répondre fiérement au Duc, qu'il ne convenoit point à un petit Vassal du Roi de France de lui donner des leçons, & que dans peu il le feroit repentir de sa témérité. Avec cette réponse, il fit partir une armée puissante, dont les ordres étoient d'aller ravager la Normandie, & d'amener le Duc prisonnier en Angleterre. La flotte aborda, l'an 1003, sur les côtes du Cotentin. Néel, Vicomte de Saint-Sauveur, laissa les Anglois débarquer & entrer quelques lieues dans ses terres : puis se mettant à la tête de la milice de son canton, il fut à eux & les chargea avec tant de furie, qu'il n'y en eut qu'un petit nombre qui put regagner les vaisseaux. Cette reception apprit à Etelrede à respecter dorénavant le Duc de Normandie, & lui ôta la fantaisie de venir l'insulter jamais.

A peine cette guerre fut-elle terminée, que Richard eut un intérêt de famille à démêler avec Eudes, le second de ses beau-freres. Mathilde sa sœur étoit morte sans enfants; il se crut donc en droit de redemander

au Comte de Chartres la partie du Comté de Dreux, qu'on lui avoit donnée pour dot. Celui-ci refusa de la remettre; de là procès entre les deux Princes. Richard fit fortifier le château de Tillières, qu'il avoit à peu de distance de Dreux, & en donna le commandement au brave Néel, qui l'avoit déja si bien servi. Comme ce fort incommodoit beaucoup le Comte, il résolut de faire son possible pour l'emporter: il y vint avec toutes ses forces, aidé encore de celles des Comtes de Melun & du Mans, & il se prépara à en faire le siege. Le Gouverneur vit sans effroi ces préparatifs; il attendit quelques jours l'instant favorable pour une sortie, & l'ayant saisi, il tomba sur les assiégeants avec la rapidité, qui étoit le caractere propre de sa valeur, & les mit tous en déroute. Valeran de Melun périt dans la mêlée, & Hugues fut tout heureux de regagner le Mans sous un habit de berger, qui favorisa sa fuite.

Eudes ne fut point abattu par cette disgrace; il appella à son secours tous les Princes ses voisins, dont plusieurs se joignirent à lui: il sut même intéresser à sa querelle le Roi de France Robert, qui lui promit des troupes. Richard voyant former contre lui une ligue redoutable, dans

dans une guerre dont la justice ne pouvoit être incertaine, eut recours à la patrie de ses Ancêtres. Il envoya dans le Nord inviter Olaüs de Suede, & Lakman de Norvege, à prendre sa défense. Ces deux Rois accoururent avec une partie de leurs troupes, & fondirent sur le Comté de Chartres, qu'ils engloutirent dès qu'ils y parurent. Les Evêques intercéderent pour le Comte : Robert se joignit à eux, & demanda la paix pour son Vassal & pour lui-même : elle se fit au village de Coudres, & la dot fut rendue à Richard.

Depuis ce temps, notre Duc n'eut plus de guerre importante à soutenir ; car ses démêlés avec Géoffroi de Bretagne ne furent suivis d'aucun acte d'hostilité. Nous ne savons pas au juste quel en étoit le sujet ; tout nous porte à croire qu'il s'agissoit de l'hommage, dont les Bretons se défendoient toujours ; tant il leur sembloit dur de venir à Rouen baiser les mains d'un Duc leur égal en puissance. Les deux beau-freres s'accommoderent bientôt, & même ils devinrent amis, au point que Géoffroi, en partant pour la Terre-Sainte, confia ses enfants à Richard.

Robert, Roi de France, qui avoit d'abord paru jaloux de la grandeur de notre Duc, gagné par ce qu'il entendoit dire de

ſa douceur & de ſa franchiſe, lui envoya offrir ſon amitié, peu de temps après la paix de Coudres. Depuis cet inſtant, ils vécurent en freres. Richard lui ſervit de ſecond dans toutes ſes guerres; ſouvent même il combattit ſeul pour les intérêts de ſon ami. Ils travaillerent enſemble à ſoumettre les Bourguignons, qui avoient appellé pour les gouverner Landry Comte de Nevers, au mépris du teſtament, par lequel leur dernier Duc avoit légué ſes Etats à Robert.

Quelque temps après cette expédition, un Comte Odon ayant ſurpris, par trahiſon, la Ville de Melun, ſur Bouchard qui en étoit le Seigneur; Robert, dont tous les deux étoient les Vaſſaux, lui envoya ordre de la rendre à ſon maître. Le Comte ne voulut point obéir: alors Robert, qui étoit occupé à quelque autre entrepriſe, pria le Duc de Normandie de lui faire juſtice de l'inſolent Odon. Richard y fut auſſi-tôt, aſſiégea la Ville, la prit d'aſſaut, fit pendre les traîtres qui l'avoient livrée à l'uſurpateur, & la remit enſuite au Roi, qui la rendit à Bouchard.

Richard mourut en 1026, après trente ans de regne, regretté de ſon peuple & de ſes voiſins. Il laiſſa quatre fils. Richard, troiſieme du nom, qui fut ſon ſucceſſeur immédiat; Robert, auquel il avoit donné

le Comté d'Exmes; Mauger, qui fut Archevêque de Rouen, & Guillaume, Comte d'Arques, autrement de Tellou. Ces deux derniers n'étoient pas légitimes, car il les avoit eus, pendant la vie d'Eſtrite, ſa ſeconde femme, qu'il avoit répudiée pour épouſer Poppie qu'il aimoit.

Lorſque Richard ſe vit attaqué de ſa derniere maladie, il ſe fit tranſporter à Fécamp, dans l'Abbaye qu'il avoit fait achever, pour y être inhumé à côté de ſon pere. On dit que peu de jours avant ſa mort, on le porta, par ſes ordres, dans le chapitre des Moines, & qu'il y reçut la diſcipline en expiation de ſes péchés.

RICHARD III, qui régna après lui, étoit un Prince courageux; il avoit fait ſes preuves de bravoure dans la guerre de Bourgogne dont nous avons parlé. Il avoit même mérité que ſon pere, bon juge du mérite militaire, le chargeât d'une entrepriſe importante, que voici. Hugues, Comte de Châlons-ſur-Saone, fit la guerre au Comte Regnaut, à qui Richard avoit donné une de ſes filles en mariage. Regnaut fut malheureux; il perdit une bataille, & tomba entre les mains du Vainqueur, qui le fit renfermer dans une priſon étroite. Richard apprit par ſa fille le déſaſtre de ſon gendre, & chargea ſon fils

d'aller lui rendre la liberté. Ce jeune Prince s'acquitta si bien de la commission, après avoir fait relâcher son beau-frere, qu'il força le Comte de Châlons à venir pieds nuds & la selle sur le dos, lui demander grace, & jurer qu'il ne troubleroit jamais le repos de Regnaut.

Lorsque Richard III fut monté sur le trône, Robert, son frere, mécontent de n'avoir en partage que le petit Comté d'Exmes, se révolta contre lui. Richard fut le réduire dans Falaise où il s'étoit jetté, & lui pardonna ensuite. Ce fut là le seul événement de son regne, qui ne dura que deux ans : il mourut subitement en dînant. On soupçonna son frere de l'avoir empoisonné : on l'inhuma dans l'Eglise S. Ouen au mois de Février 1028.

La même année ROBERT, qui lui avoit succédé de plein droit, se fit couronner dans la Cathédrale, avec les solemnités ordinaires. Ce fut l'Archevêque son oncle, fils de Richard I & de Goonor, qui s'appelloit Robert comme lui, qui fit la cérémonie. Ce Prélat n'avoit point eu d'abord les mœurs Ecclésiastiques, puisque nous voyons qu'après la mort de son pere, il quitta son Eglise, & fut à Evreux où il se maria publiquement : mais son désordre n'avoit pas été long, & depuis plusieurs an-

nées il avoit pris des ſentiments dignes de ſon état. Il étoit devenu un excellent Evêque, & même ſon zele avoit éclaté dans la converſion d'Olaüs, Roi de Suede, qui, comme on ſait, étoit venu à Rouen ſous le regne de ſon frere, & qui reçut le baptême avant de retourner dans ſes Etats.

Cet Archevêque mérite d'être connu dans notre Hiſtoire, moins à raiſon de ſa naiſſance, que parce qu'il a travaillé plus que tout autre à élever le bel édifice de l'Egliſe Cathédrale, telle que nous la voyons aujourd'hui. Il en jetta les fondements vers l'an 1020, & l'avança beaucoup en peu d'années. Il n'eut cependant pas le plaiſir d'y voir mettre la derniere main : elle n'a été achevée qu'en l'année 1063 ; qu'elle fut conſacrée par S. Maurille, qui en avoit fait faire les derniers ornements, au moyen des libéralités du Duc Guillaume II & de ſa famille.

Le Duc Robert, fils d'un Prince qui avoit fini ſon regne par ſe faire fouetter dans un chapitre de Moines, commença le ſien par ſe faire excommunier. Quelques Courtiſans, dont l'intérêt n'étoit point qu'il vécut en paix avec ſon oncle, lui firent naître des ſoupçons ſur ſa fidélité, & même accuſerent le Prélat de méditer ſourdement une révolte. Comme il n'en

étoit rien, l'Archevêque auroit pu se justifier aisément, mais il négligea de le faire; & sur quelques reproches indirects que lui fit son neveu, il prit feu, sortit de Rouen, & se retira dans le Comté d'Evreux, son patrimoine. De là il lança sur Robert tous les foudres de l'Eglise, mit la Ville de Rouen & la Province en interdit, & se fortifia ensuite dans Evreux, comme s'il eût voulu y soutenir un siege. Cette conduite du Prélat étoit d'une imprudence extrême, car elle étoit propre à accréditer les soupçons qu'on avoit voulu donner contre lui: cependant le mal ne fut pas aussi grand qu'on avoit lieu de le craindre; Robert, tout jeune qu'il étoit, se montra plus sage que le Prélat son oncle, & il lui fit proposer une entrevue pour éclaircir l'affaire. Après quelques explications, & tous les soupçons furent dissipés, l'aigreur disparut, & l'amitié lui succéda; l'Archevêque revint à Rouen, où il donna l'absolution à son neveu, & où il lui promit, sans doute, d'être moins vif à l'avenir.

Cette brouillerie occupa quelque temps Robert, & l'empêcha de châtier deux rebelles aussi-tôt qu'il l'auroit fait sans cela. C'étoit l'usage, aussi-tôt que le Duc avoit été sacré, qu'il envoyât à tous ses Vassaux leur donner avis de son avénement, & leur de-

mander l'hommage accoutumé. Guillaume, Comte de Bellesme, fils de ce fidele Yvon qui avoit si bien servi Richard I, ne parut point avec les autres Vassaux, lorsqu'ils vinrent faire l'hommage à Robert. Le Duc le fit donc sommer de venir à Rouen dans un temps qu'il lui fixa. Le Comte, loin de déférer à sa sommation, répondit avec arrogance, qu'il ne devoit d'hommage qu'à son épée, & qu'il n'en rendroit à personne. Robert fut indigné de ce refus insolent; il marcha contre le téméraire, qui se cacha dans Alençon; & l'en ayant tiré, il l'obligea de venir pieds nuds & la selle sur le dos, lui demander la vie. Ensuite il lui fit grace entiere, & lui rendit ses Etats. Le Comte obstiné, ne profita point de cette leçon: quelque temps après il voulût encore tenter une révolte, & osa se présenter à Richard & lui livrer une bataille; mais il y fut entiérement défait. Il avoit quatre fils qui étoient déja des guerriers redoutables; l'ainé, son fils chéri, fut tué dans le combat; un autre, qu'il aimoit le mieux ensuite, fut blessé à mort: le malheureux pere mourut du désespoir que lui causa cette perte.

La seconde révolte fut plus sensible au cœur de Robert, parce qu'elle violoit tout à la fois & les droits du sang & ceux du

souverain. Guillaume son frere refusa, à plusieurs reprises, de venir à Rouen lui faire hommage de son Comté d'Arques. Le Duc ne voulut point le punir d'abord, & lui envoya des amis pour lui remontrer son devoir, & l'engager à se soumettre. Ensuite voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir par les voies de douceur, il mena contre lui une armée, le combattit, le fit prisonnier, & l'enferma dans une des tours de Rouen, pour y passer le reste de sa vie. Après cinq ans, Guillaume trouva le moyen de sortir de sa prison; mais il ne lui servit de rien d'avoir recouvré sa liberté, puisqu'aucun des sujets de son frere ne voulut le recevoir. Il erra long-temps de village en village sans trouver un ami qui le recueillit: enfin il fut obligé de s'enfoncer dans les forêts pour y chercher un asyle. Un jour qu'il étoit endormi dans un buisson, le Duc son frere y vint en poursuivant un cerf qu'il couroit depuis long-temps & dont il venoit de perdre la trace. Il se mit à battre le buisson, parce qu'il soupçonnoit que la bête y étoit cachée. Le bruit qu'il fit réveilla Guillaume, qui sortit pour en connoître la cause. Son étonnement fut extrême, quand il apperçut son frere: il jetta un grand cri, & fut se précipiter à ses pieds en lui demandant grace. Robert ne le recon-

nut pas d'abord ; mais lorſqu'il eut appris de lui qui il étoit, il fut ému de compaſſion pour l'état malheureux où il le trouvoit ; il l'embraſſa en pleurant, & lui rendit ſon amitié, & bientôt après ſes Etats.

NOUS avons vu déja pluſieurs fois nos Ducs prendre en main l'intérêt des opprimés, ſans autre motif que celui d'obéir aux mouvements de l'équité qui les animoit ; mais aucun ne l'a fait plus ſouvent ni avec plus de dignité que Robert. L'an 1030, Beaudouin, fils de Beaudouin le Barbu, Comte de Flandres, ſouleva le peuple contre ſon pere, & parvint à le chaſſer de ſes Etats. Ce jeune Prince avoit épouſé Alix, fille unique de Robert, Roi de France ; & la grandeur d'une telle alliance l'avoit ébloui au point qu'il crut indigne de lui d'obéir déſormais à un Souverain, & qu'il conçut l'idée de s'emparer de la couronne de ſon pere. C'étoit au Roi de France, de qui le Comté de Flandres relevoit immédiatement, qu'il appartenoit de punir cette révolte ; parce que le devoir d'un Seigneur eſt d'entretenir la paix entre ſes Vaſſaux. Mais le coupable étoit ſon gendre : il ſe contenta de lui faire quelques foibles reproches, ſuivis de menaces plus foibles encore, & n'accorda aucun ſecours au Comte, qui étoit venu lui en demander.

Celui-ci forma alors le dessein de s'adresser au Duc de Normandie, dont il connoissoit l'amour pour la justice; il vint à Rouen lui exposer ses malheurs, & le prier de les réparer. Robert ne vit point en lui le fils du plus cruel ennemi de ses aïeux; il oublia qu'Arnoul son pere avoit fait assassiner Guillaume, & avoit suscité mille ennemis à Richard I; il lui accorda des troupes qu'il se chargea de commander lui-même, & avec lesquelles il châtia les rebelles, & le rétablit dans ses Etats.

L'année suivante, Robert trouva une occasion encore plus belle de faire éclater sa générosité. Le Roi de France mourut & laissa deux fils, Henri & Robert. Constance leur mere, qui préféroit le second, entreprit de le placer sur le trône au préjudice de son frere; & elle forma parmi les François une ligue puissante, qui fut encore soutenue des Comtes de Flandres & de Champagne. Henri n'avoit pour appuyer son bon droit, qu'un petit nombre de sujets fideles, trop foibles pour tenir tête au parti contraire. Il eut recours à Robert, & vint à Rouen avec douze amis pour toute escorte, se jetter entre ses bras & lui demander sa protection. Le Duc étala dans cette occasion la magnificence qui lui étoit propre; il sentit combien il étoit beau

pour un Vassal de faire le destin de son Roi ; il le reçut avec un appareil de grandeur extraordinaire, & fit armer toute la Province en sa faveur. Lorsque ses troupes furent prêtes, il se mit en marche avec lui ; il entra dans la Champagne, dont il défit le Comte en trois rencontres différentes, il y mit tout à feu & à sang, & contraignit les ennemis du jeune Henri à demander la paix & à le reconnoître pour le seul Roi légitime des François. Pour payer ce service important, Henri céda au Duc de Normandie, pour lui & ses successeurs, les Villes de Gisors, de Chaumont & de Pontoise, & avec elles tout le Vexin.

Robert se montra si formidable dans cette guerre, qu'il y acquit le nom de Robert *le Diable* que lui donnent quelquefois les Historiens François. Ce n'est cependant pas là le vrai surnom de ce Duc : il a dans nos Chroniques, celui de *Magnifique* ; parce qu'il étoit libéral & paroissoit souvent avec un appareil de majesté digne des plus grands Rois.

A PEINE fut-il revenu à Rouen après l'expédition dont nous venons de parler, qu'il partit pour la Bretagne ; parce qu'Alain qui en étoit le Comte, refusoit de lui rendre hommage, & même faisoit des courses dans la partie de la Normandie qui

confinoit à ses Etats. Après les sommations accoutumées, il fut attaquer Dol, qui étoit la place forte du pays, & il la prit d'assaut. Ensuite il revint à Rouen, où quelques affaires l'appelloient, & il laissa en Bretagne pour le représenter le brave Néel, le plus fameux Guerrier de son temps. Ce Capitaine maltraita si fort les Bretons, qu'il les força bientôt à demander la paix. Alain promit d'aller rendre les devoirs qu'on exigeoit de lui, & demanda pour le faire un délai, qu'il dit lui être nécessaire à raison de certains embarras où il se trouvoit. Robert accorda le délai, & fixa le temps dans lequel il enjoignoit à son Vassal de se trouver à Rouen; après quoi il fit retirer ses troupes de Bretagne, comptant sur la parole que lui avoit donnée le Comte.

Alors se voyant libre & dans une paix profonde, il songea à remplir les promesses que Richard II avoit exigées de ses fils en mourant. Sur la fin du regne de ce Prince, Canut, qu'on nomme le Grand, Roi de Danemarck, avoit fait une descente en Angleterre, dans le dessein de s'en emparer. Il avoit trouvé le peuple dans des dispositions favorables à une révolution, & il en avoit profité: Edmond Côte-de-Fer, avoit été forcé de quitter le trône, & Canut étoit monté l'occuper en sa place. Edmond

vaincu & chassé, passa en Normandie auprès de Richard son oncle maternel, & il y leva quelques troupes, avec lesquelles il retourna combattre l'Usurpateur. Il fut encore malheureux ; il fut défait dans une grande bataille où il perdit la vie. Ses deux fils, Alfred & Edouard, étoient restés à Rouen pendant cette fatale expédition ; ils continuerent d'y être élevés sous les yeux de Richard, qui attendit qu'Alfred eût atteint l'âge de régner pour entreprendre de le remettre sur le trône de ses Ancêtres. Il mourut avant ce temps, & lorsqu'il fut au lit de la mort, il fit jurer à ses enfants qu'ils travailleroient de tout leur pouvoir à rétablir les Princes Anglois, dès que l'état de leurs affaires le leur permettroit.

Robert qui jusqu'alors avoit été retenu par des guerres nécessaires, les voyant terminées, crut devoir tourner de ce côté toute son attention ; il fit équiper une flotte considérable qu'il chargea de ses meilleurs soldats, & s'embarqua à Fécamp avec les deux jeunes Princes. Mais à peine étoit-il en pleine mer, qu'une tempête furieuse s'éleva & dispersa ses vaisseaux : après avoir lutté long-temps contre les vents contraires, il fut contraint de relâcher à Gernesey, pour y attendre qu'ils lui permissent de passer en Angleterre.

Cependant il apprit que le temps qu'il avoit donné au Comte Breton pour ſon hommage étant paſſé, il ne s'étoit pas préſenté pour le faire, & même qu'il recommençoit ſes hoſtilités dans les campagnes voiſines de ſa Province. Ces nouvelles allumerent ſon indignation ; il oublia l'entrepriſe pour laquelle il s'étoit embarqué, & fut tomber ſur la Bretagne avec ſon armée. Il y eut le ſuccès qu'il devoit attendre de la fortune qui ne l'avoit abandonné jamaîs ; il obligea Alain à venir rendre hommage & demander pardon de ſa révolte. Dans l'entrevue qui fut néceſſaire pour cela entre le Comte & Robert, ils lierent une amitié qui devint ſi étroite par la ſuite, que ce dernier laiſſa au Comte, pendant le voyage qu'il fit quelque temps après, la tutele de ſon fils & la conduite de ſes Etats.

En ces temps-là, la piété portoit les Fideles à entreprendre le voyage de Jéruſalem. C'étoit un pélerinage long & difficile ; mais qui par cela même étoit plus méritoire : on ne connoiſſoit alors rien de plus propre à effacer promptement les péchés. Robert à qui ſa conſcience en reprochoit quelques-uns, entr'autres les facilités qu'il s'étoit procuré pour parvenir au trône, prit ſubitement le parti de paſſer en Pa-

lestine, pour se délivrer des remords qui l'inquiétoient. Il communiqua son projet aux Grands de son Duché, qui firent en vain tous leurs efforts pour le rompre ; & après avoir réglé quelques affaires & fait couronner son fils, il partit vers le milieu de l'année 1034.

Il se mit en chemin à pied, car cette maniere d'aller étoit essentielle à tout pélerinage; & il souffrit pendant long-temps la fatigue extrême qu'elle lui causoit. A la fin il y succomba, & il fallut le faire porter sur un brancard par quatre Maures. Il fit à ce sujet une réponse plaisante, que l'Histoire a jugé digne de nous être conservée. Un de ses Normands qui revenoit de Jérusalem, le rencontra dans l'équipage que nous venons de dire, & lui demanda s'il n'y avoit rien dont il voulût le charger pour la Normandie ? Rien, répondit-il ; tu diras seulement que tu as vu quatre diables porter le Duc Robert en paradis : faisant allusion à la couleur des Maures & à la sainteté des lieux qu'il alloit visiter. On raconte de lui plusieurs autres bons mots, mais dont le sel ne seroit pas goûté dans un siecle aussi délicat que le nôtre.

Robert visita tous les lieux saints, & à son retour il mourut à Nicée en Bithinie,

le 28 Juin 1035. Il fut inhumé dans la Cathédrale de cette Ville le 2 Juillet suivant : ses os ont été depuis transportés dans la Pouille. Paul Emile dit qu'il fut empoisonné par un de ses domestiques ; mais le fait n'est pas constant : ce qui a contribué à le faire croire, c'est que lui-même avoit empoisonné son frere, & qu'on croyoit alors que Dieu connoît la loi du talion, & qu'il l'observe dans la punition des hommes.

Robert avoit toutes les grandes qualités qui font les héros, mais il les gâta en les portant toujours à l'excès. Il étoit libéral jusqu'à la prodigalité, brave jusqu'à la fureur : sa justice dégénéroit quelquefois en cruauté, & l'on vit dans sa derniere entreprise que sa piété n'étoit qu'une foiblesse superstitieuse. Il avoit pendant tout son regne montré beaucoup d'éloignement pour le mariage, qu'il disoit être un nœud gênant, & dont la perpétuité convenoit peu au caractere inconstant des hommes. Il n'étoit cependant pas insensible aux attraits de la beauté ; au moins ne le fut-il pas dans tous les instants de sa vie, car il aima une jeune fille nommée Harlette, fille d'un Corroyeur de Falaise, & il en eut un fils qu'il fit nommer

mer GUILLAUME *. Comme il prévoyoit que la qualité de bâtard qu'avoit cet enfant, pourroit être un obstacle à ce qu'il lui succedât s'il mouroit dans son voyage de Palestine, il le fit reconnoître & couronner avant de partir, en assurant ses sujets qu'il étoit vraiment son fils, & que ce petit bâtard vaudroit un jour autant qu'aucun fils légitime. Le jeune Guillaume avoit alors sept ou huit ans.

Le regne de Robert, déja célebre par les exploits de ce Prince, le fut encore plus par un de ces grands événements

* Guillaume a été trop grand homme, pour que sa naissance n'ait pas été accompagnée de quelques songes ou prophéties : aussi lisons-nous dans Dumoulin, Histoire de Normandie : » La premiere nuit de » leur accointance, Harlette étant endormie, en » tressaillant jetta un grand soupir, duquel le Duc » lui demandant la cause, elle repondit qu'elle avoit » songé qu'il sortoit de son ventre un grand arbre » qui étendoit ses rameaux si longs & si hauts, » qu'il ombrageoit toute la Normandie «. Elle auroit dû ajouter, & l'Angleterre. » On dit aussi que » le petit Guillaume étant né, aussi-tôt que la Sage-» femme l'eut reçu, & mis sans langes ni drapeaux, » sur un petit lit de paille, il commença à pétiller & tirer la paille avec ses mains; ce que voyant » cette Sage-femme, dit : *Par ma foi, cet enfant* » *commence bien jeune à acquérir & amasser; je ne* » *sais ce qu'il ne fera pas, étant devenu grand* «.

qui font époque dans l'histoire de l'univers. Vers l'an 1030, quarante Normands revenant de la Terre-Sainte, arriverent en Italie dans le moment où la Ville de Salerne alloit se rendre aux Sarrazins qui l'assiégeoient depuis long-temps, & contre lesquels elle ne pouvoit plus se défendre. Les Normands volerent sans délibérer au secours des Chrétiens leurs freres ; & leur courage seconda si bien les efforts des assiégés, que les Infideles furent taillés en pieces & contraints de lever le siege. Contents de la gloire d'une si haute entreprise, ils refuserent les établissements qu'on leur offrit dans la Pouille, & ils revinrent à Rouen. Le bruit de leur valeur les y suivit, & excita dans le cœur de leurs compatriotes le desir de se faire connoître par de semblables aventures. Les douze fils de Tancrede de Hauteville, passerent en Italie, & ils y devinrent autant de Paladins, dont le nom remplit l'univers, & qui ont donné l'air de la fable à l'histoire qui raconte leurs exploits. On vit alors de simples particuliers former un Empire florissant ; Robert Guiscard, l'aïeul du célebre Tancrede, fut Duc de la Pouille & de la Calabre ; & ensuite Roger, son petit-neveu, s'empara de la Sicile, & y établit la Monarchie

qui a subsisté depuis. Cette entreprise des Normands est sans doute la plus belle que l'histoire ait jamais consignée dans ses fastes.

QUELQUES précautions que Robert eût prises avant son départ, pour assurer la couronne sur la tête de son fils, il arriva ce qu'il avoit prévu, que plusieurs prétendants se présenterent pour la lui disputer. Ils ne s'éleverent cependant pas aussi-tôt après la mort de Robert, parce qu'ils étoient occupés par de petites guerres de Vassal à Vassal, qui depuis quelque temps mettoient toute la Province en feu : ainsi le jeune Guillaume trouva son salut dans des troubles qui causent ordinairement la ruine des Etats & des Souverains.

Le premier Concurrent qui entra dans la Lice, fut Roger de Toéni : son droit étoit fondé sur ce qu'il descendoit en ligne directe de Machoul, oncle paternel de Raoul. Il parut en armes vers le milieu de l'année 1038, & eut d'abord quelques succès : mais ils ne furent pas de longue durée ; il fut tué dans un combat singulier que lui proposa Roger de Beaumont, pour se venger du dégât qu'il avoit fait dans ses terres.

Alain de Bretagne, à qui nous avons vu

que Robert avoit recommandé en partant son fils & ses Etats, leva des troupes dès qu'il apprit que son Pupile étoit inquiété, & partit pour le défendre : mais il ne fut pas loin, on empoisonna sa selle à Virmontier, & il mourut en montant à cheval. Quelques-uns disent que le coup partoit des amis de Guillaume à qui les intentions du Comte commençoient à devenir suspectes; mais il n'y a rien dans l'histoire qui puisse servir de base à cette imputation.

Après la mort de Toéni, Guillaume passa dix ans entiers dans la paix, & il employa ce temps à cultiver les talents qu'il avoit reçus de la nature. Il y avoit alors dans sa capitale d'excellents maîtres dans tous les genres; aussi reçut-il une éducation parfaite : on le forma tout à la fois aux exercices du corps dans lesquels il excella, & à ceux de l'esprit qui le rendirent le Prince le plus savant de son temps.

A l'âge de vingt ans, lorsqu'il commença à paroître, il étoit d'une taille haute & avoit le port majestueux de Raoul; son œil étoit grand & fixe comme celui d'un aigle; toutes les parties de son corps étoient dans une proportion exacte, d'où lui venoit une force prodigieuse que sa maniere de vivre sobre & dure augmen-

toit encore. Guillaume étoit brave & intrépide comme tous ses Aïeux ; il avoit un génie pénétrant, & son impétuosité naturelle étoit tempérée par une prudence rare. Nous verrons dans le détail de ses exploits, quelles autres qualités concoururent avec celles dont nous venons de parler, pour le rendre le héros de son siecle : nous remarquerons aussi les défauts qui ont quelquefois terni l'éclat de ses vertus.

En l'année 1048, il se forma contre lui la conjuration la plus terrible qu'il ait eu jamais à redouter. Gui, fils de ce Regnault Comte de Nevers, dont nous avons déja parlé sous le regne de Richard III, & d'Alix fille de Richard II, vint au droit de sa mere demander le Duché de Normandie. Il mit dans son parti Ranulfe, Comte de Bayeux, Neret, Comte du Côtentin, Aimont de Thorigni, dit le Dentu, & Grimoult, sieur Duplessis. Ces quatre Seigneurs étoient puissants ; & en joignant leurs troupes à celles que Gui pouvoit tirer du Comté de Nevers, & de celui de Vernon & de Briône, que Guillaume lui avoit donné deux ans auparavant, ils pouvoient mettre une forte armée en campagne. Cependant le parti d'attaquer le Duc à découvert, leur parut

dangereux ; ils trouverent plus sûr d'attenter en secret à sa vie, & ils l'attirerent dans la Ville de Valognes, où ils avoient tout préparé pour l'assassiner. La mine fut éventée : un fou du Duc devant qui les rebelles avoient eu l'indiscrétion de parler, vint lui découvrir toute la conjuration ; Guillaume sortit de Valognes seul à cheval, sans autre habit qu'un manteau, à l'entrée de la nuit qu'on avoit choisie pour le poignarder, & il fut droit à Paris trouver le Roi de France, & lui demander du secours.

Henri se souvint des services que lui avoit rendus le Duc Robert ; il assembla ses troupes, & fut joindre à Exmes celle de Guillaume : de là ils furent ensemble chercher les ennemis qu'ils trouverent campés dans une plaine qui est entre Caen & Argentan, appellée le Val-des-Dunes. Il y eut une bataille longue & sanglante, où les conjurés montrerent un acharnement incroyable. Le Roi de France y courut risque de la vie ; il fut reconnu par Aimont de Thorigni, qui lui porta un coup de lance si furieux, qu'il le désarçonna : Châtillon & S. Paul qui combattoient auprès de lui, le releverent & le vengerent à l'instant, en perçant à ses yeux son ennemi.

Guillaume fit voir dans cette mêlée combien il étoit digne du sceptre qu'on lui disputoit ; il donna la mort à un grand nombre de guerriers distingués ; il porta à Neret le coup dont il mourut quelques heures après ; & il auroit fait éprouver le même sort à Gui, son concurrent, s'il ne lui eut pas échappé par la fuite. Les rebelles furent entiérement défaits. Gui se retira à Briône ; & bientôt après il abandonna toutes ses prétentions, & sortit de la Province pour n'y rentrer jamais.

Aussi-tôt après cette victoire, Henri & notre Duc furent assiéger & prendre Herlé, Place forte qui appartenoit au Roi de France, & dont le Comte d'Anjou s'étoit emparé. Ainsi Guillaume eut bientôt l'avantage de s'acquitter avec son allié pour le service qu'il en avoit reçu.

MALGRÉ les avantages que Guillaume & Henri venoient de trouver dans l'union qu'ils avoient formée ; la jalousie qui faisoit de tous les Rois de France des ennemis-nés des Ducs de Normandie, ne permit pas qu'elle subsistât long-temps. Déja Henri avoit fait autrefois quelques tentatives sur la Basse-Normandie : mais Raoul de Gacei, connétable du Duc, l'avoit si mal reçu, qu'il avoit renoncé à inquiéter désormais Guillaume, & même

avoit pris pour lui les sentiments qu'il devoit avoir pour le fils de son bienfaicteur. Cependant, comme nous venons de l'annoncer, son affection se démentit quelque temps après; car il donna des troupes à Guillaume, Comte d'Arques, qui prétendit au Duché de Normandie, comme fils de Richard II, & qui voulut soutenir son droit par les armes. Ce Comte auroit bien dû être guéri de la passion des révoltes, par les cinq ans de prison qu'il avoit essuyés sous le regne de Robert; mais l'ambition est un mal dont on ne guérit jamais. Ce qu'il y eut de singulier dans la querelle qu'il fit à notre Duc, fut qu'il n'étoit pas plus fils légitime de Richard, que Guillaume ne l'étoit de Robert; puisqu'il étoit né pendant le mariage de son pere avec Estrite, entre lesquels il n'y eut jamais de divorce légitime. Au reste, Guillaume termina cette guerre comme il avoit fait toutes les autres; il assiégea le Comte dans son fameux Château d'Arques, le força de se rendre, & lui fit jurer d'observer les loix qu'il lui plût de prescrire.

Quelques mois après cet événement, Guillaume épousa Mathilde, fille de Beaudouin le Bon, Comte de Flandres. Ce mariage se fit en l'année 1050, & fut

suivi

ſuivi de quatre ans de paix.

En 1054, le Roi de France qui voyoit avec peine croître la réputation de Guillaume, ſe laiſſa perſuader par Géoffroi Martel, Comte d'Anjou, & un autre Géoffroi, Comte de Guienne, qui lui conſeilloient d'attaquer la Normandie, en l'aſſurant que beaucoup de Vaſſaux mécontents ſe joindroient à lui, & lui en faciliteroient la conquête. L'hiſtoire ne dit point quelles raiſons ces Seigneurs avoient pour en vouloir à notre Duc, ni le prétexte que prit Henri pour lui déclarer la guerre. Quoi qu'il en ſoit, le Roi leva deux armées; donna le commandement de l'une à Eudes ſon frere, & ſe mit lui-même à la tête de l'autre.

Guillaume averti de ces diſpoſitions, diviſa auſſi ſes troupes en deux corps; donna l'un au Comte d'Eu & à Roger de Mortemer, qu'il oppoſa à Eudes; & ſe réſerva l'autre pour tenir tête à l'armée que le Roi commandoit en perſonne. Eudes paſſa la riviere d'Epte, & ſuivant les frontieres de la Normandie, il vint ſe jetter dans le pays de Caux, où il commença ſes hoſtilités. Il y fut à peine, que les deux Capitaines de Guillaume ſe préſenterent à lui & lui livrerent le combat: la victoire fut long-temps diſputée;

enfin elle demeura aux Normands qui resterent maîtres du champ de bataille. Lorsque Guillaume apprit ce succès, il étoit campé à peu de distance de l'armée du Roi; il y fit passer la nouvelle qu'il venoit de recevoir, dont Henri fut si effrayé, qu'il partit à l'instant, & se retira en France. Bientôt après il envoya proposer la paix, par laquelle il s'obligea à relever le Fort de Tillieres que les Tuteurs de Guillaume avoient autrefois fait démolir pour lui plaire.

Depuis ce temps, notre Duc redouté de ses Vassaux & de ses voisins, jouit en paix des Etats de son pere. S'il se présenta encore quelques rivaux pour les lui disputer, il ne lui en couta aucun effort pour les ranger à leur devoir. Deux Guillaumes, l'un Comte de Mortain, l'autre Comte d'Eu, tous deux Princes du sang de Raoul, voulurent remuer vers l'année 1060; mais il découvrit leurs complots, les dépouilla de leurs biens, & les bannit à perpétuité de son Duché.

En 1063, il ajouta au titre de Duc de Normandie, celui de Comte du Maine; parce qu'Hébert à qui cette Province appartenoit, la lui donna par son testament. Un Gautier, Comte de Meulan, héritier collateral d'Hébert, attaqua le testament & le lé-

gataire qui y étoit nommé ; mais il perdit ſon procès, & le Maine demeura à Guillaume.

Les événements que nous avons rapportés juſqu'ici, & qui remplirent les trente premieres années du regne de notre Duc, ne furent que le prélude de l'expédition importante qu'il fit en 1066, & qui lui a valu dans l'hiſtoire le ſurnom de Conquérant. On ſe rappelle qu'Alfred & Edouard, fils d'Edmont Côte-de-Fer, que Canut le Grand avoit chaſſé du Trône d'Angleterre, avoient été élevés à la Cour de Robert, qui avoit même fait pour les rétablir une tentative dont les vents avoient empêché le ſuccès. Dans les commencements de Guillaume, Alfred paſſa dans le pays de ſes peres, appellé par quelques Seigneurs Anglois qui lui avoient donné leur foi, & lui avoient promis d'employer toutes leurs forces à chaſſer l'uſurpateur. Goodwin, le plus diſtingué de ces Seigneurs, étoit un traître ; il livra Alfred à Canut, qui lui fit crever les yeux & le jetta dans un cachot. Le jeune Prince y mourut bientôt, parce que le poinçon dont on lui avoit crevé les yeux, avoit été mal dirigé, & lui avoit bleſſé le cerveau : pluſieurs Chevaliers Normands qui avoient voulu l'ac-

compagner dans ſon entrepriſe, furent inhumainement maſſacrés. Ce traitement qui fut ſu d'Edouard, lui ôta le deſir d'aller tenter une pareille aventure : d'ailleurs c'étoit un Saint inſenſible aux charmes d'une couronne, & qui préféroit à l'éclat des honneurs le repos d'une vie ſolitaire ; il reſta donc en Normandie, où il vécut des bienfaits de Guillaume.

Cependant Canut le Grand mourut, & ſon fils Canut II, autrement Harde Canut, lui ſuccéda. Ce Prince étoit né de la femme d'Edmont, que Canut avoit épouſée après la mort de ſon mari ; de maniere qu'il étoit frere utérin d'Edouard. C'étoit un homme maladif & d'une conſtitution foible ; il ne put avoir d'enfants. Cela fit qu'il donna toute ſa tendreſſe à Edouard, ſon frere : lorſqu'il ſe vit ſur le Trône, il l'appella, & l'y fit aſſeoir avec lui. Il mourut en 1042, & Edouard le remplaça ſans trouver de contradiction.

Ce ſaint Roi, après avoir régné ſeul vingt ans environ, voyant qu'il n'avoit point d'enfants, ſongea à ſe donner un ſucceſſeur ; il fit un teſtament, & nomma Guillaume, Duc de Normandie, pour ſon héritier univerſel. Il crut devoir cette reconnoiſſance au ſoin que ſon pere & lui avoient pris de ſa famille, & aux

efforts qu'ils avoient faits pour le rétablir dans les Etats qui étoient son patrimoine.

Deux Seigneurs Anglois crurent leurs droits blessés, par la disposition qu'Edouard faisoit de sa couronne. L'un étoit Haralde, fils du perfide Goodwin, qui étoit tout-puissant dans l'Etat, tant par sa grandeur personnelle, que parce qu'Edouard avoit épousé sa sœur : son droit à la couronne étoit fondé sur ce qu'il étoit fils de Thyre, fille de Canut le Grand, qu'il avoit eue d'un premier lit. L'autre prétendant étoit Edgaar, né d'une fille d'Edmont Côte-de-Fer : ce Prince avoit pour lui le droit de la naissance, dans un pays où les femmes ne sont point exclues de succéder au Trône; mais il n'avoit pas les forces nécessaires pour le faire valoir.

Lorsqu'Edouard sentit sa fin approcher, il fit assembler les Grands de son Royaume, il leur déclara ses dernieres intentions, & leur fit jurer qu'ils les observeroient; en même temps il chargea l'Archevêque de Cantorbéri de passer en Normandie, pour annoncer à Guillaume la disposition qu'il avoit faite en sa faveur. Haralde dissimula pour lors; il parut acquiescer aux volontés d'Edouard, & pro-

mit comme les autres de reconnoître Guillaume pour ſon Souverain.

Dans ce temps-là même il lui arriva un accident qui lui donna lieu de confirmer ſes promeſſes, & de les rendre encore plus ſolemnelles. Un jour qu'il ſe promenoit ſur la mer dans une petite barque, il s'éleva tout à coup un orage ſi violent, que ſes rameurs ne purent regagner le bord, & qu'il fut jetté ſur les côtes de la Picardie. Des gens du Comte de Ponthieu qui le connoiſſoient, le conduiſirent à leur maître, & celui-ci le fit mettre en priſon, dans l'eſpérance d'en avoir une forte rançon. Haralde pour ſe tirer de ce pas critique, agit en homme habile; il fit ſavoir ſon malheur au Duc de Normandie, & ſut l'y intéreſſer, en lui diſant qu'il ne s'étoit mis en mer que pour lui annoncer les volontés d'Edouard, & par l'empreſſement qu'il avoit d'être le premier à lui faire ſon hommage. Guillaume le crut ſincere, & il demanda ſa liberté au Comte de Ponthieu, qui la lui accorda ſans peine. Haralde vint à Rouen, où il fut reçu comme un ami fidele: là il renonça par ſerment à tous les droits qu'il pouvoit prétendre ſur la couronne d'Angleterre; il fit même une ceſſion ſolemnelle de la Ville de Douvres & de ſes dé-

pendances, que ſa mere avoit eues pour appanage; après quoi Guillaume le fit reconduire dans ſa patrie avec tous les honneurs qu'il pouvoit deſirer.

Il y étoit à peine arrivé, qu'Edouard mourut. Alors il oublia ſes ſerments; il fit agir le parti puiſſant qu'il avoit parmi les Anglois, & travailla avec tant d'adreſſe, que le Clergé, les Grands & le peuple, réunirent leurs ſuffrages pour le nommer Roi. Dès qu'il fut proclamé, il ſe prépara à la guerre, car il prévit qu'il auroit des concurrents; il fit border ſes côtes de bonnes troupes, pour empêcher les deſcentes, & fortifia toutes les places maritimes de ſes nouveaux Etats.

Toſton, ſon frere, qu'il avoit eu l'art de faire bannir du Royaume, ſous le regne précédent, & qui s'étoit retiré en Flandres, vint le premier l'attaquer avec ſoixante Vaiſſeaux, & des troupes que le Comte Baudouin lui avoit fournies. Il voulut en vain tenter une deſcente; il trouva les côtes ſi bien garnies, que force lui fut de s'éloigner & de regagner la pleine mer. Il fit voile vers l'Ecoſſe, & en y allant, il rencontra Harout, Roi de Norvege, qui venoit avec cent voiles fondre ſur l'Angleterre; il ſe joignit à lui, & ils aborderent enſemble, après avoir fait en-

tr'eux le partage de leur conquête future.

Haralde ne s'opposa point à leur débarquement ; mais lorsqu'ils furent entrés dans les terres, il vint à eux avec une grosse armée, leur livra bataille, fit un carnage affreux de leurs troupes, & leur ôta la vie à tous deux dans la mêlée : le peu d'ennemis qui put lui échapper, remonta sur les vaisseaux, & s'éloigna avec précipitation.

Jusques là Haralde s'étoit montré aux Anglois avec une douceur affectueuse propre à lui gagner les cœurs ; mais cette victoire jointe à quelques autres avantages qu'il avoit eus déja, l'énorgueillit au point qu'il maltraita ses soldats lorsqu'ils lui demanderent la part qui leur appartenoit dans le butin. Cette injustice fit penser au peuple que sa bonté n'avoit été jusqu'alors qu'une grimace politique; ils commencerent à se refroidir pour lui, & quelques-uns regretterent de l'avoir porté sur le Trône.

Cependant Guillaume se préparoit à venir recueillir les fruits de l'affection d'Edouard. Il commença, comme il le devoit, par envoyer des Ambassadeurs qui demanderent aux Anglois l'exécution des dernieres volontés de leur Roi : ceux-ci ré-

pondirent qu'ils avoient nommé Haralde, & qu'ils avoient usé en cela du droit naturel qu'ont tous les hommes de se choisir un maître ; qu'ils ne connoissoient point Guillaume autrement que comme un allié qu'ils estimoient, mais dont ils ne vouloient point pour les gouverner. Le Duc comptoit sur une semblable réponse ; aussi n'attendit-il pas le retour de ses envoyés pour faire ses préparatifs de guerre.

Comme il connoissoit l'influence que le Pape avoit alors dans les affaires de l'Europe, il lui députa un Evêque pour lui demander sa bénédiction & le faire juge de la légitimité de ses droits. Alexandre II fut flatté de cette démarche ; il examina l'affaire en plein Consistoire, trouva bon le testament d'Edouard, le confirma par son autorité, & envoya à Guillaume pour gages de la protection du Ciel, un anneau d'or & une banniere bénite. Cette approbation du Pere des Fideles, fit avoir au Duc celle des Princes chrétiens ; l'Empereur Henri IV lui fit des présents pour l'assurer de son amitié ; Philippe I qui régnoit en France, n'osa blâmer son entreprise, & agréa l'hommage de Robert, son fils ainé, qui fut reconnu Duc de Normandie.

En même temps que Guillaume faisoit approuver son droit à Rome, il travailla en Normandie à s'assurer les moyens de le soutenir. Il écrivit à tous les Princes ses voisins, pour leur demander des troupes, en leur promettant de partager avec eux sa conquête : il fit plus avec le Roi de France, car il s'engagea à lui faire hommage du Royaume d'Angleterre, s'il vouloit l'aider à s'en emparer. Il convoqua aussi tous ses Vassaux, dans une assemblée générale, qu'il tint à Rouen, des Etats de la Province. Là il leur ouvrit son dessein, & leur demanda de le seconder. Il fit valoir auprès d'eux tous les moyens qu'il crut propres à les animer : son éloquence intéressa tour à tour leur honneur & le desir qu'ils avoient d'amasser des richesses : il leur montra la facilité de la conquête, & les beaux établissements qu'elle alloit leur procurer ; il piqua surtout leur courage, par l'exemple des braves Normands qui avoient quitté leur patrie pour aller conquérir l'Italie.

Toutes ces représentations & les lettres qu'il avoit écrites, furent également inutiles ; il n'obtint aucun secours, ni des Princes ses voisins, ni de ses Vassaux assemblés à Rouen : il leur parut à tous un téméraire qui formoit une entreprise trop supé-

rieure à ses forces, & dont le succès étoit impossible. Guillaume vit facilement qu'il devoit renoncer à tout secours étranger; mais il ne désespéra point de gagner ses Normands. Il montra dans cette occasion combien il connoissoit les hommes; il prit en particulier chacun de ses Vassaux, & leur parla à peu près comme il avoit fait dans l'assemblée des Etats. Alors il réussit à les persuader; tous lui accorderent avec joie ce qu'ils avoient refusé d'abord, & ils furent se préparer à marcher sous ses ordres.

L'armée de Guillaume étoit assemblée; trois cents vaisseaux l'attendoient à Lislebonne: toute sa Noblesse s'empressoit autour de lui, & attendoit impatiemment le signal du départ, lorsqu'il reçut un député de Conan, Comte de Bretagne, qui le retint encore quelque temps. Ce Comte lui faisoit dire que puisqu'il alloit conquérir un Royaume, il devoit peu lui coûter de restituer le Duché de Normandie que Robert avoit donné à Allain avant son départ pour la Terre-Sainte, & qu'il le prioit instamment de le lui remettre.

Dans un autre temps, ce compliment eût paru ridicule à Guillaume, & rien de plus: mais dans les circonstances où il

ſe trouvoit, il en fut déſeſpéré; ſur-tout lorſqu'il apprit que Conan étoit entré en Normandie, & qu'il avançoit pour le combattre. Ce n'étoit pourtant pas qu'il redoutât beaucoup les armes des Bretons; mais c'eſt qu'il étoit impatient de paſſer en Angleterre, & qu'il craignoit que ces délais ne refroidiſſent la bonne volonté de ſes Vaſſaux. Le crime d'un domeſtique du Comte, ôta à Guillaume toutes ces inquiétudes: Conan mourut en mettant ſes gants que ſon chambellan avoit empoiſonnés.

Rien n'arrêtoit plus Guillaume, il s'embarqua. Dabord les vents lui furent contraires, & il fut obligé de rentrer dans le port de S. Valeri. Enſuite ils devinrent favorables: il fit le trajet heureuſement, & fut prendre port à Pevenſei, dans le Comté de Suthſex. Là il fit conſtruire un Fort, où il tranſporta ſes munitions; & pour ôter aux lâches tout eſpoir de ſe ſauver par la fuite, il fit mettre le feu à ſes vaiſſeaux. Il avança dans les terres ſans que perſonne ſe préſentât pour l'arrêter; il fut juſqu'à Haſtings, où il fit bâtir encore un Fort, qu'il remplit d'une nombreuſe garniſon, & il campa dans les environs avec ſon armée. Il y ſéjourna quelque temps, ſans que les Anglois paruſ-

ſent remuer autour de lui. Pendant ce repos, il répandit ſes manifeſtes dans le pays ; il s'annonça comme vengeur d'Alfred & des braves Normands, que des traîtres avoient maſſacrés à ſa ſuite ; il fit publier le teſtament d'Edouard, & l'approbation que le Pape lui avoit donnée.

Comme il apprit qu'Haralde étoit à Londres avec toutes ſes forces, il lui envoya des Ambaſſadeurs, pour lui propoſer la paix à des conditions avantageuſes : il offroit de le reconnoître pour Roi d'Angleterre, & de lui donner Adelide, ſa troiſieme fille, en mariage ; & il n'exigeoit pour retour, que l'hommage ſimple des Rois d'Angleterre envers les Ducs de Normandie. Haralde reçut ces Ambaſſadeurs avec une fierté outrageante, les maltraita de paroles, & les renvoya dire à Guillaume qu'il eût à ſe préparer au combat. En effet, il ſe mit auſſi-tôt en marche, & vint trouver le Duc. Ils furent bientôt en préſence. Guillaume envoya un Moine propoſer à ſon adverſaire le combat ſingulier ; diſant qu'il étoit inutile de faire égorger tant d'hommes, pour un différent qui ne regardoit que les deux Chefs. Haralde refuſa, & répondit que le jour du lendemain étoit celui de ſa naiſſance, que c'étoit un jour heureux, & qu'il lui

présenteroit le combat. Ainsi les deux armées eurent ordre de se préparer pour le lendemain. Les historiens ont observé que les Anglois passerent la nuit en festins ; tandis que les Normands disciplinés par Guillaume, dormirent en silence sous leurs tentes.

Dès que le jour fut venu, on se mit en bataille. Les Normands formerent un bataillon pressé, couvert de boucliers entrelassés, & hérissé de leurs lances qu'ils portoient en avant ; car c'étoit là leur maniere de combattre. Dans la mêlée, ils se développoient & surprenoient leurs ennemis qui se trouvoient avoir en tête une armée nombreuse, lorsqu'ils croyoient n'avoir affaire qu'à un petit nombre de soldats. Haralde étoit un grand Capitaine ; il devina la ruse des Normands, & fit de son côté une colonne semblable à la leur, qu'il fit donner avec la plus grande impétuosité. Le combat fut rude & opiniâtre ; les Chefs combattirent en soldats : Guillaume à la tête de sa Noblesse, fit des prodiges de force & de valeur : Haralde aussi se montra digne de lui disputer l'Empire.

Les Normands commençoient à plier ; lorsque le Duc qui s'en apperçut, leur donna ordre de battre en retraite comme s'ils

fuyoient, pour ſe rallier enſuite au ſignal qu'il leur donneroit. Cette adreſſe lui valut la victoire. Les Anglois trompés, briſerent leurs rangs, & pourſuivirent en déſordre les ennemis : ceux-ci ſe retournerent au ſignal, & tombant ſur eux, les repouſſerent & les taillerent en pieces. Haralde & ſon frere Gith furent tués dans la mêlée ; les Anglois prirent la fuite & laiſſerent à Guillaume leurs armes & leur bagage. Cette bataille mémorable ſe donna le 14 Octobre de l'année 1066 : cette même année, il avoit parut une Comete à laquelle on ne manqua pas de faire honneur de la révolution qui arriva enſuite en Angleterre.

Lorſqu'on apprit à Londres la nouvelle de la défaite & de la mort d'Haralde, les Seigneurs Anglois qui y étoient aſſemblés avec les Evêques, tinrent conſeil pour élire un nouveau Roi. Les Nobles étoient d'avis de donner la couronne à Edgaar ; mais les Evêques qui ſavoient que le Pape s'étoit déclaré pour Guillaume, parlerent en ſa faveur ; de ſorte qu'on fut pluſieurs jours ſans rien décider.

Cependant le Duc auſſi-tôt après ſa victoire, s'étoit mis en marche pour venir à Londres en recueillir les fruits ; il avoit pris ſur ſon paſſage Douvres &

Cantorbéri, & il parut aux portes de la Ville, tandis que les Anglois délibéroient encore sur le choix qu'ils devoient faire. Sa présence fixa leurs irrésolutions, & tous les suffrages se réunirent en sa faveur : les Nobles sortirent de la Ville ayant Edgaar à leur tête, & furent lui présenter leurs hommages comme à leur Souverain. Guillaume entra dans Londres en triomphe ; il se logea dans le Palais des Rois, & fit faire les préparatifs nécessaires pour son couronnement, qu'il fixa au jour de Noël suivant, & qui se fit en effet le jour indiqué, avec toute la pompe imaginable, dans l'Eglise de Westminster. Ce fut l'Archevêque d'York qui fit la cérémonie, parce que celui de Cantorbéri, qui avoit sacré Haralde, s'excusa de prêter son ministere.

Guillaume eut bientôt droit de se croire possesseur tranquille de l'Angleterre, car il y eut peu de ses nouveaux sujets qui oserent lui refuser le serment de fidélité ; & toutes les Villes lui ouvrirent leurs portes, excepté Oxfort & York, qu'il assiégea & qu'il traita comme rebelles. Il eut cependant aussi-tôt après son sacre, encore une guerre à essuyer ; mais les suites n'en furent pas fâcheuses pour lui. Malcome, Roi d'Ecosse, vint l'attaquer avec

avec une foule indisciplinée ; il fut battu, taillé en pieces, & contraint de se retirer dans son pays. Après cela, le nouveau Roi croyant n'avoir plus rien à redouter, laissa pour le représenter en Angleterre, Othon son frere, Evêque de Bayeux, Fils d'Harlette & d'un Gentilhomme nommé Herluin, & revint à Rouen en 1067.

Il y étoit à peine arrivé, que son Viceroi l'envoya avertir que les Anglois mécontents, joints aux Danois d'Harout, aux Ecossois & aux Irlandois, formoient un parti formidable, qui menaçoit d'une révolution. Guillaume repassa à la hâte, & par des actes de sévérité, soutenus de plusieurs victoires, il parvint à ranger les rebelles à leur devoir, & réduisit Malcome à venir en personne lui rendre hommage de son Royaume.

Ensuite se voyant en paix, & sachant d'ailleurs qu'aucune affaire ne l'appelloit dans son Duché de Normandie, il travailla à établir dans l'Angleterre l'ordre féodal, qui y étoit encore inconnu. Il appella de Normandie ses plus grands Vassaux, qu'il récompensa, en leur donnant des terres immenses avec les titres de Comtés ou de Baronnies, sous la condition de les tenir de sa couronne par foi & hommage. C'est alors que notre Province perdit les Mont-

gommeris, les Montaigus, les Osber, les Persis, & bien d'autres qui ont été les tiges des grandes Maisons d'Angleterre. Ainsi dans l'espace de cinquante ans, les plus grands Seigneurs Normands abandonnerent leur patrie, les uns pour passer en Italie avec les fils de Tancrede, les autres pour accompagner Guillaume dans sa conquête.

C'est une chose incroyable que les travaux que notre Duc fit faire pendant les cinq années qu'il passa alors en Angleterre. Tel est ce Terrier fameux dont l'exactitude & l'immensité sont encore admirées de nos jours, qui lui faisoit savoir, presque sans erreur, ce que rapportoient les terres de ses Etats, & dont il se servoit pour régler les impôts dont il chargea ses peuples. Ce fut aussi dans ce temps-là qu'il ordonna que les Coutumes Normandes seroient les seules loix observées dans son Royaume, & que tous les Actes judiciaires se feroient en langage Normand, dont il voulut même que les enfants se servissent dans les écoles. Nous voyons en effet que tous les jugements s'y sont rendus dans cette langue jusqu'en 1361, que le Parlement tenu à Westminster, abrogea cet usage, & introduisit celui de la langue Angloise.

En l'année 1072, Guillaume paſſa la mer pour retirer le Maine d'entre les mains du Comte d'Anjou qui s'en étoit emparé ; puis il retourna en Angleterre, où de nouvelles factions exigeoient ſa preſence. Lorſqu'il les eut appaiſées, il revint à Rouen, ſon ſéjour favori. Il y trouva Edgaar, ce petit-fils d'Edmont, dont nous avons parlé. Ce Prince s'étoit enfui d'Angleterre dès qu'il avoit vu que Guillaume en étoit le maître, parce qu'il avoit craint de lui donner des inquiétudes dont il voulut ſe délivrer en le perdant. Il avoit eu deſſein de retourner en Allemagne auprès de ſa mere, qui étoit ſœur de l'Empereur ; mais la tempête l'avoit jetté en Ecoſſe, où il avoit marié une de ſes ſœurs à Malcome ; & où il avoit reſté long-temps à attendre une révolution qui lui mit la couronne ſur la tête. Voyant qu'il attendoit inutilement, il avoit enfin pris le parti de ſe mettre entre les mains de Guillaume, qu'il ſavoit être juſte & généreux, & il vint en Normandie le faire l'arbitre de ſon ſort. Il ne ſe trompoit point dans l'idée qu'il s'étoit formée de Guillaume : le Duc l'accueillit avec bonté, le traita comme ſon ami, & lui aſſigna ſur ſon tréſor une livre d'argent par jour pour ſon entretien.

NOUS AVONS vu juſqu'ici la fortune tou-

jours fidelle à Guillaume, ne l'abandonner jamais dans tous les troubles d'une longue vie ; elle le trahit sur la fin : ce fut le temps des malheurs de notre héros. Hoel étant en âge de rendre hommage pour le Comté de Bretagne, Guillaume l'envoya sommer de le faire. Le Comte, à qui le Roi de France avoit promis de le secourir, refusa de se présenter, & le fit même dans des termes injurieux. Sur ce refus, Guillaume partit à la hâte, & ne prit avec lui que peu de soldats avec lesquels il fut assiéger Dol où Hoel s'étoit renfermé. Philippe parut alors avec une armée bien supérieure : il présenta la bataille, & Guillaume n'osant l'accepter, prit le parti de lever le siege & de se retirer dans ses Etats. Philippe l'attaqua sur sa retraite, & le chargea si rudement qu'il endommagea beaucoup son armée & lui enleva ses bagages, avec les soldats destinés pour les garder. On ne voit point que Guillaume ait cherché à venger cet affront ; car la paix se fit peu après, entre les deux Rois, en l'année 1075.

Un autre chagrin bien plus sensible au cœur de Guillaume, fut celui que lui donna son fils. Nous avons dit qu'avant de partir pour la conquête d'Angleterre, il avoit fait reconnoître Robert son fils ainé, Duc de Normandie. Ce jeune Prince étoit hau-

tain, avide de régner, & d'une conduite fort déréglée. Il trouva mauvais que son autorité cessât en Normandie, lorsqu'il plaisoit à son pere d'y venir. Un jour il osa lui dire, que puisqu'il lui avoit cédé le Duché de Normandie, il étoit juste qu'il lui en laissât la jouissance entiere. Guillaume lui répondit, que sa coutume n'étoit point de quitter ses habits avant de se coucher, & il accompagna sa réponse d'un regard d'indignation, qui fit perdre à son fils l'espoir d'en obtenir jamais ce qu'il desiroit.

Robert voulut essayer si la fortune ne lui seroit pas plus favorable que son pere, & avec l'aide de Philippe qui fomentoit sourdement son ambition, il leva l'étendard de la révolte, & s'empara par force de quelques villes qui refuserent de lui ouvrir leurs portes. Guillaume fut outré de cette insolence; il passa en Normandie, & apprenant que son fils s'étoit fortifié dans Gerberoi en Beauvoisis, il fut l'y assiéger. Robert soutint le siege, & fit même plusieurs sorties dans lesquelles il eut tout l'avantage.

Dans une, il combattit contre son pere sans le connoître, parce qu'il ne portoit point ce jour-là ses armes ordinaires, & il lui fit de sa lance une large blessure au

bras. Guillaume jetta un cri de fureur qui le fit reconnoître. Son fils se précipita aussitôt à ses pieds pour lui demander grace ; mais le Duc irrité lui donna sa malédiction, & fit lever le siege à l'instant.

Dès que sa blessure fut guérie, il repassa en Angleterre, où il fit reconnoître pour son successeur au trône son second fils, nommé Guillaume comme lui.

Le Reines de France & d'Angleterre solliciterent long-temps le Duc avant d'en obtenir qu'il pardonnât à Robert ; enfin il consentit à lever sa malédiction, l'an 1081. Il étoit alors en Angleterre, dont le séjour lui étoit devenu plus agréable que celui de Rouen, depuis les malheurs qu'il avoit éprouvés en France.

Il y vint cependant, à la priere de son fils, quelques mois après leur réconciliation ; car dans ce temps-là il s'éleva entre Philippe & les jeunes Princes Normands une guerre dont voici l'occasion.

Robert & Henri son frere étant allés rendre visite au Roi de France dans sa maison de Conflans ; après le repas, Henri joua aux échecs avec Louis, fils ainé du Roi. Ils se piquerent sur un coup, & l'on en vint aux injures : Louis appella son adversaire, fils de bâtard ; l'autre répondit, en lui jettant le damier à la tête, dont il lui fit au front

une grande bleſſure. A l'inſtant les deux freres monterent à cheval,& leRoi les pourſuivit, ſans pouvoir les atteindre.Ils ſe jetterent dans Pontoiſe , & de là paſſerent à Rouen , où ils aſſemblerent leurs troupes. Philippe attaqua Vernon & s'en empara ; mais tandis qu'il aſſiégeoit en vain le château , Robert ſe jetta ſur la Picardie , & emporta Beauvais.

Cependant Guillaume averti par les Députés que lui avoit envoyé ſon fils , accourut avec quarante mille hommes , & fut droit à Paris pour y mettre le ſiege. C'étoit moins pour ſoutenir la querelle de ſes fils , que pour punir le Roi des conſeils qu'il donnoit à Robert, & des ſecours qu'il lui avoit fournis dans ſa révolte. Philippe trouva pourtant le moyen d'en obtenir la paix , & Guillaume revint à Rouen, où il vécut en repos juſqu'en l'année 1087.

Alors l'eſprit d'indépendance qui animoit Robert , lui donna de nouvelles inquiétudes. Ce jeune Prince continuoit toujours à mener une vie licentieuſe : il n'avoit aucuns égards pour ſon pere , & il ſemoit contre lui dans le public des propos injurieux. Philippe qui paroiſſoit aimer la paix , mais que l'envie dévoroit en ſecret , l'excitoit continuellement à la révolte. Guillaume n'ignoroit rien de ce qui

ſe paſſoit ; il étoit réſolu de tirer une vengeance éclatante de Philippe , & il n'attendoit qu'un prétexte pour le faire. Il le trouva bientôt dans une plaiſanterie aſſez fade que le Roi de France fit ſur ſon embonpoint , qu'il comparoit à la groſſeſſe d'une femme. Guillaume affecta d'être piqué de cette raillerie , & lui fit dire qu'il vouloit en avoir raiſon dans la ville de Mantes. En effet, il y fut dans le temps qu'il avoit marqué , & comme le Roi de France ne s'y trouva point pour la défendre , il fit paſſer tous les habitants au fil de l'épée , & fit mettre le feu à la Ville.

Guillaume voulant goûter pleinement ſa vengeance , s'arrêta long - temps à contempler l'incendie, & il s'en approcha de ſi près que la chaleur l'incommoda , & lui donna une fievre violente. D'ailleurs en ſe retirant dans ſon camp , à cheval ; comme il ſautoit un foſſé , il reçut un coup du pommeau de ſa ſelle dans l'eſtomac. Cet accident fut mortel pour lui , dans l'état où il étoit ; on le porta à Rouen , où il mourut peu de jours après : il étoit âgé de ſoixante-un ans ; il en avoit régné cinquante - deux en Normandie , & vingt en Angleterre.

Ce fut un des plus grands hommes qui aient jamais paru dans l'univers. Voici ce

que

que dit de lui le plus célebre des Historiens François : *Ce Prince étoit l'homme le plus fort de son temps ; il étoit grand Justicier ; il étoit soigneux de pourvoir de bons Pasteurs les Eglises de ses Etats, & il protégeoit les Lettres : s'il fut cruel & avare, il faut l'imputer aux révoltes continuelles de ses sujets.* Guillaume aimoit beaucoup la chasse, ce qui fit qu'il la défendit rigoureusement dans ses Etats. On dit qu'il étoit fort sensible aux railleries qu'on pouvoit faire de lui ; si cela est ce fut une foiblesse ; car il étoit assez grand homme pour qu'elles fussent sans conséquence à son égard, & pour qu'on trouvât bon qu'il fut le premier à en rire. On rapporte que dans les commencements de son regne, comme il assiégeoit une Ville rebelle dans la Basse-Normandie ; les bourgeois pour l'insulter, en lui reprochant la naissance de sa mere, qui étoit la fille d'un Corroyeur, apporterent sur les murs un cuir qu'ils firent semblant de préparer à la maniere des Corroyeurs. Guillaume fut, dit-on, indigné de cet outrage, & il en punit cruellement les auteurs ; car ayant pris la ville, il fit pendre trente de ses bourgeois sur les murs.

Au portrait que nous avons fait ci-dessus de Guillaume, il faut ajouter que les trou-

bles de sa vie avoient fait prendre aux traits de son visage un air dur & féroce : il étoit aussi devenu d'une grosseur extrême, mais sans rien perdre de la souplesse que lui donnoit la grande force de ses nerfs & de ses muscles.

Il laissa trois fils; l'ainé, Robert, qui depuis vingt ans étoit reconnu Duc de Normandie; le second, nommé Guillaume le Roux, que son pere avoit fait couronner Roi d'Angleterre; & Henri, le troisieme, qui n'eut que cinq mille besans d'argent, & les biens de sa mere. On dit que lorsqu'au lit de la mort Guillaume fit le partage de sa succession entre ses enfants, ainsi que nous venons de le dire; le dernier pleura, sans pourtant oser se plaindre, & que son pere le consola en lui prédisant qu'il seroit un jour le plus riche des trois. Guillaume avoit eu ces enfants de Mathilde, qui fut sa seule femme. Cette Princesse étoit digne d'être l'épouse d'un Héros. C'étoit un modele de prudence & de chasteté, dit Guillaume Malmesburi : elle broda en laine un monument que l'on voit encore dans l'Eglise de Bayeux, de l'expédition de son mari en Angleterre : la mort ne lui permit pas de l'achever.

Après sa mort, Guillaume fut porté à Caen, suivant l'ordre qu'il avoit laissé de

l'inhumer dans l'Abbaye de Saint Etienne, qu'il avoit fondée. Il n'y eut rien de plus remarquable dans ses funérailles qui furent magnifiques, que l'action hardie d'un bourgeois nommé Ascelin, dont la famille existe encore à Caen. Guillaume avoit pris pour bâtir l'Eglise de l'Abbaye, un terrain qui appartenoit à cet homme, & distrait par d'autres soins il avoit négligé de le lui payer, de maniere qu'à la mort du Duc, Ascelin n'avoit encore rien reçu. Ne sachant comment il pourroit désormais obtenir son paiement, il se présenta lorsqu'on portoit Guillaume en terre, & cria le Haro sur le cadavre. A ce cri respectable le convoi s'arrêta. Les Evêques & les Nobles s'assemblerent, & après avoir oui des témoins sur l'action que formoit Ascelin, ils la trouverent juste, & lui donnerent sur le champ soixante écus pour payer la place que le corps de son débiteur alloit occuper : après les funérailles on lui en fit compter encore autant pour le reste du terrain. C'est ainsi que nos peres respectoient la propriété du moindre citoyen.

ROBERT II, dit *Courteheuse*, autrement *Courtebotte*, reçut à Rouen le serment de ses sujets, aussi-tôt après la mort du Conquérant. Son premier soin fut de travailler à réparer l'injustice que contenoient à son

egard les dernieres dispositions de son pere, qui lui avoit préféré son puîné pour la couronne d'Angleterre. Comme il n'avoit point d'argent pour faire les frais d'un armement, attendu que son frere Henri avoit eu tous les trésors de Guillaume, il lui vendit le Comté du Cotentin 1600 marcs d'argent. Avec cette somme il équipa une flotte considérable, dont il donna le commandement à Othon, Evêque de Bayeux. Le Prélat passa en Angleterre, y débarqua heureusement, & s'empara même de Rochester, où il séjourna tout l'hyver sans que Guillaume entreprit de l'y inquiéter.

Cette inaction du nouveau Roi, qui parut à quelques-uns venir de la crainte, n'étoit que l'effet de sa prudence : il vouloit, avant de combattre, être sûr de la bonne volonté de ses sujets, sachant bien qu'alors il viendroit facilement à bout de chasser ses ennemis. En effet, au commencement du printemps il fut assiéger Rochester, qu'il emporta sans peine, & dont il chassa l'Evêque de Bayeux, qui prit la fuite & repassa la mer.

Il n'y eut point alors de paix arrêtée entre les deux freres ; de sorte que Guillaume se crut en droit, deux ans après, de venir fondre sur la Normandie. Comme il avoit

d'excellentes troupes & des intelligences dans le pays, il ne tarda pas à en envahir la plus grande partie. Robert ne fit que peu d'efforts pour le repousser, car le soin de ses plaisirs l'occupoit tout entier; il eût été même entiérement chassé de ses Etats, si le Roi de France, qui avoit intérêt à le protéger, n'eût ménagé une paix entre lui & son frere. Il fut arrêté que le Roi d'Angleterre garderoit les villes d'Eu & de Fécamp qu'il avoit prises, & qu'il donneroit des troupes au Duc de Normandie pour l'aider à soumettre les Manceaux rebelles, & à retirer des mains de leur frere Henri le Comté du Cotentin, dont on supposa qu'il s'étoit injustement emparé. Ces deux Princes furent fideles à ce Traité, & Robert, avec le secours que Guillaume lui fournit, appaisa les troubles du Maine, & força Henri à lui laisser son Comté, & à se refugier en France en l'année 1091.

Dans ce temps-là, la sainte fureur des Croisades commençoit à échauffer l'occident. L'Hermite Pierre alloit de ville en ville animer le zele des Chrétiens par le récit des tourments que leurs freres souffroient chez les *Sarrazins* : le peuple couroit en foule après lui, & les Rois persuadés par son éloquence, brûloient du

desir d'abandonner leur trône pour aller ôter Jérusalem aux Infideles. En 1095, Urbain II vint à Clermont en Auvergne tenir un Concile général, où la premiere Croisade fut arrêtée entre les Princes Chrétiens. Robert qui savoit allier la dévotion à la débauche la plus effrénée, voulut être de cette expédition ; & pour subvenir aux frais immenses qu'elle exigeoit, il engagea pour cinq ans son Duché à son frere le Roi d'Angleterre, qui lui en donna 13600 marcs d'argent.

L'année suivante, il partit avec Hugues, frere du Roi de France, Robert Comte de Flandres, Etienne Comte de Chartres, & le vieux Raymond Comte de Toulouse ; ayant avec eux Aimar, Evêque du Puy, Légat du Saint Siege. Robert dont l'esprit & le cœur étoient gâtés par tous les vices, tenoit cependant de ses ancêtres une grandeur de courage qui rendirent son nom célebre dans l'Asie. Il y excella entre les Princes croisés ; & mérita qu'on lui offrit avant tous la couronne de Jérusalem, qu'il ne voulut point accepter. Ce fut sur son refus qu'on la donna à Godefroi de Bouillon.

Cependant l'an 1096, Guillaume son frere vint en Normandie jouir des droits qu'il lui avoit vendus. Il eut d'abord avec

le Roi de France quelques démêlés, qui furent terminés par une paix ; puis il reprit le Maine sur Helie Comte de la Fleche, qui s'en étoit emparé, & ensuite il retourna dans son Royaume, amenant avec lui Henri son troisieme frere avec qui il s'étoit réconcilié. Le 2 Août de l'an 1100, il fut tué à la chasse par un de ses favoris nommé Gautier Thirel, qui le perça d'un trait par mégarde. Il mourut sur la place, & fut enterré à Westminster ; il étoit âgé de quarante-quatre ans.

Son frere Henri qui se trouvoit sur les lieux, n'eut garde de manquer l'occasion que la fortune lui présentoit ; il se déclara son successeur, & se fit sacrer dès le 15 du même mois d'Août. Robert, qui apprit en Asie la mort de Guillaume, accourut aussi-tôt pour recueillir sa succession ; mais il apprit en chemin qu'Henri la lui avoit enlevée, & qu'il étoit déja Roi paisible de l'Angleterre.

Cette nouvelle lui causa une douleur extrême. Dès qu'il fut arrivé à Rouen, il rassembla toutes ses forces, passa la mer & alla débarquer à Portsmouth, d'où il envoya sommer Henri de lui restituer l'héritage qu'il avoit usurpé. Celui-ci qui avoit eu le temps de s'attacher ses nouveaux sujets, avoit levé une armée nom-

breuſe avec laquelle il marcha contre Robert. Les deux freres alloient ſe livrer une bataille ſanglante, lorſque les Seigneurs des deux partis s'avancerent comme de concert entre les armées, & travaillerent à un accommodement qu'ils leur firent agréer. Les conditions furent que Henri ſeroit reconnu Roi d'Angleterre & Comte du Cotentin, & qu'il paieroit à Robert une ſomme annuelle de 3000 marcs d'argent : par le même Traité on ſtipula une amniſtie générale pour tous les ſujets des deux Princes qui auroient pu favoriſer le parti contraire.

Henri obſerva mal cette derniere clauſe ; car à peine ſon frere eut-il quitté l'Angleterre, qu'il fit faire le procès à quatre Seigneurs qui avoient été dans ſes intérêts. Tous ceux qui avoient la même faute à ſe reprocher, craignant d'avoir auſſi le même ſort, paſſerent en Normandie & ſe jetterent entre les bras de Robert. Le Duc les reçut avec bonté, leur donna retraite dans ſes Etats, & l'année ſuivante il paſſa en Angleterre pour ſe plaindre au Roi de ce qu'il manquoit au Traité, & pour lui demander la grace de ſes ſujets. Il ne prit avec lui dans ce trajet que douze Chevaliers, car un de ſes défauts étoit une confiance extrême qu'il portoit juſqu'à la té-

mérité. Henri sut profiter de son imprudence ; il le fit arrêter & ne lui rendit la liberté qu'après l'avoir fait renoncer à la pension de 3000 marcs qu'il lui avoit promise. Ce fut à ce prix qu'il lui permit de repasser dans ses Etats en 1104.

Robert de retour à Rouen, se vengea de la perfidie de son frere, en assignant aux Anglois refugiés chez lui, pour leur entretien, les revenus du Cotentin qui appartenoit à Henri. Celui-ci n'étoit pas homme à endurer patiemment une telle injure ; il lui fallut pourtant en différer quelque temps la vengeance, parce que l'humeur séditieuse de ses Anglois ne lui permit de s'éloigner de son Royaume, ni cette année, ni la suivante. Mais deux ans après il arma une flotte nombreuse & vint attaquer les côtes de la Basse-Normandie. Il trouva son frere occupé à se défendre contre ses Vassaux qui le harceloient de toutes parts.

Le caractere de Robert étoit un assemblage de tous les contraires ; il étoit à la fois généreux & avare, perdu de mollesse & ami des fatigues guerrieres : c'étoit un héros dans une bataille ; revenu dans son palais, c'étoit le plus foible de tous les hommes. Il fut admiré dans l'Asie, & méprisé de ses sujets, qui dédaignerent enfin

de lui obéir. Plusieurs d'entr'eux lui firent la guerre, entr'autres Robert de Montgommeri, Comte de Bellesme, qui le battit en plusieurs rencontres.

Ce fut peu après une de ces défaites, qu'Henri débarqua en Normandie. Il ne trouva presque point d'obstacles : Caen & Bayeux qu'il attaqua, ne firent aucune résistance, il les prit & vint mettre le siege devant le château de Tinchebrai, qui étoit alors le plus fort du canton. Robert accourut pour défendre cette place ; il livra un combat où il fut vaincu & fait prisonnier. Henri le fit transporter en Angleterre & l'enferma dans une prison, où l'on dit qu'il lui fit crever les yeux. Robert y vécut long-temps, si l'on croit les Historiens, qui veulent qu'il ne soit mort qu'en 1134; car quelques-uns pensent qu'il se tua de désespoir. Il ne fut point regreté de son peuple, parce qu'il l'accabloit d'impôts pour assouvir l'avarice des ministres de ses plaisirs ; d'ailleurs nous avons vu qu'il manquoit des vertus qui font aimer les Princes. Tout l'éloge qu'on peut en faire, se réduit à dire qu'il étoit brave ; encore la bravoure n'étoit-elle en lui qu'une audace téméraire. Il laissa un fils, qui est connu dans l'histoire sous le nom de Guillaume Cliton, & dont nous parlerons dans

la suite; il avoit épousé Sibille, fille d'un Italien appellé le Comte de Conversane.

HENRI tira de sa victoire le fruit qu'il en attendoit; il vint à Rouen aussi-tôt après & se fit couronner Duc de Normandie. Alors il réunit sur sa tête tous les Etats de son pere, & la prophétie qu'on attribue à Guillaume fut parfaitement accomplie. Les peuples fatigués des guerres qui avoient agité le regne précédent, virent avec joie un nouveau Souverain régner sans concurrent : ils crurent que la paix alloit reparoître, puisque les causes qui l'avoient bannie jusqu'alors, ne subsistoient plus. Ils se trompoient : Henri étoit dévoré d'une ambition insatiable, qui ne lui permit pas long-temps de respecter le repos des Princes ses voisins.

Louis le Gros, qui commençoit à régner en France, fut le premier qui eut à se plaindre de ses entreprises. Ce Roi, dont les Prédécesseurs avoient lâchement trahi les droits de la souveraineté, se vit contraint d'en disputer les restes à une troupe de Vassaux séditieux qui l'attaquerent. Ceux qui lui firent la guerre la plus cruelle, furent les Comtes de Corbeil & de Mantes, les Seigneurs du Puiset en Beauce, de Couci, de Montfort, de Monthléri, de Rochefort. Henri appuya tous ces

rebelles, & leur donna une importance qu'ils n'auroient pu avoir sans lui. Louis le Gros fut souvent vaincu ; il trouva dans les moindres places une résistance incroyable : on sait que le château du Puiset lui coûta seul trois années de guerre.

En 1110, époque remarquable, parce qu'elle fixe le commencement des dissentions qui ont divisé la France & l'Angleterre jusqu'au regne de Charles VII, la guerre fut solemnellement déclarée entre Louis le Gros & notre Duc. Voici à quelle occasion. Par la paix qui avoit été faite entre Philippe I & Guillaume le Roux, l'an 1098, il avoit été convenu que Gisors, qui étoit sur les frontieres des deux Etats, resteroit neutre, & que le château seroit mis en sequestre entre les mains d'un Chevalier étranger, nommé Païen. Cet homme s'acquitta fidélement de sa fonction jusqu'en 1107 ; alors Henri trouva moyen de le corrompre, & lui fit recevoir garnison Angloise. Philippe & Louis son successeur eurent connoissance de cette infraction des Traités ; mais les petites guerres qu'ils eurent tous deux à essuyer, les obligerent à dissimuler. Lorsqu'elles furent terminées, Louis envoya sommer le Duc de raser la citadelle de Gisors, ou de la remettre en sequestre com-

me elle étoit avant lui. Henri refusa l'un & l'autre, & prétendit que la ville & le château appartenoient aux Ducs de Normandie, depuis la cession solemnelle que Henri I leur en avoit faite. Sur cette réponse, les Princes eurent auprès de la riviere d'Epte une longue conférence ; mais qui fut inutile. Louis voyant que la querelle ne pouvoit finir que par la voie des armes, proposa à Henri de vuider leur différent dans un combat singulier. Le Duc refusa le cartel, en disant que puisqu'il s'agissoit des droits de son Duché, plutôt que d'une dispute personnelle, il convenoit qu'on combattît de nation à nation. Ainsi le Roi de France, malgré tout l'éloignement qu'il avoit pour cette guerre, fut obligé de la déclarer dans les formes.

Comme tous les Seigneurs François étoient alors en armes, chacun d'eux prit parti, & choisit de suivre un de ces deux grands ennemis. Thibault Comte de Blois, & Guillaume VII, Duc de Guyenne & Comte de Poitiers, se mirent du côté de Henri ; Hugues Duc de Bourgogne, & Robert Comte de Flandres, se rangerent avec tous leurs vassaux sous les étendards de Louis.

Il y eut plusieurs chocs où le Duc, Roi

d'Angleterre, eut toujours l'avantage; cependant le Roi de France lui résista longtemps : mais sur la fin de 1113, Alain III, Comte de Bretagne, ayant obtenu pour son fils Conan, Mahaut, fille naturelle de Henri, il vint rendre hommage à ce Duc, & se joignit à lui avec toutes ses forces. Cette union fit pencher la balance; Louis reconnut la supériorité de ses adversaires, & fit proposer la paix en 1114 : Guillaume Adelin, unique fils légitime de Henri, en fut le médiateur. Ce jeune Prince avoit épousé depuis peu la fille de Fouques Comte d'Anjou, allié & ami de Louis le Gros; il eut occasion de voir le Roi de France chez son beau-pere, & il lui plût beaucoup : ils parlerent ensemble des moyens de faire une paix solide entre les deux empires, & celui qui leur parut le plus simple & le meilleur, fut que Guillaume auroit en propriété la ville & citadelle de Gisors, & qu'il en feroit hommage au Roi. Henri qui n'avoit que ce fils qui devoit être son héritier universel, n'eut garde de contredire cet arrangement, & la paix fut arrêtée.

Elle ne dura que deux ans, & après ce temps la guerre recommença avec plus de force que jamais. Louis le Gros sentoit vivement la faute que son Prédécesseur avoit

faite de n'avoir point ſecouru à propos le Duc Robert, & d'avoir laiſſé prendre pied en France au Roi d'Angleterre. Il ne perdoit point de vue le deſſein qu'il avoit formé de réparer ce mal, & il vouloit à quelque prix que ce fût chaſſer Henri de la Normandie. En 1116, il ſe préſenta à lui une occaſion bien favorable à ſes deſirs. Le fils de Robert, qui avoit été élevé en Flandres auprès du Comte ſon parent, commençoit à pouvoir agir; il étoit ſorti de l'enfance, & déja il ſollicitoit du ſecours des Flamands, & en avoit envoyé demander au Comte d'Anjou, qui avoit épouſé ſa tante, fille du Conquérant. Le Roi de France, auquel il ne manqua pas de s'adreſſer, le reçut à bras ouverts. Il vit en lui l'inſtrument propre à l'exécution de ſes projets; il le retint auprès de ſa perſonne, & l'aſſura que bientôt il lui feroit rendre les Etats de ſon pere. En effet, il travailla de tout ſon pouvoir à lui gagner des partiſans: à ſa ſollicitation, beaucoup de Seigneurs Normands donnerent leur foi au jeune Prince, & lui promirent de ſe joindre à lui dès qu'il paroîtroit dans la Province. Les Comtes de Flandres & d'Anjou, qui avoient d'abord héſité, le voyant appuyé d'une protection ſi forte, ne balancerent plus à armer en ſa faveur.

Lorſque tout fut préparé en France pour cette grande entrepriſe, on envoya en Angleterre ſommer Henri, de la part de Guillaume, fils de Robert, de remettre ce Duc en liberté; où s'il refuſoit de le faire, de rendre à ſon fils la Normandie, qui étoit ſon patrimoine. Henri reçut fort mal l'Envoyé, & fit répondre qu'il ne céderoit rien qu'à ceux qui ſeroient aſſez forts pour lui arracher ce qu'ils demandoient; en même temps, il revint à Rouen pour ſe mettre à la tête de ſes armées, prévoyant l'effet que ſa réponſe alloit produire.

Auſſi-tôt que les trois Princes confédérés l'eurent reçue, ils entrerent dans le Duché par trois endroits différents, & les Seigneurs Normands de leur parti, ſe joignirent à eux ſuivant que l'on en étoit convenu. Ces Seigneurs étoient Hugues de Gournai, Etienne Comte d'Aumale, Henri Comte d'Eu, Euſtache de Breteuil, Richer de Laigle, Renaud de Bailleul, Robert de Neubourg, & bien d'autres dont les noms moins connus ne ſont point parvenus juſqu'à nous.

Le Roi de France qui avoit avec lui le jeune Guillaume, ſurprit Andeli & Gué-Nicaiſe; il entra dans Evreux, que lui remit Guillaume Poutel, qui en étoit Gouverneur,

Gouverneur, & ensuite il mit le siege devant Laigle, qu'il emporta après quelques assauts. Henri avança pour reprendre cette place ; mais il n'en put venir à bout : il y courut même grand risque de la vie, car il fut dangereusement blessé d'un coup de pierre qu'il reçut à la tête. Il n'eut pas un meilleur succès auprès d'Alençon, qu'il voulut aussi aller retirer des mains du Comte d'Anjou qui s'en étoit emparé : on lui fit lever honteusement le siege, & il alla décharger sa colere sur Evreux, qu'il réduisit en cendres après s'en être ressaisi par surprise. Le Château de cette Ville, refusa constamment de le recevoir ; il eut beau menacer ceux qui le gardoient de punir sévérement leur résistance, ils se défendirent si bien, qu'ils donnerent le temps au Roi de France de venir les délivrer, en chassant Henri, & le contraignant de se retirer au centre de ses Etats.

Trois armées ravageoient à la fois la Normandie ; & notre Duc avoit été si malheureux, que chacune d'elles pouvoit se flatter d'avoir eu sur lui quelqu'avantage marqué : le courage de ses soldats commençoit à s'abattre, & beaucoup de ses Vassaux Normands méditoient de l'abandonner, pour reconnoître le jeune fils de Robert. Dans cette extrêmité,

il eut recours au Comte de Bretagne, dont l'alliance lui avoit été déja si utile, & il appella aussi à son secours le Comte de Champagne, dont il s'étoit fait depuis peu un allié. Avec le renfort que ces deux Princes lui fournirent, il tomba sur le Comte d'Eu & sur Hugues de Gournai, & les força de lui remettre leurs forteresses : dans un des combats qu'il lui fallut livrer pour cela, le Comte de Flandres reçut au visage un coup de lance dont il mourut quelques jours après.

Cependant Henri reprenoit peu à peu l'ascendant qu'il avoit eu dans tous les temps sur Louis le Gros; ses affaires étoient relevées; il se voyoit en état de traiter désormais avec ses ennemis, sur le pied de l'égalité, & il ne lui demandoit plus qu'une action générale où il pût combattre & vaincre les trois armées réunies, pour terminer entiérement la guerre.

La fortune lui présenta en 1119 l'occasion qu'il desiroit. Les alliés du jeune Guillaume avoient rassemblé toutes leurs forces auprès d'Andeli, dans le dessein de marcher de là vers Rouen, pour lui enlever cette capitale de ses Etats : il fut instruit à temps de leurs démarches, & il vint les surprendre lorsqu'ils étoient campés dans la plaine de Brenneville, en-

tre Andeli & le Château de Noyon. Il avoit divisé son armée en trois corps, qu'il avoit placés à quelque distance l'un de l'autre: lorsqu'il fut à la portée des ennemis, il donna ordre au premier de les aller attaquer & de les attirer au combat. Les François sortirent de leurs retranchements, & engagerent une mêlée sanglante où ils eurent tout l'avantage: les troupes du Duc furent enfoncées, & elles prirent la fuite. Déja les François crioient victoire, lorsqu'un second corps d'armée vint à eux & leur livra bataille. Ce combat fut encore plus opiniâtre que le premier; mais enfin les François eurent le dessus, & les Normands furent mis en déroute. Alors le troisieme corps qu'Henri commandoit en personne, avança & fondit sur les François, à qui cette succession d'ennemis toujours renaissants, fit perdre entiérement le courage: ils ne purent résister à cette derniere attaque; ils furent dispersés, & l'on en fit un carnage affreux. Le Roi de France vit tous les siens hachés en pieces à ses côtés; il s'enfuit à pied, & se cacha dans un bois pendant le reste du jour: la nuit venue, il se retira dans Andeli, sous la conduite d'un paysan qui lui servit de guide.

Après cette victoire, Henri profita de

l'effroi qu'elle devoit répandre chez ses ennemis, pour assiéger le Château de Breteuil, un des plus forts du pays. Eustache qui en étoit le Seigneur, devoit paroître au Duc plus coupable que ses autres Vassaux rebelles; parce qu'il lui avoit donné cette place en dot avec une de ses filles naturelles. Henri pressa le siege avec vigueur, & en peu de jours, il mit les assiégés hors d'état de se défendre.

C'étoit sa fille qui commandoit dans le Château, en l'absence de son mari; voyant qu'elle ne pouvoit plus résister, elle envoya demander un moment d'entretien à son pere, pour capituler avec lui. Comme il approchoit sans défiance, lorsqu'elle le vit à la portée du trait, elle lui tira une arbalête, dont par bonheur le dard ne l'atteignit point. Il se retira indigné de la perfidie de cette dénaturée, & bien résolut de l'en punir le lendemain; mais elle se sauva pendant la nuit, & le jour venu, le Château lui ouvrit ses portes.

Sur ces entrefaites, le Pape Gélase II qui étoit venu se refugier en France, vint jusqu'à Gisors en 1120, pour réconcilier Louis le Gros & Henri : les deux Princes déférerent aux conseils du S. Pere, & la concorde se rétablit parmi eux. On rendit au Duc toutes les places qu'on

avoit prises dans les commencements de la guerre ; le Roi de France fit serment de ne plus soutenir les intérêts de Guillaume Cliton , & il reçut l'hommage de Guillaume Adelin , fils de Henri , qu'il reconnut Duc de Normandie. Par ce traité , la paix fut assurée entre les deux Rois : il y avoit même apparence qu'elle dureroit long-temps , parce qu'on ne prévoyoit plus de sujet de division entr'eux. Mais un accident terrible qui arriva quelques mois après qu'elle fut signée , vint enlever toutes les espérances qu'on avoit conçues d'abord.

Henri , après avoir rétabli l'ordre dans la Normandie, & fait reconnoître son fils par tous ses Vassaux , voulut repasser en Angleterre , pour y aller jouir d'un long repos au milieu de ses enfants. Il en avoit trois auprès de lui , & tous trois méritoient sa tendresse. Guillaume son héritier présomptif, étoit un Prince charmant ; le peuple qui connoissoit ses vertus l'adoroit déja , & se promettoit de voir renaître sous lui le regne heureux de Guillaume I : Richard son fils naturel , donnoit dans un âge encore tendre , les plus hautes espérances ; & sa fille Mahaud, la Comtesse de Mortagne , répandoit par son

enjouement aimable, la gaieté dans tous les lieux qu'elle habitoit.

Henri s'embarqua avec toute sa maison dans le port de Barfleur ; il partit le premier dans un vaisseau qui le porta heureusement : quelques instants après lui, un autre vaisseau partit, sur lequel étoient ses enfants avec sa niece Mathilde, mariée au Comte de Cestre, & cent cinquante jeunes Dames & jeunes Seigneurs, l'élite de la Noblesse de Normandie & d'Angleterre.

Ce vaisseau étoit encore à la vue de Barfleur, lorsqu'une tempête s'éleva : les pilotes ivres ne purent faire la manœuvre, & le vaisseau échoua sur un rocher. Tout périt ; un seul homme se soutint quelque temps sur les flots, à l'aide d'un mât ; il fut apperçu par des pêcheurs qui le sauverent, & il vint apporter à bord cette fatale nouvelle. Henri qui attendoit en Angleterre l'arrivée de ses enfants, fut frappé comme de la foudre, lorsqu'il apprit ce malheur. Il en fut long-temps inconsolable ; & ensuite il travailla à le réparer en épousant le 2 Février 1121, une fille du Comte de Louvain, nommée Adélaïde.

Dans ces conjonctures, Guillaume Cliton qui étoit toujours à la Cour de Fran-

ce, ne s'oublia point auprès du Roi : il vit facilement que le fils de Henri étant mort, le lien de la paix étoit brisé entre les Princes, & que la querelle pour Gisors alloit renaître ; il résolut d'en tirer avantage pour ses affaires particulieres, & il fit reprendre à Louis son premier dessein de lui faire restituer la Normandie.

Dans le même temps, Amauri Comte de Montfort, son parent & son ami, lui rendit un service de la plus grande importance. Comme Guillaume Adelin étoit mort sans enfants, la dot que lui avoit apportée sa femme Sibille, devoit être rendue : c'étoit là le droit général qui étoit observé par tous les Princes de l'Europe. Ainsi, à son retour de la Terre-Sainte, le Comte d'Anjou ne manqua pas de la redemander à Henri : celui-ci, à qui elle convenoit beaucoup, parce qu'elle confinoit à ses Etats, refusa de la remettre. Le Comte se plaignit de cette injustice à ses voisins ; entr'autres à son oncle Amauri, qui en prit occasion de proposer contre Henri le projet d'une ligue redoutable : il conseilla à son neveu de donner à Guillaume Cliton, sa fille Sibille en mariage, avec le Comté du Maine pour dot ; & en même temps, ils convinrent qu'ils

travailleroient de concert à soulever la Normandie pour le jeune Prince, tandis que le Roi de France, son protecteur déclaré, armeroit pour le soutenir. Le projet fut approuvé, & on commença à l'exécuter : Guillaume épousa la veuve de son cousin, & un grand nombre de Vassaux Normands, lui promirent de le recevoir pour leur Souverain.

Quelques précautions qu'on eût prises pour que cette conspiration fût secrete, Henri fut informé de tout à Londres; il vint promptement à Rouen, & il y assembla son armée. Il se mit en campagne, & marcha quelque temps sans prendre de route fixe ni annoncer aucun dessein : puis tout à coup il se jetta sur le bourg de Montfort, qu'il mit en cendres, & il en assiégea le Château. Quoique la garnison qui ne s'attendoit point à un siege, n'eût fait aucuns des préparatifs nécessaires pour le soutenir, elle tint cependant un mois entier, & ne se rendit qu'au bout de ce temps. Henri après avoir démoli les fortifications de cette place, courut attaquer le Ponteaudemer, qu'il emporta en six semaines : de là il passa à Gisors, pour y soutenir les siens que le Roi de France tenoit assiégés dans la Citadelle, depuis plusieurs mois; il lui fit lever le siege,

&

& finit la campagne par reprendre Evreux qu'on lui avoit enlevé.

La campagne ſuivante fut marquée par des ſuccès encore plus favorables pour lui. Cette année-là, tous les efforts des deux Partis, parurent s'être réunis pour attaquer ou défendre le Château de Vateville, vis-à-vis de Caudebec. Gautier de Varicarville, fidele au Duc, étoit celui qui, le premier, avoit entrepris le ſiege ; d'autres Vaſſaux s'étoient joints à lui, & Henri leur avoit donné des troupes. Le Comte de Meulan, Hugues de Neufchâtel, Hugues de Montfort, Guillaume Louvel, Amauri de Montfort, & tous les autres Seigneurs qui étoient pour Guillaume, avancerent de différents côtés, pour ſoutenir la place. Henri ſe poſta auprès de Caudebec, avec le gros de ſon armée, pour protéger ſes Vaſſaux au beſoin, & s'oppoſer au Roi s'il venoit ſe mettre de la partie.

Cependant la place manqua de vivres : les aſſiégés ſortirent pour aller en prendre dans les villages voiſins, & tous les Seigneurs les accompagnerent avec leurs plus braves ſoldats, pour leur ſervir d'eſcorte. Henri fut inſtruit de tout par ſes émiſſaires ; il ſut, & le chemin que le convoi avoit pris en allant, & celui qu'il devoit prendre à ſon retour, & il plaça

au Bourg-Theroulde l'élite de ſon armée en embuſcade. Lorſque les Seigneurs parurent, on fondit ſur eux avec tant de rapidité, qu'aucun ne put ſe mettre en défenſe; ils furent tous faits priſonniers. Il y en eut pourtant deux qui ſe ſauverent, Guillaume Louvel, à qui un payſan dont la cabane étoit proche, donna retraite, en reconnoiſſance d'un ancien ſervice, & Amauri de Monfort, qui dut ſon ſalut à Guillaume de Grandcour ſon ami, qui combattoit dans l'armée Ducale, & qui le relâcha après l'avoir arrêté : tout le reſte fut conduit en triomphe au camp de Henri, ainſi que les proviſions qu'ils eſcortoient.

Ce grand coup déconcerta pour la ſeconde fois les meſures de Guillaume Cliton, & éloigna beaucoup ſes eſpérances. D'un autre côté, le Duc qui avoit du crédit à Rome, fit caſſer ſon mariage avec Sibille d'Anjou, pour cauſe de parenté: cela refroidit beaucoup le Comte d'Anjou, le plus vif de ſes protecteurs, qui n'ayant plus le même intérêt à le ſoutenir, ceſſa de lui fournir de l'argent & des troupes.

Le Roi de France voyant que le parti étoit devenu trop foible pour tenir tête à Henri, lui fit propoſer la paix en

1125, & renouvella les ſerments qu'il avoit faits cinq ans auparavant: bien entendu qu'il conſerva toujours au-dedans de lui-même, l'intention de les violer, lorſque l'état de ſes affaires lui permettroit de le faire impunément.

Il parut dans la conduite qu'il tint à l'égard de Guillaume, que les intérêts de ce jeune Prince lui étoient toujours également chers; il lui fit épouſer Jeanne, ſœur utérine de la Reine ſa femme, & lui donna pour dot le Vexin François, qui étoit revenu à la France par un arrangement que nous ignorons. Quelque temps après, il lui donna une preuve encore plus ſignalée de ſon affection.

NOUS AVONS vu que Baudouin VII, Comte de Flandres, périt d'une bleſſure qu'il avoit reçue à la défenſe des Châteaux d'Eu & de Gournai. Charles dit *à la Hache*, autrement ſurnommé *le Bon*, fils de S. Canut, de la maiſon de Danemarck, & couſin de Baudouin, par Adele ſa mere, reçut du Roi de France, l'inveſtiture du Comté de Flandres. Il n'en jouit que deux ans, car le 2 Mars 1127, il fut aſſaſſiné à Bruges, dans l'Egliſe de S. Donatien, où il entendoit la meſſe. Comme il ne laiſſa point d'enfants, le Comté fut déclaré vacant, & le Roi de France en revêtit Guillaume: dans

l'acte d'investiture, on lui donna la qualité de Duc de Normandie, qu'il prenoit ordinairement. Louis ne se contenta pas d'avoir donné un titre à son ami, il voulut encore lui assurer la jouissance des biens qui y étoient attachés, & il avança jusqu'à Arras avec son armée, pour l'installer dans ses nouveaux Etats.

Henri ne vit point sans inquiétude l'agrandissement de son neveu ; il craignoit toujours qu'il ne devînt assez puissant pour lui arracher le Duché de Normandie, & même qu'il ne fît valoir le droit d'ainesse, qu'avoit son pere, pour lui disputer le sceptre d'Angleterre.

Comme il n'avoit point d'enfants de sa seconde femme, quoiqu'ils fussent mariés depuis plus de six ans, & qu'il y avoit apparence qu'il n'en auroit jamais, il prit le parti de se donner un Successeur qui fut capable de résister à Guillaume ; il jetta pour cela les yeux sur Géoffroi, fils du Comte d'Anjou, & il lui fit épouser sa fille unique nommée Mathilde, veuve de l'Empereur Henri V, qu'il déclara son héritiere universelle.

Lorsque Guillaume Cliton eut pris possession de son Comté de Flandres, toutes ses vues se tournerent du côté de la Normandie, le patrimoine de ses peres, & il

résolut de tout sacrifier pour la recouvrer. Il fit armer tous ceux des Flamands qu'il trouva en état de porter les armes, & il imposa sur tous les autres des contributions excessives. Ces peuples naturellement séditieux, ne purent supporter un traitement si dur ; ils se souleverent contre lui, & se donnerent à Thierri d'Alsace, qui avoit des droits sur le Comté de Flandres, & qui fut appuyé dans ses prétentions par Henri, & son neveu le Comte de Champagne. Guillaume appella le Roi de France à son secours, & celui-ci se mit en marche pour aller le soutenir ; mais il fut rappellé chez lui par la crainte que Henri, qui étoit alors à Rouen, n'entrât en France pendant son absence, comme il menaçoit de le faire. A ce moyen Thierri & Guillaume furent abandonnés à leurs propres forces.

Ils combattirent long-temps avec des succès différents : enfin la fortune se déclara contre le second. Comme il assiégeoit la forteresse d'Alost, il fut blessé à la main d'un coup de fleche ; il négligea sa blessure, qui d'abord n'étoit pas dangereuse ; mais la plaie se corrompit, & il en mourut. Ce fut l'an 1128 : il avoit possédé seize mois seulement son Comté de Flandres.

Henri ſe vit par cette mort délivré de ſes frayeurs, & il ne ſongea plus qu'à jouir en paix du repos qu'elle lui aſſuroit. Quelques années après ſon frere Robert mourut dans la priſon où il le tenoit renfermé. Ainſi tout concouroit à la fois à lui donner une vieilleſſe tranquille. Mais lui-même il mourut l'année ſuivante, le premier Décembre 1135, d'une indigeſtion de lamproie, au retour d'une chaſſe qu'il avoit faite dans la Forêt de Lions : il avoit ſoixante-huit ans, & il en avoit régné trente-cinq & quatre mois. Son corps fut apporté de Saint Denis à Rouen, & de là tranſporté en Angleterre, & inhumé dans l'Egliſe de la Trinité à Rending.

En lui finit la race de Raoul, qui a donné neuf Ducs à la Normandie, dans l'eſpace de deux cents vingt ans environ. L'hiſtoire ne préſente point ailleurs une ſemblable ſucceſſion de grands hommes, ni une ſuite auſſi longue de proſpérités & de victoires. On ne trouve point parmi ces Princes un ſeul homme médiocre : tous ſe ſont ſignalés par deux qualités qui ſembloient leur être tranſmiſes avec le ſang, une valeur ſans égale, & le ſoin de rendre la juſtice exacte à leurs peuples. Robert & Henri, qui furent les moindres, ont eu cependant de grandes parties, témoin ce

que fit le premier en Asie, & les succès continus que le second eut dans toutes ses guerres, qu'il sut toujours terminer à son avantage.

APRÈS la mort de Henri I, deux Princes se présenterent pour lui succéder : l'un étoit Géoffroi *Plantagenet*, à qui la couronne appartenoit de droit, puisqu'il avoit épousé l'unique héritiere de Henri, qui d'ailleurs l'avoit nommé son successeur par son testament : l'autre étoit Etienne Comte de Boulogne. Ce Prince étoit le second fils d'Etienne Comte de Blois; son ainé, nommé Thibaud, étoit Comte de Champagne & de Blois : il avoit eu le Comté de Boulogne, parce que sa femme le lui avoit apporté en dot. Il prétendoit à la succession de Henri, comme représentant Adele sa mere, sœur de ce Prince. Il étoit clair que sa prétention étoit une chimere, & qu'elle ne pouvoit balancer un moment le droit du Comte d'Anjou; il avoit lui-même reconnu Mathilde lorsque son pere lui fit prêter le serment par ses Vassaux; mais il crut ensuite que la force étoit la seule loi qui réglât la succession aux empires, & il se mit en devoir de l'employer.

Il étoit à Rouen lorsqu'on y apporta la nouvelle de la mort de Henri; aussi-tôt il

partit pour l'Angleterre avec ses amis, & il s'y annonça comme héritier de la couronne. Les Anglois lui firent un bon accueil ; car depuis bien des années ils étoient accoutumés à se donner ainsi au premier arrivant : il mit si habilement en œuvre les caresses & les présents pour les gagner, qu'il fut couronné Roi dès le 15 Décembre 1135, & qu'aucun d'eux ne lui refusa le serment. Lorsqu'il eut passé quelques mois à s'affermir sur le trône d'Angleterre, il revint en Normandie où il fut reçu aussi favorablement. La Ville de Rouen ne fit point de difficulté de lui ouvrir ses portes : il y assembla les Nobles de la Province, & il fit reconnoître Duc Eustache, son fils ainé. Louis le Gros, qui vivoit encore, reçut l'hommage de ce nouveau Vassal, & lui donna solemnellement l'investiture du Duché. Louis le Jeune, son successeur, fit encore plus pour lui, car en 1138, il lui fit épouser sa sœur Constance, dont il n'eut point d'enfants.

Il faut remarquer ici qu'Etienne ne se fit point couronner lui-même Duc de Normandie, quoiqu'il conservât toujours l'autorité principale, & que son fils n'eût que le titre. Voilà d'où vient que nous ne le trouvons point au nombre de nos Ducs, quoiqu'il ait réellement gouverné pendant

ſept ans, & que nous y voyons EUSTACHE de Boulogne, qui s'eſt fait appeller toute ſa vie Duc de Normandie, tandis qu'en effet il n'a pas régné un moment.

Pendant qu'Euſtache recevoit à Rouen le ſerment de fidélité des habitants & de preſque toute la partie qu'on a nommé depuis la Haute-Normandie, Géoffroi d'Anjou étoit dans les environs de Mortain, où il s'aſſuroit de la fidélité de ce canton, & formoit une armée pour aller chaſſer l'Uſurpateur. Etienne ne l'attendit pas; il envoya au-devant de lui Enguerrand de Courtomer & Robert de Medavy, qui le ſurprirent au paſſage de la riviere d'Orne, chargerent ſon arriere-garde & lui prirent tout ſon bagage. Ils ne purent pourtant empêcher qu'il ne ſe rendit maître enſuite des places les plus importantes de la Baſſe-Normandie : il prit Caen à leurs yeux, malgré tous les efforts qu'ils firent pour l'en éloigner.

Mathilde, que nous nommerons auſſi l'*Impératrice*, parce qu'elle porta ce nom juſqu'à la mort, voyant qu'Etienne étoit en état de lui diſputer long-temps le terrain, imagina de l'attirer en Angleterre, en y paſſant elle-même avec une partie de ſon armée, & de donner par là à Géof-

froi ſon époux plus de facilité pour s'emparer de la Normandie.

Elle crut devoir commencer par ſe faire un parti en Angleterre. Elle y avoit un frere naturel nommé Robert, qui étoit Comte de Glocefter. C'étoit un homme d'un caractere pacifique & que l'ambition n'avoit jamais dominé. Il auroit pu ſe préſenter pour être Roi, & il n'auroit pas manqué de trouver des amis en grand nombre qui l'auroient porté. Guillaume ſon aïeul n'étoit pas plus légitime que lui, lorſqu'il prétendit à la couronne, & il ſe trouvoit dans des circonſtances moins favorables à ſon droit, puiſqu'il avoit pour concurrents des mâles du ſang de Raoul, tandis que lui n'auroit eu affaire qu'à des filles. Mais il aima mieux jouir en paix de ſon patrimoine, que d'allumer dans ſa patrie les feux d'une guerre civile. Voilà pourquoi, lorſqu'Etienne parut en Angleterre, il lui prêta le ſerment comme tous les autres Vaſſaux. Mathilde avoit de tout temps aimé ce frere, & en avoit été tendrement aimée; elle lui envoya un Député pour le prier d'embraſſer ſa cauſe, ajoutant aux raiſons d'amitié les offres & les promeſſes les plus propres à le ſéduire. Robert n'héſita point à ſe déclarer en faveur de ſa ſœur, & il fit agir pour elle tous

les amis qu'il avoit en Angleterre, qui s'employerent pour la servir avec le plus grand zele.

Lorsque tout fut préparé pour la recevoir, Mathilde passa la mer avec ses troupes vers le milieu de l'année 1139, & fut prendre possession de plusieurs Villes qui se rendirent à elle. Etienne la suivit de près, & comme il ne vouloit point lui laisser le temps de se faire un établissement dans le pays, il avança à la hâte pour lui livrer le combat. L'Impératrice eut l'habileté de l'éviter quelque temps, & le Roi se lassa plusieurs mois à la poursuivre. Enfin le 2 Février 1140, elle accepta le combat qui fut rude, & où Etienne fut battu & fait prisonnier.

Ce succès lui en valut beaucoup d'autres : un grand nombre de Villes s'empresserent à lui ouvrir leurs portes, & bientôt rien ne parut plus s'opposer à ce qu'elle fût reconnue de l'Angleterre entiere. Mais son humeur altiere lui fit perdre ces grands avantages : la dureté de son commandement & l'air de dédain avec lequel elle recevoit les plus grands Vassaux aliénerent tellement les esprits de tous ceux qui lui étoient attachés, qu'il y eut une révolte dans son armée.

Guillaume d'Ypres, Evêque de Roches-

ter, frere d'Etienne, profita en politique habile de la fierté mal adroite de leur ennemie ; il rassembla à la hâte les restes épars de son parti, qui, joints aux mécontents, formerent une armée considérable : il marcha contre Mathilde huit mois après sa victoire, il l'attaqua, la défit en bataille rangée, & fit prisonnier le Comte de Rochester.

On dit que l'Impératrice se vengea de cette défaite en femme irritée, & qu'elle eut la foiblesse de faire mettre aux fers le Roi son prisonnier. Elle se radoucit pourtant à son égard, car bientôt après elle l'élargit pour avoir en échange son frere Robert, qu'elle aimoit au point de ne pouvoir se passer de sa présence.

Tandis que ces choses se passoient en Angleterre, Géoffroi, suivant le projet de Mathilde, mettoit à profit l'absence d'Etienne pour s'établir dans le Duché de Normandie. Il s'étoit adressé au Roi de France, & lui avoit proposé de lui céder le Vexin Normand, s'il vouloit l'aider à conquérir le reste de la Province. Louis le Jeune avoit mordu à l'appas ; il avoit trahi les intérêts d'Eustache son beau-frere, & avoit donné des troupes à son rival. Avec ce renfort, Géoffroi se rendit maître de toutes les places fortes de la Province dans

le courant de l'année 1142, & au commencement de la ſuivante il ſe préſenta aux portes de Rouen.

Euſtache en étoit déja ſorti pour ſe retirer dans le Comté de Boulogne. Par ſa retraite, il ſembloit avoir lui-même jugé la cauſe en faveur de ſon adverſaire : ainſi la Ville ne fit aucune difficulté de recevoir Géoffroi pour ſon Souverain. Il y convoqua les Etats ſuivant l'ancien uſage, & fit reconnoître ſon fils HENRI, Duc de Normandie, ſe réſervant néanmoins pour lui-même de gouverner toujours ſous ſon nom. C'eſt à cette époque que commence le regne du célebre Henri II, quoiqu'il n'ait joui vraiment que ſept ans après de l'autorité ſouveraine, comme nous venons de le faire entendre.

Cependant Mathilde avoit à ſe repentir de la faute qu'elle avoit faite en relâchant le Roi d'Angleterre ; ce Prince avoit donné par ſa préſence de nouvelles forces à ſon parti, & il les employoit à la pourſuivre ſans relâche. Elle vit ſon armée ſe diſſoudre & ſe diſſiper peu à peu : les Anglois ſes alliés l'abandonnerent & ſe joignirent à leur Roi : bientôt elle fut réduite à courir de ville en ville, & enfin ſa derniere reſſource fut de s'enfermer dans Oxfort, où même elle ne fut pas long-temps ſans être aſſiégée.

Comme elle étoit trop foible pour soutenir une siege, elle ne tarda pas à songer à la fuite. Mais une chose la rendoit extrêmement difficile ; c'est que les ennemis entouroient la Ville, & que le Roi en faisoit garder tous les passages, parce qu'il vouloit la prendre vive.

Elle se sauva de cet embarras d'une maniere tout à fait ingénieuse. On étoit en hyver, & la riviere qui passe sous les murs d'Oxfort étoit gelée. Une nuit qu'il avoit neigé beaucoup, elle se fit habiller de blanc elle & toute la troupe qui devoit l'accompagner, & descendit dans cet équipage le long de la riviere, sous les yeux même des gardes ennemies. Elle passa ensuite la mer, & vint à Rouen trouver son mari & ses enfants ; elle y a vécu jusqu'en l'année 1167, chérie des habitants qu'elle combloit tous de ses bienfaits ; car elle étoit bonne, malgré la hauteur naturelle de son caractere.

C'est elle qui a fait construire le pont de pierre dont nous voyons les débris. Il étoit soutenu par treize arches, dont la premiere étoit sur le quai, proche la porte Grand-Pont, & n'a été démolie qu'en 1659. Il avoit soixante-quinze toises de longueur, & l'élévation prodigieuse dont il étoit vers le milieu, en faisoit un chef-

d'œuvre. Cependant la Broſſe, Architecte célebre appellé en 1570 pour le réparer, y trouvoit trois défauts, d'être trop long, trop haut & trop étroit. Ce fameux Pont n'a ſubſiſté dans ſon entier qu'environ trois ſiecles : dès l'an 1564 on ceſſa d'y paſſer. Nous verrons dans la ſuite ce qui regarde celui qui le remplace de nos jours.

Les ſept premieres années du regne de Henri II, ne nous préſentent aucun événement remarquable. Géoffroi ſon pere gouverna les Normands en paix, attendant ſans doute des temps plus heureux pour reprendre à Etienne la couronne d'Angleterre. Voilà tout ce que nous trouvons de lui dans nos chroniques ; car les bons Princes ſont toujours ceux qui tiennent le moins de place dans l'hiſtoire. Il mourut le 7 Septembre 1151, laiſſant trois fils, Henri, Géoffroi & Guillaume. Par ſon teſtament, il donna à Henri les Comtés d'Anjou & du Maine, outre le Duché de Normandie qu'il lui avoit déja aſſuré : il ajouta cependant une clauſe à cette diſpoſition, c'eſt que Géoffroi ſon ſecond fils, auroit le Comté d'Anjou, s'il arrivoit un jour que ſon aîné parvînt au trône d'Angleterre.

Comme Henri n'étoit point auprès de lui lorſqu'il fit ſon teſtament, il le remit

ſcellé entre les mains des Seigneurs de ſa Cour, & leur fit promettre qu'ils laiſſeroient ſon corps ſans ſépulture, juſqu'à ce que ſon fils eût juré d'obéir à ſes dernieres volontés. Après ſa mort, les Seigneurs exigerent de Henri le ſerment que ſon pere avoit demandé : il refuſa d'abord, s'excuſant ſur ce qu'il ignoroit quelles étoient ces volontés qu'on vouloit l'obliger à exécuter; puis il jura tout ce qu'on voulut, & dans les termes qu'on lui dicta. Lorſqu'on lui eut donné le teſtament, & qu'il l'eut ouvert, il proteſta contre la clauſe de donation qui lui étoit contraire, ſe plaignit de la violence que les Seigneurs lui avoient faite, & s'adreſſa au Pape, qui le releva de ſon ſerment. Ainſi à ſon avénement Henri ſe fit publier Seigneur & propriétaire incommutable de la Normandie, de l'Anjou & du Maine.

L'année ſuivante il joignit à ce bel héritage le Duché de Guyenne & le Comté de Poitou, qu'Eléonore lui apporta en mariage. Cette Princeſſe avoit été répudiée ſix ſemaines auparavant par Louis le Jeune, Roi de France, à cauſe du commerce qu'il la ſoupçonnoit d'avoir eu en Syrie avec le Prince d'Antioche, ſon oncle paternel, & encore avec un jeune Turc nommé Saladin : il s'étoit ſervi du prétexte de

de parenté pour faire rompre son mariage, & il lui avoit rendu sa dot. L'Abbé Suger s'étoit opposé toute sa vie à une action si préjudiciable à la France, mais elle fut consommée après sa mort.

Henri devint par ce mariage un des plus grands propriétaires de l'Europe. Sa puissance donna de l'ombrage au Roi de France, & plus encore à Etienne, qui prévit l'usage qu'il alloit en faire contre lui. En effet, le premier acte de souverain que fit le jeune Duc fut de lever des troupes & d'armer une flotte nombreuse pour passer en Angleterre. Il fit ces préparatifs avec une diligence incroyable, car dès le milieu de l'année 1152, il fut en état de se mettre en mer.

Il étoit sur le point de le faire, quand on vint lui apprendre que le Roi de France s'étoit jetté brusquement sur ses terres de Normandie. Cette attaque imprévue & qui se faisoit sans prétexte, étoit l'ouvrage de la politique du Roi d'Angleterre, qui desirant qu'Henri ne quittât point la France, avoit eu l'art d'y former contre lui une ligue capable de l'y retenir. Dans cette ligue, entroient avec Louis, Thibault Comte de Blois, & Géoffroi, frere de Henri, dont il s'étoit fait un ennemi, en déclarant que dans aucun cas il ne lui-

rendroit le Comté d'Anjou : le Roi d'Angleterre, trop éloigné pour fournir des troupes, avoit donné l'argent nécessaire pour les frais de la guerre.

Quelque diligence que fit notre Duc pour aller défendre ses frontieres, il ne put empêcher que les ennemis ne se rendissent maîtres de Neuf-Marché, place alors intéressante par sa position. Il ne fit aucuns efforts pour la leur reprendre ; il se tint même constamment sur la défensive pendant toute la campagne, se contentant de fortifier ses places, & de les munir de vivres & de soldats. Cependant il ne perdoit point de vue son projet d'aller combattre Etienne en Angleterre ; il fit demander à Louis une treve d'une année : & celui-ci qui commençoit à se lasser d'une guerre où il ne gagnoit rien, la lui accorda sans peine.

Henri en profita pour passer la mer ; il débarqua en Angleterre avec une grosse armée, & avança sans obstacle jusqu'aux portes de Londres. Alors Etienne lui fit parler d'accommodement. Ce Roi étoit vieux & infirme ; il avoit perdu Eustache son fils ainé, & il connoissoit Guillaume le second pour être peu propre à défendre une couronne. Il offrit à Henri de lui céder quelques places qu'il avoit encore en Nor-

mandie, & de l'adopter pour ſon ſucceſſeur au trône d'Angleterre, ſi de ſon côté il vouloit lui promettre de ne point l'y troubler pendant le reſte de ſa vie. Henri agréa ces conditions, & la paix fut ſignée à Londres en l'année 1153.

Lorſque le Roi de France l'apprit, il ſentit la faute qu'il avoit faite de donner une treve à Henri, & il entreprit de la réparer en ſe remettant en campagne. Il ſurprit d'abord Vernon dont il s'empara; enſuite il brûla le Château de Longueville, & fut mettre le ſiege devant Verneuil. Henri fut inſtruit de tout à Londres; il ne jugea pourtant pas à propos de quitter l'Angleterre, parce qu'il craignit qu'Etienne, rendu à lui-même, ne changeât quelque choſe dans les arrangements qui s'étoient faits entr'eux: ſeulement il renvoya une partie de ſes troupes, & donna ordre à un de ſes Généraux, de les mener au ſecours de Verneuil.

Il y avoit déja pluſieurs mois que Louis s'épuiſoit devant cette place en aſſauts inutiles, lorſqu'il apprit l'arrivée du Général Normand, qui avançoit pour la ſoutenir; il leva le ſiege ſans l'attendre, & fut camper à l'abri de Vernon.

Cependant Etienne mourut le 25 Octo-

bre 1154, & Henri fut proclamé Roi en sa place. Son premier soin fut de rendre les derniers honneurs à son prédécesseur; après quoi il se fit couronner, & reçut les hommages & le serment des Anglois. Dans la même année, il vint à Rouen avec le reste de son armée, & fit la paix avec le Roi de France: on lui rendit Vernon & Neuf-Marché, & il consentit à payer une somme de deux mille marcs d'argent. Quelques jours après la signature du traité, il fut prêter hommage pour ceux de ses Etats qui relevoient du Roi de France: il voulut effacer ce que cette cérémonie a d'humiliant en elle-même, par la pompe dont il l'accompagna; il y parut avec l'appareil de majesté qui sied à un grand Roi, & dans un éclat bien supérieur à celui du Souverain même à qui il faisoit hommage.

Au commencement de l'année suivante, il repartit pour l'Angleterre, sur ce qu'on lui manda que des séditieux commençoient à y remuer sourdement. Sa présence suffit pour dissiper cet orage: cependant pour ôter à jamais à tous ses Vassaux les moyens de se rendre redoutables, il fit démolir tous leurs forts, & les tours & redoutes qui entouroient leurs Châteaux, & fit publier une loi qui leur

défendit de les reconstruire. Ensuite voyant son autorité bien affermie, il travailla à réunir à son domaine, tout ce qui en avoit été détaché sans cause : cette opération fit jetter les hauts cris aux grands Seigneurs qui avoient usurpé sous les regnes précédents ; mais aucun d'eux n'osa s'y opposer. Henri fit tout cela en si peu de temps, que vers la fin de la même année 1155, il fut libre de repasser en Normandie pour châtier son frere Géoffroi qui étoit en armes.

On sait la clause du testament de leur pere, qui donnoit l'Anjou à son second fils, si l'ainé devenoit un jour maître de l'Angleterre : le cas étant arrivé, Géoffroi demanda que la clause fut exécutée ; mais Henri lui répondit que son intention étoit toujours celle qu'il lui avoit déja annoncée, qui étoit de ne se dessaisir de sa vie, de ce qu'il possédoit, qu'autant qu'il y seroit contraint par la force. Géoffroi se vit donc réduit à prendre la voie des armes, & avec l'aide de ses amis, il parvint à mettre une petite armée sur pied.

Si le succès d'une guerre étoit toujours attaché au bon droit, Géoffroi eût sans doute été vainqueur ; mais comme la force y fait plus que tout le reste, il fut

abattu ſans reſſource, ſes places furent priſes, & il fut obligé de ſe contenter d'une penſion modique avec le Comté Nantois, qu'Henri lui donna pour appanage, & qui étoit alors une dépendance de celui d'Anjou.

Le Roi de France fut ſpectateur tranquille de cette guerre entre les deux freres. Ce n'eſt pas qu'il n'eût bien voulu ſe joindre à Géoffroi, comme celui-ci l'en avoit prié; mais Henri lui marqua tant d'égards, & eut une déférence ſi entiere pour toutes ſes volontés, qu'il ne pu trouver de prétexte pour lui déclarer la guerre. Ils s'unirent même d'amitié, au point que Louis confia au Duc ſa fille Marguerite qui avoit trois ans, pour être un jour la femme de ſon fils ainé qui en avoit environ ſept : on fiança ces deux enfants, & le Roi de France promit de donner pour dot le Vexin Normand.

L'année 1157 fut encore favorable à l'agrandiſſement de Henri. Il fut nommé Gouverneur du Comté de Flandres, par Thierri d'Alſace, qui eut envie de faire encore une fois le voyage de la Terre-Sainte, & qui à ſon départ lui remit entre les mains ſon fils & ſes Etats. Cette commiſſion l'obligea d'aller faire en Flandres un ſéjour de quelques mois. A ſon

retour, il envoya sommer Thibaud Comte de Blois, de lui rendre Amboise, qu'il prétendit lui appartenir ; sans dire exactement à quel titre. Thibaud qui étoit sage, ne se fit point prier, & rendit Amboise.

Aussi-tôt après, il envoya pareillement vers Conan de Richemont Comte de Bretagne, lui redemander le Comté Nantois, dont il s'étoit mis en possession après la mort de Géoffroi. Conan fit d'abord le difficile ; & puis il vit qu'il falloit céder à la puissance de Henri ; ils eurent une entrevue où le pays Nantois fut restitué, & où l'on arrêta le mariage de Constance, fille unique du Comte, avec Géoffroi, troisieme fils de Henri.

La grande facilité qu'Henri avoit trouvé jusqu'alors à obtenir tout ce qu'il avoit demandé, lui persuada qu'il réussiroit également pour le Comté de Toulouse. Ce Comté avoit été aliéné à prix d'argent, par Guillaume VIII, l'aïeul d'Eléonore, qui en avoit disposé en faveur de Raimond de S. Gilles. Henri prétendit le réunir au Duché de Guienne, en rendant la somme qui avoit été payée ; parce que, disoit-il, le droit de souveraineté étoit un domaine inaliénable.

Ce principe de droit, appuyé des ar-

mes de celui qui l'avançoit, auroit bientôt décidé la querelle, si Raimond eût été seul à le combattre : mais il trouva un puissant défenseur dans le Roi de France, dont il avoit épousé la sœur, & qui prit hautement son parti. A ce moyen, la guerre fut ouvertement déclarée entre la France & notre Duc.

Les environs de Toulouse en furent le Théatre. On y combattit long-temps avec un égal avantage : d'un côté, Henri prit d'assaut la Ville de Cahors, où il mit garnison ; de l'autre, Louis entra malgré lui dans Toulouse, & lui en fit lever le siege. Cette guerre mit en feu tout le midi de la France, parce que tous les petits Souverains du canton voulurent y figurer : ainsi l'on vit les Comtes de Provence, de Barcelone, de Montpellier, de Carcassone, de Besiers, de Narbonne, d'Alais, & d'autres encore, se faire en petit une guerre plus cruelle que celle des deux grands ennemis.

Comme la prise de Toulouse étoit tout ce qu'Henri avoit été tenter en Languedoc, dès que Louis lui en eut fait lever le siege, & qu'il eut reconnu qu'il lui étoit inutile de l'entreprendre une seconde fois, il ramena promptement son armée, & fut se jetter sur le Beauvoisis, où

il

il prit & rasa Gerberoi, l'an 1159. Ensuite il se mit à ravager cette partie, & à en attaquer successivement toutes les Forteresses. Plusieurs Vassaux du Roi de France se rendirent d'eux-mêmes à lui; entr'autres Simon de Monfort qui lui ouvrit toutes ses Places. Henri en fortifia quelques-unes des plus voisines de Paris, & y mit une bonne partie de ses troupes, avec ordre de faire des excursions fréquentes, & de porter le dégât jusqu'aux Portes de Paris. Louis le sut dans Toulouse, & il en fut effrayé; car il ne craignoit rien tant que d'avoir la guerre au centre de son Royaume; il se résolut donc à proposer la paix, & il l'envoya demander à Henri. Elle se fit sans peine, parce que les conditions se réduisirent à de pures formalités: il y fut arrêté que Henri renouvelleroit son hommage pour le Duché de Normandie; que son fils ainé le rendroit aussi pour l'Anjou & le Maine, & que Richard le second recevroit l'investiture de la Guienne.

Cette paix ne fut pas de longue durée. Ce fut Henri qui la viola le premier; car il ne pouvoit se résoudre à pardonner au Roi de France d'être venu si mal à propos troubler son expédition de Languedoc: il ne se soucia pas même de co-

lorer son agression d'une apparence de justice ; il fondit sur le Vexin Normand, & s'en empara sous prétexte qu'il avoit été promis pour dot à Marguerite, qui étoit fiancée à son fils. Marguerite avoit alors à peu près sept ans, elle ne pouvoit encore être mariée ; & c'étoit un usage reconnu, que la dot ne se livroit jamais que lorsqu'on faisoit le mariage ; de sorte que la prétention de Henri étoit aussi déraisonnable qu'il étoit possible. Louis assembla une grosse armée, & avança avec une multitude de Vassaux qu'avoit révolté l'injustice notoire du procédé de Henri. Notre Duc voyant tant d'ennemis conjurés pour sa perte, sentit qu'il avoit fait une grande faute ; il rentra en lui-même, & demanda la paix, qui lui fut accordée, & qui dura jusqu'en 1162.

Alors ce fut le tour du Roi de France de faire à Henri des querelles injustes. Il s'éleva dans le même temps trois grands différents entr'eux.

Le premier fut à l'occasion d'une levée d'impôts qu'Henri fit faire dans son Comté de Touraine ; Louis prétendit l'empêcher sur ce que l'ancien droit vouloit qu'un Seigneur ne pût imposer aucune somme sur ses sujets, sans la permission du Roi qui étoit toujours le principal

Souverain. Il eſt vrai que telle étoit la diſpoſition des anciennes loix Françoiſes; mais les temps avoient bien changé, & le ſort des grands Vaſſaux n'étoit plus le même : un uſage contraire s'étoit introduit & régnoit depuis pluſieurs ſiecles; c'en étoit bien aſſez pour autoriſer la conduite de Henri.

Le ſecond démêlé fut un conflit de juriſdiction, auquel donna lieu le procès de Guillaume VIII, avec Guillaume le Vieux ſon oncle, pour le Comté d'Auvergne. Louis ſoutenoit qu'il étoit le ſeul qui pût en connoître, comme étant le ſeul Roi des parties; & Henri prétendoit avec raiſon, que ſuivant les loix féodales, c'étoit au Duc de Guienne à juger en premiere inſtance, & que le Roi de France ne pouvoit en connoître que ſur l'appel : attendu que le Comté d'Auvergne relevoit immédiatement de la Guienne, & n'étoit qu'un arriere-fief de la couronne de France.

Le troiſieme différent venoit de ce que Louis accordoit ouvertement ſa protection à un Prélat Anglois, dont Henri avoit à ſe plaindre, & qu'il regardoit comme un ſujet rebelle : c'étoit Thomas Becquet, Archevêque de Cantorbéri. On ne ſait point exactement le ſujet de la diſpute célebre

qui lui attira l'indignation de ſon Roi : les uns diſent qu'il oſa faire à Henri des remontrances fortes, ſur ce qu'il abuſoit de ſon autorité dans la diſtribution des bénéfices, en y nommant des ſujets indignes : d'autres prétendent que l'Archevêque plus jaloux de ſa dignité qu'il ne convenoit à un ſujet, ſe repentit d'avoir prêté ſerment au Roi, & le rétracta enſuite ; ce ſerment ne renfermoit pourtant rien de contraire à ſon devoir ; il n'obligeoit qu'à procurer le bien public, à être fidele au Roi, à conſerver ſa perſonne, ſon autorité, & les droits de ſa couronne. Le commun des Hiſtoriens dit en général, qu'il s'agiſſoit d'immunités des biens Eccléſiaſtiques, que Henri voulut leur ôter, & que Becquet défendit avec chaleur contre ſes entrepriſes. Quoi qu'il en ſoit, Thomas ne ſe croyant point en ſûreté en Angleterre, paſſa en France, où le Roi lui fit le plus bel accueil ; il le reçut comme un Saint, blâma hautement la conduite de Henri à ſon égard, lui promit ſon aſſiſtance, & lui donna pour retraite l'Abbaye de Pontigni.

Voilà quels étoient les ſujets de diviſion entre Louis & Henri. Pendant ſept années entieres, ce ne furent qu'entrevues, pourparlers, médiations, eſcarmouches, tre-

ves, ruptures, ſans cependant que les Rois en vinſſent jamais à un combat. Enfin, après bien des négociations, la paix fut concluе dans une conférence qui ſe tint à Montmirail, l'an 1169; Henri renouvella ſon hommage pour la Normandie, & le fit pour la Bretagne qui étoit entre ſes mains, comme étant la dôt de Conſtance, promiſe à ſon troiſieme fils: ſon fils aîné renouvella auſſi le ſien pour l'Anjou & le Maine; & en même temps fit ſerment entre les mains du Roi, pour la charge de grand Sénéchal de France, qui étoit devenue héréditaire dans la maiſon d'Anjou: Richard, troiſieme fils de Henri, rendit hommage pour le Duché d'Aquitaine, dont il reçut l'inveſtiture.

Il paroît par ces répétitions d'hommages, que Louis le Jeune en étoit fort jaloux; ſans doute il lui ſembloit beau de voir un Roi puiſſant, venir ſi ſouvent fléchir le genou devant lui: pour Henri, juſte appréciateur des choſes, il ne lui refuſoit rien dans ce genre, pourvu qu'on lui laiſſât les biens réels, qui étoient les Provinces qu'il ajoutoit ſans ceſſe à ſon Domaine.

Nous avons lieu de penſer qu'il l'emporta pour le fond des querelles dont nous avons parlé, parce que nous voyons

que le procès des Guillaumes lui valut leur Comté d'Auvergne, & qu'il resta en possession de lever des impôts sur tous ses sujets. Quant à l'affaire de l'Archevêque de Cantorbéri, elle fut amplement discutée: Louis ne dissimula point à notre Duc, que le Pape & le Clergé étoient résolus de porter tout à l'extrême; & que bientôt s'il ne cédoit, l'Eglise l'accableroit de tous ses foudres. On se sépara sans qu'il y eut rien de décidé sur cet article.

Henri profita de l'avis que lui avoit donné le Roi de France, pour prévenir les suites fâcheuses que pourroit avoir l'excommunication dont il étoit menacé. Outre les inconvénients qu'emporte dans tous les temps une excommunication, il y en avoit de particuliers dans ces siecles d'ignorance; c'est que les Papes délioient les sujets du serment de fidélité, & que ceux-ci en profitoient souvent pour se donner un nouveau maître. Henri jugea donc à propos d'assurer la fidélité de ses peuples, en se nommant un successeur qui n'eût rien à redouter des Anathemes de Rome: pour cela il passa en Angleterre avec Henri son fils ainé, & il le fit couronner Roi à Londres, le 13 Juin 1170. Ce fut l'Archevêque d'York qui fit la cérémonie, parce que celui de Cantorbéri

qui eſt en poſſeſſion de la faire, étoit en France, & ne pouvoit prêter ſon miniſtere.

Comme ce couronnement ſe fit avec précipitation & ſans beaucoup d'appareil, Henri ne fit point couronner Marguerite, l'épouſe de ſon fils, quoique ce fut l'ordinaire. Le Roi de France fut piqué de cette marque de mépris, & pour venger l'affront qu'on avoit fait à ſa fille, il entra en Normandie avec une armée: Henri repaſſa la mer & le calma, en lui diſant les raiſons pourquoi il n'avoit point amené avec lui Marguerite, & en l'aſſurant qu'il y auroit dans peu un ſacre plus ſolemnel où elle ſeroit couronnée.

Dans le même temps on reparla de l'affaire de Becquet. Henri d'après les explications que le Roi de France ſe chargea lui-même de lui donner, ſe radoucit, & il conſentit à recevoir le Prélat en grace. Celui-ci revint à Cantorbéri, après ſept ou huit ans d'abſence : ce fut contre le gré de tous ſes amis, qui connoiſſoient la brigue puiſſante qui étoit contre lui à la Cour, & qui lui conſeillerent de reſter en France ; mais il voulut affronter tous les dangers, & rentra dans ſon Dioceſe au commencement de Décembre. Auſſi-tôt après ſon retour, ſes

ennemis recommencerent leurs intrigues, & continuerent à aigrir le Roi contre lui, en lui prêtant des propos séditieux. On en rapportoit tous les jours de nouveaux traits outrageants, lancés sans ménagement, contre la personne de Henri & les droits de sa couronne : une fois, à ce qu'on raconte, le Roi, dans la colere où l'avoit mis un de ces rapports, dit tout haut : » est-ce qu'il ne se trouvera personne » qui me délivre de cet homme-là? « Quatre Gentilshommes qui l'entendirent, partirent sur l'heure pour Cantorbéri, & furent poignarder Becquet dans sa Cathédrale, le 29 Décembre.

Henri jura devant les Légats du Pape & les Evêques assemblés à Avranches, pour informer de ce meurtre, qu'il ne s'étoit point fait par son ordre, & qu'il ne l'avoit jamais approuvé : on ne laissa pas néanmoins de lui imposer une pénitence, pour y avoir donné lieu par ses discours indiscrets.

Au temps de la mort de Becquet, tout le monde convint que l'on n'auroit pas dû s'en défaire par un assassinat ; mais bien des gens pensoient qu'il étoit punissable pour avoir outré ses prétentions sur les prérogatives du Clergé. Ce qui le justifie en quelque sorte, c'est ce qu'on rap-

porte, que lorsque Henri proposa de lui donner l'Archevêché de Cantorbéri, il se défendit de le recevoir, sur ce qu'il se connoissoit d'une humeur trop inflexible, & sur-tout opiniâtre, à défendre les droits de l'Eglise. C'est aussi dans ces termes que Mathilde qui le connoissoit, avoit parlé de lui à son fils.

Plusieurs années après sa mort, on agitoit à Paris la question de savoir s'il avoit eu tort ou raison ; & un Théologien Normand, nommé Roger, soutint publiquement qu'il étoit damné : Alexandre III termina toutes les disputes en le canonisant. Après cela, le Roi de France passa en Angleterre pour visiter son tombeau, & y obtint, dit-on, la guérison de son fils : Henri lui-même fut à Cantorbéri se faire fouetter sur sa tombe, pour se réconcilier avec lui. Le Comte de Dreux, frere de Louis le Jeune, fonda un College à Paris sous son invocation : c'est celui qu'on nomme aujourd'hui le College de S. Thomas du Louvre.

La querelle que Henri avoit eue avec l'Archevêque de Cantorbéri, lui avoit déja attiré la haine de tout son Clergé ; mais le meurtre de ce Saint excita contre lui une rumeur générale de tout son peuple, & de tous les Princes ses voisins. Il passa quelque temps à Londres, sous l'anatheme,

occupé à se justifier du crime qu'on lui imputoit, & ne réussissant point à persuader. En l'année 1173, lorsqu'il eut accompli sa pénitence, il passa en Irlande, & en fit la conquête.

Alors il se vit au plus haut point de sa gloire; il étoit à la fois Roi d'Angleterre & d'Irlande; Duc de Normandie & d'Aquitaine; Comte d'Anjou, du Maine, de Xaintonge, d'Auvergne, du Limousin, du Périgord, de l'Angoumois & de la Touraine; ajoutons qu'il gouvernoit la Bretagne, qui devoit appartenir à son fils, par son mariage avec Constance.

L'Angleterre n'a eu dans aucun temps un Roi aussi puissant, ni la France un Vassal aussi redoutable. Il avoit quatre fils; Henri, dit *Courmantel*, déja couronné Roi d'Angleterre; Richard Duc de Guienne; Géoffroi, qui devoit être Comte de Bretagne, & Jean qui étoit encore enfant; on lui a donné le surnom de *Sans Terre*, parce qu'il n'eut aucun appanage du vivant de son pere.

Il étoit dans l'ordre des choses humaines, qu'après vingt-cinq ans de prospérités continues, Henri éprouvât quelques malheurs; aussi en eut-il de cruels à supporter dans les seize dernieres années de sa vie.

Lorsqu'il venoit de son expédition d'Ir-

lande, on lui apprit que ses trois fils s'étoient révoltés, & avoient pris les armes contre lui; que c'étoit à la sollicitation de leur mere, & sur les assurances que le Roi de France leur avoit données, de les soutenir de tout son pouvoir.

Eléonore, le premier auteur de ces troubles, réunissoit tous les genres de passions: son premier mari l'avoit trouvée infidelle; le second la trouva jalouse & ambitieuse: elle crut avoir à se plaindre de Henri, tant à cause de quelques intrigues, que parce qu'il lui donnoit trop peu de part dans les affaires: elle s'en vengea en animant contre lui leurs enfants. Elle ne cessoit de leur représenter l'injustice de leur pere qui, disoit-elle, leur donnoit de beaux titres, & ne leur laissoit aucune partie de l'autorité qui y étoit attachée: eux énorgueillis de la haute fortune qui les attendoit, se porterent facilement à la révolte; & Louis toujours jaloux de la grandeur de Henri, ne manqua pas de les y encourager encore. Ils prirent d'abord plusieurs Places dans la Haute-Normandie, & se firent un parti considérable parmi les Vassaux: non contents de cela, ils firent passer quelques-uns des leurs en Angleterre, & avec l'ai-

de du Clergé, ils souleverent un grand nombre de Seigneurs.

Lorsque Henri eut entendu ces terribles nouvelles; sur le champ, sans se donner le temps de rafraîchir son armée, il remonta sur sa flotte, & vint débarquer dans le Cotentin. Il n'y fut pas plutôt, que ses fils vinrent l'y trouver avec toutes leurs forces, & lui livrerent le combat: ils furent vaincus; beaucoup des leurs resterent sur la place; un plus grand nombre fut fait prisonnier, entre lesquels se trouva Hugues de S. Hilaire, avec dix autres Seigneurs de marque.

Cette victoire suffit pour dissiper entiérement le parti en Normandie; mais il parut avoir passé tout entier en Angleterre, tant les rebelles s'y montrerent redoutables. Ils y eurent en même temps deux armées, dont l'une étoit commandée par le Comte de Leicester, un des meilleurs Capitaines de son temps, & l'autre étoit celle du Roi d'Ecosse, qu'ils avoient appellé à leur secours, & qui vint dans l'espoir de profiter de ces troubles pour lui-même. Henri repassa la mer, & défit dans un grand combat, l'armée du Comte, qui se présenta à lui la premiere: le Général fut pris & envoyé à Londres,

où il fut renfermé dans la Tour. Notre Duc marcha ensuite contre le Roi d'Ecosse, qui étoit plus à craindre, à raison du grand nombre de ses soldats. Ce fut dans cette occasion qu'il alla à Cantorbéri mériter la victoire, en se faisant donner la discipline. Il eut un succès aussi entier qu'il pouvoit le desirer : le Roi d'Ecosse fut battu & fait prisonnier; son armée fut dispersée, une partie tomba entre les mains du vainqueur, l'autre regagna les côtes & prit la fuite. Ce dernier événement est de la fin de l'année 1174.

Henri passa quelques mois encore en Angleterre, occupé à détruire les derniers restes de la rebellion. Il n'ignoroit cependant pas ce qui se passoit en France, où ses fils portoient le ravage dans toutes les parties de ses Etats : Henri l'ainé, étoit allé soulever la Guienne, & y avoit réussi; un autre prenoit des Villes dans le Poitou, tandis que Louis, leur protecteur, étoit aux portes de Rouen, & se préparoit à y mettre le siege.

Plusieurs raisons concouroient pour engager les rebelles à ce siege important; mais sur-tout l'envie qu'ils avoient de délivrer Eléonore que Henri avoit fait arrêter l'année précédente, & qu'il avoit en-

fermée dans une tour de son Palais de Rouen.

Le Roi de France entoura la Ville dans les commencements du mois de Juillet 1175, & il y fit donner un grand nombre d'assauts, dont aucun ne put lui réussir.

Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ce siege, qui d'ailleurs fut long & opiniâtre, fut le danger que coururent les habitants le jour de S. Laurent. Comme le Roi de France avoit pour ce Saint une vénération singuliere, il voulut que le jour de sa fête on cessât toute hostilité; il fit demander pour ce jour-là une treve aux assiégés, & leur en accorda une pareille. Les habitants en profiterent pour se délasser dans les plaisirs, des fatigues qu'ils avoient tous les jours à essuyer: on quitta entiérement les armes, & on ne fit point la garde accoutumée. Les François qui s'en apperçurent, coururent en avertir le Roi, & le prierent de leur permettre un assaut: Louis fut d'abord indigné de ce manquement de foi; puis quand il considéra combien il lui seroit utile, il accorda la permission qu'on lui demandoit. Les assiégeants planterent donc leurs échelles, & monterent sans résistance. Déja ils avoient gagné le haut des murs, lorsque

deux Prêtres que la curiosité avoit portés au clocher de leur Eglise, pour observer le camp des ennemis, les virent qui montoient sur les remparts : aussi-tôt ils sonnerent l'alarme, descendirent, crierent aux armes : les habitants accoururent ; ils furent en foule sur les remparts, & on massacra les ennemis qui commençoient à s'y établir.

Cependant Henri à qui les habitants avoient député, accouroit pour les défendre ; il avoit avec lui son armée, dont il laissa la plus grande partie à quelques lieues de Rouen, avec ordre d'avancer sans bruit, pour surprendre les ennemis : lui, accompagné seulement de quelques soldats choisis, se mit sur des barques, & entra la nuit dans la Ville, sans être apperçu des François. Dès le second jour de son arrivée, il ordonna une sortie, où les bourgeois animés par sa présence, firent des prodiges de valeur : les François furent repoussés ; ils prirent la fuite, & en fuyant, ils se jetterent au-devant de l'armée de Henri qui avançoit contr'eux.

Là recommença la mêlée, qui fut vive ; mais qui ne dura pas long-temps, parce que les François se jetterent dans une forêt qui étoit proche, où ils trouverent un asyle.

Louis ne jugea point à propos de continuer le siege; il envoya même demander une treve pendant laquelle on pût s'aboucher pour conclure la paix. Les deux Rois se virent à Gisors, qu'on avoit mis en sequestre entre les mains des Templiers. On dit que Louis vint à la conférence avec une pierre dans une main & un pain dans l'autre, & que sans rien dire à Henri, il lui présenta ses deux mains, pour lui faire entendre que c'étoit à lui à opter entre la paix & la guerre: Henri qui n'étoit point homme à s'en laisser imposer par des tons de fierté, répondit au Roi en langage très-clair, que celui qui s'étoit cru obligé à demander une treve, ne devoit pas paroître si indifférent pour la paix: sur cela ils se séparerent plus ennemis que jamais.

A peine notre Duc fut revenu à Rouen, après cette entrevue, qu'il en repartit pour aller en Poitou, où on lui avoit dit que ses trois fils s'étoient rassemblés pour l'attaque de je ne sais quelle place; & où il les trouva en effet avec une armée assez considérable, qui faisoient le dégât dans le pays. Henri fit voir dans cette occasion ce que c'est que le cœur d'un pere: lui qui étoit accouru avec une précipitation extrême dans le dessein de punir sévérement ses enfants.

enfants, dès qu'il se vit près d'eux, il ne se trouva plus de colere; il oublia qu'il étoit venu pour les combattre, & il leur envoya présenter leur grace & le retour de sa tendresse. Ils reçurent ses Députés avec hauteur, les lui renvoyerent après les avoir outragés, & se mirent en marche pour lui présenter la bataille : c'étoit ainsi qu'ils en avoient déja usé avec lui dans la Basse-Normandie. Henri remporta une victoire complette, & il en retira les fruits les plus doux, car ses trois fils vinrent à peu de distance l'un de l'autre se jetter à ses pieds, & lui demanderent pardon de leur crime. Il le leur accorda sans peine, & fit même publier une amnistie générale pour tous leurs complices.

De là il fut auprès de Tours, où étoit le Roi de France, pour y finir la paix avec lui. Dans l'acte qui fut arrêté entre les deux Rois, Henri voulut bien traiter aussi avec ses enfants : il assigna à son fils ainé, pour son entretien, 15000 liv. de pension & deux villes en Normandie; à Richard, le second, deux villes dans le Poitou, & la moitié du revenu de ce Comté; à Géoffroi, la moitié du revenu de la Bretagne. Il promit à Jean, qui étoit encore fort jeune, de lui donner Chinon, Loudun & Mirabeau avec leurs dépendances, lorsqu'il

feroit en âge d'époufer Adélaïde de Savoie; avec qui il étoit fiancé.

Cette paix fe fit en 1176; & quatre ans après Louis le Jeune mourut: fon fils unique lui fuccéda fous le nom de Philippe-Augufte; il avoit été facré un an auparavant, & Henri avoit afsifté à cette cérémonie comme Duc de Normandie, & y avoit porté la couronne.

Dans l'année même de fon avénement au trône, Philippe eut un démêlé avec notre Duc. Sa mere s'oppofoit à ce qu'il épousât une fille du Comte de Flandres; & piquée de fon opiniâtreté, elle fe retira chez le Comte de Champagne, qu'elle porta à lui faire la guerre; elle mit auffi dans fon parti Henri, qui avança avec une armée pour la foutenir. Philippe fit voir alors ce qu'il feroit par la fuite: il avoit à peine feize ans, & il montra tant de réfolution, que fes ennemis crurent faire prudemment de lui demander la paix. Il la leur accorda, mais il n'oublia point la part que Henri avoit eue dans la guerre: Pour l'en punir, il s'attacha à mettre la divifion dans fa famille, fuivant en cela le plan que fon pere lui avoit tracé en mourant; & il y réuffit fi bien, que le jeune Henri fe retira de la Cour de fon pere, & fut dans le Querci, où il leva l'étendard de la

révolte, en l'année 1183. Notre Duc y accourut avec son armée; mais à peine y étoit-il arrivé, que le jeune Prince tomba dangereusement malade; & sentant que sa fin approchoit, il envoya vers son pere, le prier de venir pour lui donner sa derniere bénédiction. Henri fut retenu par des amis, qui croyoient qu'on pouvoit tout craindre d'un fils révolté, & il se contenta de lui envoyer son anneau pour gage du pardon qu'il lui accordoit : le fils reçut l'anneau avec transport & mourut en le baisant.

La mort du jeune Henri occasionna un commencement de guerre entre son pere & la France. Comme il ne laissoit point d'enfants, Louis redemanda sa sœur, & le Vexin qu'on lui avoit donné pour dot. Henri rendit volontiers Marguerite, qui fut épouser à Paris Bela III, Roi de Hongrie; mais il eut plus de peine à se dessaisir de la dot. Philippe pour l'y contraindre, se jetta dans le Berri, où il prit quelques places.

Les choses ne furent pas plus loin; le Pape qui sollicitoit alors une croisade chez tous les Princes chrétiens, fit tant par ses Légats, que les deux Princes consentirent à terminer leur querelle à l'amiable. On convint que le Vexin resteroit à Henri,

pour être la dot d'Alix, seconde sœur de Philippe, qui devoit incessamment épouser Richard, à qui elle avoit déja été promise ; & même la jeune Princesse fut remise d'avance entre les mains de son beaupere futur, qui l'amena avec lui à Londres.

Alix qui avoit été donnée pour gage de la paix, fut un nouveau sujet de discorde entre Henri & ses fils. Elle étoit nubile lorsqu'on l'avoit fait passer à Londres ; de maniere que Richard qui la trouvoit à son gré, avoit été très-fâché du retardement qu'on avoit apporté à son mariage ; mais il le fut bien plus lorsqu'un an après il demanda à Henri de lui donner sa femme, & que celui-ci répondit qu'elle étoit trop jeune pour qu'on pût la lui remettre entre les mains. Il prit cependant son parti, & attendit encore un an, après quoi il fit la même demande, y ajoutant qu'il prioit son pere de l'associer à la couronne d'Angleterre, comme il l'avoit fait pour son frere Henri. Le Duc lui fit sur son mariage une réponse semblable à celle de l'année précédente, & en outre il lui refusa nettement & en termes assez durs, l'association qu'il avoit demandée.

Alors Richard ajouta foi aux bruits qui couroient sur le compte de son pere. On

disoit publiquement qu'à près de soixante ans, il étoit devenu amoureux de la jeune Alix qui en avoit quinze, & qu'il la gardoit à vue dans son Palais de Londres. On disoit qu'il vouloit l'épouser, & qu'il parloit de répudier Eléonore. On disoit bien d'autres choses encore qui étoient propres à alarmer un jeune amant sur l'honneur de son épouse future. Il n'en falloit pas davantage pour porter Richard à la révolte, à laquelle il étoit d'ailleurs entraîné puissamment par les exhortations de son frere Géoffroi, qui s'étoit retiré à Paris, sur le refus que son pere avoit fait de lui céder l'Anjou ; & plus encore, par le Roi de France, qui lui promettoit de l'appui. Ainsi il ramassa quelques troupes & se mit à leur tête pour ravager la Normandie, dans les commencements de l'an 1186.

Vers le milieu de la même année, il perdit un de ses complices, dans la personne de son frere Géoffroi, qui mourut à Paris. Ce jeune Prince laissa deux enfants de sa femme Constance, une fille nommée Eléonore, & un fils nommé Artus. On dit que lorsque ce fils vint au monde, son grand-pere voulut qu'on le nommât Henri comme lui ; mais que les Bretons s'y opposerent, & le nommerent par accla-

mations Artus : il y avoit parmi eux une tradition prophétique, qui leur promettoit un héros de ce nom. On a remarqué que le nom d'Artus a été fatal à tous ceux qui l'ont porté.

Jean, qui commençoit à sortir de sa minorité, succéda à Géoffroi dans son animosité contre leur pere ; Richard & lui formerent une armée & forcerent quelques places en Normandie.

Quoique Henri fut instruit de tout, il ne quitta point son séjour de Londres ; sans doute il voulut paroître ignorer la révolte de ses enfants, pour leur donner plus de facilité de revenir à des sentiments honnêtes : à la fin appellé par ses peuples que fatiguoient ces guerres intestines, il passa en France.

Il n'y eut pas les succès qui l'avoient accompagné jusqu'alors ; il trouva ses Vassaux peu disposés à lui obéir ; ses soldats eux-mêmes le suivoient avec peine contre ses fils, dans qui ils voyoient les Princes qui devoient bientôt les commander. Tous ces différents sujets de chagrin réunis, lui donnerent la mort : il fut attaqué à Chinon d'une maladie de consomption, dont il mourut le 6 Juillet 1189, en donnant sa malédiction à ses enfants. Jamais il n'y en eut de mieux méritée, & nous verrons

qu'aucune n'a jamais été suivie d'effets plus funestes.

Henri avoit soixante-un ans lorsqu'il mourut ; il en avoit régné trente-huit en Normandie, outre les sept qu'il passa sous la conduite de Géoffroi son pere, & trente-cinq en Angleterre. Il fut inhumé dans l'Abbaye de Fontevrault.

Quelques Historiens rapportent qu'on vit à ses funérailles un effet bien singulier de l'antipathie. Ils disent que comme on l'apportoit en pompe de Chinon au lieu de sa sépulture, Richard son fils voulut aller au-devant du convoi ; qu'à son approche le cadavre frémit & jetta des bouillons de sang par le nez ; & que les bouillonnements cesserent lorsque le jeune Duc s'éloigna de lui. Henri aimoit les femmes & la chasse ; il aimoit encore plus l'argent, il chérissoit les Juifs, & laissoit vaquer long-temps les bénéfices pour en avoir les fruits.

Lorsque RICHARD eut vu rendre en Anjou les derniers devoirs à son pere, il vint à Rouen, où l'Archevêque Gautier lui ceignit l'Epée ducale, & le salua Duc de Normandie, en présence des Evêques & des Grands de la Province. Son premier acte de souverain, fut de remettre en liberté sa mere Eléonore, qui étoit depuis

quinze ans en prison ; ensuite il passa avec elle en Angleterre pour se faire couronner : il se fit aussi accompagner dans ce voyage par Jean son frere, qu'il avoit déja nommé Comte de Mortain, & à qui il donna de très-belles terres dans son royaume.

Richard passa plusieurs mois en Angleterre, & il les employa à ramasser les sommes qui lui étoient nécessaires pour accomplir le vœu qu'il avoit fait de passer dans la Terre-Sainte. A son retour, il alla prêter hommage au Roi de France. Il se trouva qui méditoit aussi un voyage en Asie ; ils s'ouvrirent l'un à l'autre de leur dessein, & convinrent d'unir leurs forces & de partir ensemble pour cette grande entreprise ; en même temps il fut arrêté entr'eux que l'on remettroit à la fin de la Croisade la décision de quelques points litigieux qui pouvoient les diviser. D'après ces dispositions ils se jurerent une amitié réciproque, & chacun fit ses préparatifs pour le départ.

L'an 1190, Philippe alla s'embarquer à Genes, & Richard se rendit à Marseille où il monta sur sa flotte. Les deux Princes se joignirent à Messine, & ils y passerent l'hyver, parce que la saison étoit trop avancée pour continuer leur voyage.

Ce

Ce fut dans ce long séjour, que se forma la haine opiniâtre qui les a ensuite déchirés jusqu'à la mort. On lui donne plusieurs causes, dont la principale fut une querelle qui s'éleva entre Richard & Tancrede, Roi de Sicile, dans laquelle Philippe prit parti pour le second. On dit aussi que Richard prit ce temps pour déclarer au Roi de France qu'il n'épouseroit jamais sa sœur Alix, à cause des liaisons suspectes qu'elle avoit eues avec Henri, & qu'il fit publier alors son mariage avec la belle Berengere, fille du Roi de Navarre, que sa mère Eléonore lui avoit amenée. Malgré tant de sujets de discorde, aucun des deux Rois ne fit éclater sa haine à Messine.

Philippe en partit au commencement du mois de Mars, & Richard se mit en mer quinze jours après lui avec une flotte de cent cinquante navires & de cinquante-trois galeres. Dans les premiers jours de sa navigation, notre Duc essuya une tempête furieuse qui fit échouer trois de ses vaisseaux sur les côtes de Chypre. Les habitants de cette Isle, loin de donner à l'équipage les secours que des chrétiens avoient droit d'en attendre, le traiterent avec la derniere inhumanité : Richard pour s'en venger, s'empara de l'Isle, & en chas-

sa Isaac Commene, dont il donna la couronne à Gui de Lusignan.

Cette conquête fut cause que Richard n'aborda en Syrie que six mois après le Roi de France. A son arrivée, il trouva les Croisés devant Acre, dite autrement Ptolémaïs, qu'ils tenoient assiégée depuis trois ans; il se joignit à eux, & dès les premiers assauts la ville fut emportée & livrée au pillage. Ce fut là tout le fruit que les chrétiens tirerent de la plus grande croisade qu'ils aient jamais faite; car bientôt la division se mit parmi eux, & ils perdirent de vue leur objet principal, qui étoit la conquête de Jérusalem, pour ne s'occuper que de la querelle du Marquis de Montferrat & de Gui de Lusignan qui se disputerent la souveraineté de cette Ville.

Peu de temps après la prise d'Acre, Philippe fut obligé de quitter l'Asie; il fut attaqué d'une maladie singuliere, qui lui fit tomber les cheveux & les ongles, & il s'embarqua pour repasser en France. Avant qu'il partit, il fit serment à Richard, en présence de tous les Princes croisés, de n'entreprendre rien sur ses Etats, que cinquante jours après que lui-même y seroit revenu; mais quand il fut en France il oublia les serments qu'il avoit faits sous

un autre ciel, & il n'hésita point à se jetter en armes dans la Normandie.

Cependant Richard continuoit ses exploits en Asie ; il avoit pris Joppé & plusieurs autres citadelles considérables ; il avoit battu les Sarrasins dans un grand combat auprès d'Antipatride, & il avoit forcé le redoutable Saladin à lui demander une treve : Richard lui avoit fait répondre, qu'il ne connoissoit point de treve avec les Infideles, & il s'étoit mis en marche pour aller assiéger Jérusalem. Ce fut dans ces circonstances qu'il apprit l'irruption que Philippe avoit faite dans la Normandie ; il s'arrêta sur cette nouvelle, ne jugeant point qu'il fût obligé de sacrifier ses intérêts au bien général de la chretienté ; il accorda pour cinq ans la treve que Saladin continuoit à lui demander, & il repartit avec toute son armée.

Lorsqu'il étoit à la hauteur de la Dalmatie, une tempête fit échouer sur les côtes le vaisseau qu'il montoit & le brisa entiérement : il lui fallut alors prendre son chemin par les terres pour regagner sa patrie. Pour être plus en sûreté sur la route, il prit un habit de Templier ; & à la faveur de ce déguisement, il marcha long-temps sans être reconnu : mais son malheur le fit tomber enfin entre les mains de Léopold, Mar-

quis d'Autriche. Ce Prince n'avoit point oublié l'affront qu'il lui avoit fait au siege d'Acre, en lui arrachant l'étendard qu'il avoit arboré sur le haut d'une tour, pour y planter le sien ; il le fit arrêter & le vendit à l'Empereur Henri VI, qui le retint prisonnier à Wormes.

Lorsque Philippe apprit ce malheur, il mit en œuvre tout ce qui pouvoit le faire tourner à son avantage ; il fit proposer à Jean d'épouser Alix sa sœur, que Richard avoit amenée à Rouen à son tetour de Londres, & il lui promit de l'aider à dépouiller son frere de son Duché de Normandie. Au moyen de cet arrangement, Jean se trouvoit avoir à la fois & un excellent parti dans Alix, & un très-bel établissement dans le Duché de Normandie : aussi ne négligea-t-il rien pour le faire réussir ; mais il trouva tant d'opposition dans les Seigneurs Normands, qu'il fut bientôt contraint d'y renoncer. Tous ceux qu'il entreprit de gagner, lui remontrerent avec force la lâcheté de son procédé, & lui reprocherent la bassesse qu'il y avoit à abuser ainsi du malheur de son frere : les habitants de Rouen sur-tout furent indignés de cette espece de trahison, & ils refuserent constamment de le recevoir dans leurs murs.

Philippe travailla de son côté à l'exécu-

tion du projet, mais avec plus de succès que le Prince Jean, parce qu'il avoit à ses ordres une armée nombreuse. Il s'empara de tout le Vexin, qui ne put lui faire aucune résistance; il entra dans Gisors & y mit garnison françoise; il prit Evreux, Aumale & le Vaudreuil, & finit par venir se présenter aux portes de Rouen.

Comme il connoissoit cette place pour être capable d'une longue résistance, il essaya la voie de la corruption, & fit aux chefs les offres qu'il crut propres à les séduire. Ce moyen ne lui ayant point réussi, il employa les menaces de mettre tout à feu & à sang; & voyant que les habitants n'étoient point encore disposés à se rendre, il forma le siege de la Ville. Les Bourgeois seuls, sans le secours d'aucune troupe réglée, soutinrent long-temps avec vigueur ses assauts; cependant comme leurs forces n'étoient point, à beaucoup près, égales aux siennes, ils n'auroient pu se défendre toujours. Ils étoient sur le point de demander à capituler, lorsque le Comte de Leicester, un des Généraux de Richard, vint à leur aide avec quelques bataillons: ce renfort fit perdre à Philippe les espérances qu'il avoit pu concevoir, & le détermina à lever le siege.

Cependant en l'année 1193, Richard,

après avoir langui quinze mois dans sa prison, en sortit moyennant 150000 marcs d'argent qu'il paya à l'Empereur; il s'embarqua sans délai sur le vaisseau qui lui avoit apporté sa rançon, & vogua vers l'Angleterre. Le Comte Jean y étoit alors occupé à soulever le peuple & les Grands. Dès qu'il sut que son frere étoit libre & qu'il venoit vers lui, il repassa promptement la mer, & alla auprès de Philippe se mettre à l'abri de sa colere. Richard arriva heureusement en Angleterre; & pour raffermir son autorité qu'il craignoit que sa longue absence n'eût ébranlée, il se fit sacrer de nouveau à Winchester: après cela il fit une paix solide avec le Roi d'Ecosse, qui avoit voulu remuer pendant sa détention, & il vint à Rouen, d'où il envoya demander au Roi de France une treve de quinze mois, que celui-ci lui accorda.

A peine la treve fut-elle expirée, que les hostilités recommencerent du côté de Philippe avec la plus grande animosité. Il alla fondre sur la Touraine, & Richard s'y rendit après lui avec une armée beaucoup plus forte que la sienne, pour empêcher les ravages qu'il avoit déja commencés. Il lui présenta plusieurs fois le combat, qu'il eût toujours l'art d'éviter; enfin comme il se retiroit en France, il le surprit à Freteval,

entre Châteaudun & Vendôme : là il tomba ſur ſon arriere-garde, la tailla en pieces, & lui enleva tout ſon bagage, dans lequel ſe trouvoient les archives de la Couronne, que les Rois de France portoient autrefois avec eux à la guerre. Cet accident fit ſentir la néceſſité de leur choiſir un dépôt où elles fuſſent plus en ſûreté : on prit pour cela la Tour du Louvre d'abord, & ſous le regne de Saint Louis, la Sainte Chapelle de Paris. Cet événement remarquable eſt de l'année 1194.

Peu de temps après, Philippe fit lever à Richard le ſiege du Vaudreuil, qu'il faiſoit en perſonne, & il le traita ſi mal que celui-ci fut contraint de ſe retirer & de ſe renfermer dans Rouen précipitamment.

Cette alternative de ſuccès & de malheurs ſi propre à rebuter des ennemis ordinaires, ne faiſoit aucun effet ſur la haine envenimée de nos deux Princes. Dans la même année ils parurent faire une treve de quatre mois par égard pour le Légat du Saint Siege qui s'en fit l'entremetteur ; mais la guerre continua en effet, & ce ne fut que l'année ſuivante qu'on parla de paix. Ce fut Richard qui en fit les premieres propoſitions, dans la vue d'en profiter pour aller punir Henri VI de la rigueur dont il avoit uſé avec lui ; mais l'Empe-

reur qui connoissoit son dessein, fit tant par ses intrigues, que cette paix échoua lorsqu'elle étoit sur le point de se conclure.

Richard vint au milieu de l'année 1195, mettre le siege devant Arques, dont le Vicomte s'étoit révolté pour se donner à Philippe. Le Roi de France, pour faire diversion, alla se jetter dans Dieppe, & brûla tous les vaisseaux que le Duc y avoit dans le port; de là il courut en Berri pour reprendre Issoudun, dont un des Généraux Normands venoit de s'emparer par surprise.

Dès que Richard connut la route qu'il avoit prise, il le suivit avec toutes ses forces, abandonnant pour cela le siege qu'il avoit entrepris; il le joignit au bout de quelques jours, & ils se trouverent si proche, que l'on ne douta point qu'ils n'en vinssent aux mains. Cependant, contre toute attente, il y eut des propositions de paix auxquelles ils entendirent, & qui furent agréées le mois suivant à Louviers. Par le Traité, Richard céda à Philippe, outre le Vexin qui lui revenoit de droit, Evreux, Neuf-Marché, Vernon, Longueville, Gaillon, Pacy & Nonancourt.

Au moyen de ces cessions, Andeli devint Ville frontiere de la Normandie, & comme telle, il étoit de l'utilité publique qu'elle fût

promptement fortifiée. Ainsi dès que la paix fut signée, Richard la fit entourer de murs & de redoutes, & pour la soutenir il fit construire au Château-Gaillard une citadelle, qui fut achevée en une année. Andeli & Château-Gaillard appartenoient alors à l'Archevêché de Rouen, de maniere que l'Archevêque Gautier, qui étoit pour lors à Cambrai *, sur l'avis qu'il eut des travaux que le Duc faisoit faire, entreprit de s'y opposer, & l'envoya prier de les discontinuer. Le Duc n'eut aucun égard à ses remontrances, & se contenta de lui écrire pour lui promettre un dédommagement convenable. Le Prélat répondit en lançant l'excommunication sur Richard, & mettant la Ville de Rouen & la Province en interdit. Ces foudres n'intimiderent point notre Duc : les exploits qu'il avoit faits en Asie, lui avoient mérité les bonnes graces de Rome ; il appella au Pape de l'excommunication de l'Archevêque & fit continuer ses travaux. Le Pape jugea la cause en faveur de Richard, & il enjoignit à Gautier d'accepter les dé-

* Ce fut pendant le séjour de cet Archevêque à Cambrai, que se forma la liaison de fraternité qui regne entre le Chapitre de cette Ville & celui de Rouen.

dommagements que son Duc lui avoit proposés : en conséquence se fit le fameux traité, par lequel les Archevêques ont cédé aux Ducs Andeli & Château-Gaillard, & ont reçu en échange les Villes de Dieppe, de Bouteilles & de Louviers, ainsi que la forêt d'Aliermont.

Il étoit impossible que deux Princes qui, comme Richard & Philippe, étoient voisins, ambitieux, de force égale, & d'une humeur également inquiete, restassent long-temps en repos : aussi la guerre recommença-t-elle entr'eux en l'année 1197, sous un prétexte que nous ignorons. Les uns disent que ce fut à cause d'un mauvais traitement que Richard fit à un Vassal de Philippe ; d'autres, parce que les fortifications d'Andeli faisoient ombrage à ce dernier.

Quel qu'aît été le motif de cette guerre, Philippe l'ouvrit par la prise d'Aumale, qu'il avoit rendu lors de la derniere paix. Il prit, pour l'attaquer, le temps que Richard étoit en Bretagne, où il forçoit cette Province à le reconnoître pour tuteur du jeune Artus son neveu, dont il se fit donner la garde malgré l'opposition de Constance. D'un autre côté, le Prince Jean qui depuis long-temps avoit fait sa paix avec son frere, & qui en avoit reçu pour

marque de ſa confiance le commandement d'une armée, mena ſes troupes contre Beauvais, qui étoit au Roi de France, & il l'emporta dès les premiers aſſauts. Philippe de Dreux, Evéque de cette Ville, qui accouroit avec ſes ſoldats pour la défendre, tomba dans une embûſcade; il fut pris & amené à Jean, qui l'envoya à Rouen, avec ordre de l'enfermer dans un cachot.

Peu de temps après, il y eut une treve d'un an, à la médiation du Comte de Flandres, allié de Richard. Elle ne ſervit qu'à redonner aux ennemis les forces néceſſaires pour rendre la guerre plus affreuſe; car à peine fut-elle expirée, qu'on combattit avec un acharnement horrible, juſqu'au point de crever les yeux aux priſonniers de guerre. Richard voulut mettre le ſiege devant Gaillon, & en allant reconnoître la place, il fut bleſſé d'une fleche au genou: cela ne l'empêcha point de livrer bataille le lendemain à Philippe, qui étoit campé dans les environs de Giſors, où les François furent battus & mis entiérement en déroute.

Le jour de ce combat, Philippe courut deux grands dangers, dont il ſe tira par ſa bravoure & ſon adreſſe. Comme il fuyoit vers Giſors, dans le deſſein de s'y retirer

après sa défaite, n'ayant avec lui qu'une petite troupe de soldats, il tomba dans une embuscade & se vit tout à coup en tête un bataillon nombreux. Ses amis lui conseillerent de retourner en arriere & d'éviter le combat; lui dédaignant une action si lâche, mit l'épée à la main, & fondit tête baissée sur les ennemis, à travers desquels il se fraya un passage: ses compagnons furent tués ou blessés à mort; lui seul échappa sans blessure, & continua sa route vers Gisors.

Un nouveau danger l'attendoit à l'entrée de cette Ville; car le pont fondit sous lui lorsqu'il le passoit, & il tomba à cheval dans la riviere. Là parut son adresse & sa présence d'esprit extraordinaire: après avoir cédé quelque temps au courant qui l'entraînoit, lorsqu'il sentit ensuite qu'il étoit devenu moins rapide, il mit son cheval à la nage, & il le conduisit si bien, qu'ils gagnerent heureusement le rivage.

SUR CES entrefaites arriva en France le Cardinal de Capoue, Légat du Saint Siege; cet habile Italien entreprit de réconcilier ces deux Princes ennemis, & il sut les manier l'un & l'autre avec tant de délicatesse, qu'il les fit consentir à une treve de cinq ans, qui fut arrêtée en 1198. C'étoit un acheminement à la paix, & même il y

avoit apparence qu'elle ne tarderoit pas à ſe conclure, lorſqu'elle fut reculée par un voyage que Richard entreprit alors en Limouſin.

On lui avoit rapporté qu'Aimar, Vicomte de Limoges, avoit trouvé dans ſes terres un tréſor conſidérable. Si l'on en croit ce que diſent quelques vieilles chroniques, ce tréſor étoit fait pour tenter un Prince moins avare que Richard ; il ne s'agiſſoit de rien moins que de dix ſtatues de fin or, repréſentant un Empereur, ſa femme, ſes quatre fils & ſes quatre filles, de grandeur naturelle. Richard avoit envoyé demander à Aimar la part du Seigneur, & ce Vaſſal avoit refuſé de la donner ; il s'étoit enfermé avec ſon tréſor dans la forteresse de Chalus, près de Limoges. Richard partit pour l'y forcer, & il preſſa ſi vivement la place, qu'après quelques aſſauts les aſſiégés propoſerent de ſe rendre ſans autre condition que d'avoir la vie ſauve. Le Duc, par je ne ſais quel caprice de cruauté, leur fit dire qu'il exigeoit qu'ils ſe rendiſſent à diſcrétion, parce que ſon deſſein étoit de les faire tous pendre : ils ſe réſolurent donc à vendre chérement leur vie, préférant à une mort honteuſe, celle qu'ils trouveroient les armes à la main.

Un ſoir que Richard ſe préparoit à don-

ner le lendemain un assaut général, il fut pour visiter la place, & il s'approcha d'assez près pour qu'un nommé Bertrand de Gourdon le reconnût & lui perçât le bras d'une fleche : la plaie fut mal pansée & elle devint bientôt mortelle.

Cependant le Duc eut le plaisir de voir emporter le château : on lui amena toute la garnison & Gourdon le premier, pour qu'il eût à en disposer ; il accorda la vie & la liberté à cet homme, lui fit donner une grande somme d'argent, & fit pendre tous les autres, montrant par ce trait bizarre, qu'il n'avoit aucune idée de la vraie générosité.

Il mourut de sa blessure le 6 Avril 1199, âgé de quarante ans, après en avoir régné dix : son corps fut placé à Fontevrault, à côté de celui de son pere ; ses entrailles furent portées dans la Cathédrale de Poitiers, & son cœur fut apporté à Rouen, où on le mit devant le grand Autel, dans un tombeau d'argent. Ce tombeau a été vendu depuis pour aider à payer la rançon de S. Louis.

Les Historiens ont accusé Richard d'impureté, d'avarice, de dureté & d'ambition ; ils conviennent en même temps qu'il étoit intrépide dans la guerre, & savant dans l'art militaire : sa valeur extrême lui a fait donner le surnom de *Cœur de Lion*.

On dit qu'il avoit habituellement une petite fievre qui le consumoit, & que cela lui venoit d'avoir porté les armes de trop bonne heure : au reste, il étoit grand & avoit l'air fort majestueux. Il ne laissa aucun enfant de Berengere sa femme.

L'héritier légitime de Richard étoit Artus, Comte de Bretagne, fils de son troisieme frere Géoffroi, qui devoit venir à sa succession avant Jean, son quatrieme frere ; parce qu'alors, comme à présent, la représentation avoit lieu au premier dégré. JEAN ne respecta point cette loi, ni les droits qu'elle donnoit à son neveu ; aussitôt après la mort de son frere, il se fit proclamer Duc de Normandie, & passa en Angleterre pour s'y assurer la couronne.

Artus avoit alors treize ans ; & comme il étoit trop foible pour résister par lui-même à son oncle, il suivit le conseil de sa mere Constance, qui le portoit à se mettre sous la protection de Philippe Auguste. Le Roi de France ne desiroit rien tant qu'une occasion pareille d'abattre la grande puissance du Duc Roi d'Angleterre : il s'empara de l'Anjou, de la Touraine & du Maine, qu'il retint en ses mains pour les conserver à Artus. Cela se fit l'année même de la mort de Richard. La nouvelle en vint bientôt aux oreilles de

Jean, qui accourut pour s'oppoſer à ces entrepriſes; il marcha vers le Mans, dont les habitants lui refuſerent l'entrée; mais il fit donner l'aſſaut à cette Ville rebelle, & l'ayant emportée, il la livra au pillage de ſes ſoldats, & fit abattre ſes murs.

Le Cardinal de Capoue vit avec peine s'élever une guerre qu'il avoit cru éloignée par la treve de cinq ans, & qui dérangeoit extrêmement les projets de la Cour de Rome. Car ce n'étoit pas ſeulement l'amour de la paix qui la portoit à concilier ainſi les Princes Chrétiens, mais encore l'eſpoir qu'elle avoit de les déterminer enſuite à une croiſade que le Pape ſouhaitoit toujours avec ardeur. Il fit donc agir auprès de Philippe & de Jean, les Evêques de leurs Etats, pour les engager à traiter à l'amiable, & il leur ménagea une entrevue auprès de Giſors, dans laquelle ils conférerent long-temps; mais tout cela fut inutile, on ne put parvenir à leur faire agréer une paix. Philippe fut attaquer Conches, dont il ſe rendit maître; & enſuite il ſe jetta ſur le Vendômois, où il mit tout à feu & à ſang.

Alors ce que les médiations de Rome n'avoient pu faire, le caprice de Jean l'exécuta ſans peine; il fit parler d'accommodement,

modement, & présenta des conditions si avantageuses, que le Roi de France fut charmé d'avoir à les accepter.

Notre Duc avoit une niece nommée Blanche de Castille, qui étoit venue demeurer à sa Cour, après la mort d'Alphonse VIII, Roi d'Espagne, son pere; il la proposa à Philippe pour Louis, son fils ainé, & lui assigna pour dot la plupart des Villes dont on s'étoit emparé dans la derniere guerre. Il fit plus, car il promit de reconnoître le jeune Prince pour son héritier aux biens qu'il possédoit en France, au cas qu'il vint à mourir sans enfants. Philippe se garda bien de refuser de si grands avantages: la paix fut signée à Gaillon, le 22 Mai de l'an 1200, & le lendemain on célébra le mariage.

Artus qui se trouvoit alors à la Cour de France, fit hommage à Jean pour son Comté de Bretagne, & le reconnut par cet acte vrai Duc de Normandie. Sa mere Constance le blâma d'avoir fait cette démarche, & craignant que sa perte ne fût tôt ou tard le sceau de l'alliance que les deux Princes venoient contracter, elle l'enleva d'auprès de Philippe, & se retira avec lui à Angers.

Jean qui étoit naturellement ami du repos, ne fut pas plutôt en paix, qu'il se

livra tout entier à son goût pour les plaisirs. Il y avoit déja quelque temps qu'il avoit répudié Hadwise sa femme, fille du Comte de Glocester, & qu'il avoit pris en sa place Isabelle d'Angoulême, pour qui il avoit conçu une passion si violente, qu'il l'avoit enlevée au Comte de la Marche, à qui elle étoit fiancée. Il fit passer cette jeune épouse en Angleterre, & il se fit couronner de nouveau à Cantorbéri, pour qu'elle eût part à cet honneur : après quoi il ne songea plus qu'à jouir des délices que lui promettoit la Souveraineté.

En 1201, il revint à Rouen avec toute sa Cour, & passa de là à Paris pour y rendre visite au Roi de France. Il en fut reçu avec toutes les marques d'amitié qu'il pouvoit attendre d'un allié; de sorte qu'il y avoit lieu de croire que la paix alloit être éternelle entr'eux, tant leur confiance mutuelle sembloit propre à l'assurer. Depuis long-temps on n'avoit vu une liaison si grande entre les Rois de France & les Ducs de Normandie : le peuple des deux Etats ne doutoit point que la guerre ne fût éloignée pour toujours; cependant elle ne tarda pas à se rallumer.

Le Comte de la Marche n'avoit vu qu'avec dépit, qu'on lui enlevât une Princesse dont la possession prochaine flattoit

toutes ses idées de bonheur; il se plaignit hautement de la violence que Jean lui avoit faite, réclamant sur Isabelle le droit que les fiançailles lui avoient donné. D'autres Vassaux de Jean qui prétendoient aussi avoir à se plaindre de sa conduite à leur égard, se joignirent au Comte, & ils s'adresserent ensemble au Roi Philippe, comme au souverain commun qui devoit juger sur les plaintes qu'ils avoient à former contre leur Duc. Jean instruit de cette procédure, la taxa d'irrégularité, & prétendit que ses Vassaux devoient former leur action devant lui, en premiere instance, sauf à porter ensuite leur appel devant le Roi de France. Sur sa réclamation, Philippe crut devoir les renvoyer devant lui, & se contenta de leur donner des lettres de recommandation, pour le prier de leur rendre une exacte justice. Le Duc, sans aucun égard pour les prieres de Philippe, rendit un jugement qui condamnoit ses Vassaux aux peines portées contre les rebelles. Ceux-ci en ayant appellé, Philippe cassa l'arrêt du Duc, & assembla ses troupes pour rétablir les condamnés dans leurs Seigneuries; il entra en Normandie à la tête d'une armée considérable, & il prit, presque sous les yeux de Jean, Tillieres, Bouta-

vant, Mortemer, Lions & Gournai. Artus vint le trouver dans cette derniere place ; le Roi de France le fit Chevalier, & reçut son hommage pour les Comtés de Poitou & d'Anjou ; il le fiança ensuite à Marie sa fille, qui avoit cinq ans, & lui donna des troupes & de l'argent pour faire la guerre à son oncle.

Le jeune Artus ne sut point profiter du secours que Philippe lui avoit donné ; par une confiance naturelle à son âge, il s'éloigna de son protecteur, & voulut avoir l'honneur de combattre seul son adversaire. Il courut dans le Poitou, sur ce qu'on lui dit qu'Eléonore sa grand-mere y étoit, & il mit le siege devant Mirebeau, où elle se renferma à son approche : son dessein étoit de l'arrêter prisonniere, pour la punir ensuite de ce que, par jalousie pour Constance, elle s'étoit déclarée en faveur de Jean. Il ne fut pas long-temps sans voir arriver son oncle, qui lui présenta le combat : le jeune Prince le livra avec ardeur, mais il ne put disputer long-temps la victoire ; son armée fut défaite, & lui fut pris dans la mêlée.

Ce coup qui arriva en 1202, finit tout d'un coup la guerre : Artus fut gardé quelque temps à Falaise, & de là transféré à Rouen, où on l'enferma dans la Tour,

après en avoir fait un spectacle de dérision pour le peuple. Eléonore qui avoit pour lui tous les sentiments d'une mere, lui adoucit tant qu'elle vécut, les rigueurs de la prison ; mais après la mort de cette Princesse, il eut les traitements les plus rudes à essuyer. Jean voulut l'obliger à signer une renonciation absolue à tous les biens que Richard avoit possédés en France ; il refusa constamment, & déclara à son oncle, qu'il n'attendoit sa liberté, que pour aller lui enlever encore l'Angleterre, s'il le pouvoit. Cette obstination imprudente lui valut la mort ; car Jean le poignarda de sa main, en l'année 1203 ; quelques-uns disent qu'il fut empoisonné.

Constance, mere d'Artus, se rendit accusatrice de Jean, & demanda justice au Roi de France, du parricide commis en la personne de son fils. Jean fut cité à la Cour des Pairs ; & comme il ne comparut point, on le déclara rebelle par un second jugement : ses terres furent confisquées, & il fut condamné à mort, comme coupable du meurtre de son neveu, dans le ressort du Royaume de France.

Aussi-tôt que cet arrêt fut rendu, Philippe se mit en devoir de l'exécuter ; aidé des Bretons, sujets d'Artus, & des Poite-

vins, des Manceaux & des Angevins, qui avoient reconnu le jeune Prince pour leur Comte, il prit diverses Forteresses sur la Loire, & vint au mois d'Août mettre le siege devant Château-Gaillard. Cette forte Citadelle tint long-temps; mais pourtant elle fut emportée au mois de Février suivant. Sa prise jetta la terreur chez tous les partisans de Jean; ses Vassaux l'abandonnerent, & lui-même se jugeant hors d'état de défendre la Normandie, la quitta pour passer en Angleterre.

Après son départ, Philippe se saisit de toute la Basse-Normandie; il se rendit maître aussi facilement de toutes les Places de la Haute, à l'exception de Rouen, Arques & Verneuil, qui refusèrent de le recevoir.

Philippe jugea à propos de former d'abord le siege de Rouen, bien persuadé que lorsqu'elle seroit à lui, les autres ne résisteroient gueres. Il commença par s'emparer de la Barbacanne ou Forteresse, qui étoit à l'entrée du Grand-Pont, sur l'autre bord de la Seine; il s'y logea, & s'y fortifia. Ensuite il fit passer ses troupes de l'autre côté de la riviere: il prit pour cela des bateaux, parce que les habitans avoient détruit plusieurs arches du Pont.

La Ville de Rouen se défendit long-

temps, & l'on ne doit point en être surpris, si l'on en croit ce qu'en disent les Auteurs contemporains : elle étoit fortifiée d'une double enceinte de murs, & trois larges fossés remplis d'eau, l'entouroient de tous les côtés. Joignons à cela qu'elle étoit défendue par une garnison nombreuse, & remplie d'une foule de bourgeois, dont la bravoure le disputoit à celle des soldats les plus déterminés. Cependant il fallut qu'elle cédât à la fin ; voyant que ses munitions étoient bientôt épuisées, & que personne ne venoit à son aide ; elle demanda à capituler.

L'acte de capitulation fut arrêté le premier Juin 1204, dans les termes les plus honorables pour les habitants : ils promirent de se rendre au Roi, si dans trente jours Jean ne venoit les secourir, & Philippe leur promit de son côté, de leur conserver tous leurs biens & tous leurs privileges, lorsqu'après les trente jours expirés, ils se seroient rendus à lui.

Voici les noms de ceux qui signerent pour les habitants à la capitulation ; ils méritent d'être conservés : ce sont Pierre de Préaux, Géoffroi Dubosc, Henri d'Etoutteville, Robert de Quesneval, Thomas de Pavilli, Richard de Guillebert, Pierre de Hottot, pour la garnison ; Ro-

bert, Maire, Matthieu le Gros, Hugues, fils du Vicomte de Rouen, Radulphe de Cailli, Jean Lucas, Radulphe Groignet, Guillaume Fréchet, Robert de Ménillac, Robert Duchâtel, Nicolas de Dieppe, Robert Perrier, Robert Vilain, Roger, Gaultier, Robert de Malpalus, Sylveſtre de Vauteville, Richard de S. Vandrille, Géoffroi Velain, Pierre le Pêcheur, Lucas Baudry, Guillaume Deſmoulins.... pour les bourgeois.

En conſéquence de cet acte, on députa vers Jean; & ſur ce qu'il fit répondre qu'il ne pouvoit donner de ſecours, la Ville ouvrit ſes Portes à PHILIPPE AUGUSTE, qui y entra triomphant. A ce moyen, Rouen & la Province de Normandie rentrerent ſous la domination Françoiſe, environ trois cents ans après en avoir été diſtraites.

Fin du ſecond Livre.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA VILLE DE ROUEN.

LIVRE TROISIEME.

LE premier acte de souveraineté que Philippe Auguste fit dans Rouen, fut de raser les Forteresses que les Ducs y avoient fait élever du côté de la riviere. Il y avoit alors deux Citadelles principales, qui étoient toutes les deux sur les bords de la Seine ; l'une étoit la Barbacanne, dont nous avons parlé ci-dessus ; l'autre étoit bâtie un peu au-dessous de l'endroit où sont

à présent les Halles. Il y avoit là un beau Palais que Richard I avoit fait construire vers l'an 960 : devant étoit une Place d'armes, & à côté étoit une Tour formidable, qui servoit à la fois de prison pour les criminels d'Etat, & de Fort pour défendre la Ville.

Cette fameuse Tour a donné son nom pour toujours au terrain sur lequel elle étoit, que nous appellons la Place de la Vieille-Tour ; c'est là qu'est le centre du commerce intérieur de la Ville de Rouen : tous les Vendredis de l'année il s'y tient un marché considérable, où sont étalées sans nombre des marchandises de toute espece. Tous les étrangers sont frappés de la beauté des Halles qui entourent la Place de la Vieille-Tour, & des voyageurs ont assuré qu'il n'y en avoit point d'aussi belles dans aucune Ville de l'Europe. Il paroît qu'elles ont été bâties peu de temps après Philippe Auguste, puisque nous voyons qu'au milieu du XIVme. siecle, le Roi acheta une rente qu'un particulier avoit sur les Halles, pour la donner au Chapitre de Rouen.

En même temps que Philippe fit démolir les fortifications qui étoient sur les bords de la riviere, il fit bâtir de l'autre côté de la Ville, vers la fontaine Gaalor, un Château avec plusieurs Tours

pour l'appuyer : c'eſt celui qu'on connoît dans notre hiſtoire, ſous le nom du Vieux-Château. Dans ſa longueur, il s'étendoit depuis la Porte Bouvreuil juſqu'à la partie des murs qui correſpond à l'Egliſe S. Patrice ; & dans ſa largeur, il venoit juſqu'à la fontaine qui eſt vis-à-vis les priſons du Bailliage : ſa porte principale étoit à côté de cette fontaine. Il y a encore dans ce quartier une rue qu'on nomme la rue du Château, parce que le Vieux-Château étoit là autrefois. Cette belle Citadelle étoit entourée de murs d'une hauteur conſidérable, qui ont été détruits dans la partie qui regarde la Ville ; vers la campagne ils ſubſiſtent encore, avec trois de ſes plus belles Tours. La premiere ſe nomme la Tour du Gaſcon ; la ſeconde, qui eſt fort élevée, s'appelle la Tour du Donjon ; & la troiſieme eſt la Tour de la Pucelle. Cette derniere a été ainſi nommée par la ſuite, pour avoir ſervi de priſon à Jeanne d'Arc, dite *la Pucelle d'Orléans* : elle eſt large & quarrée ; c'eſt celle qu'on voit avancer juſqu'au milieu du foſſé : à côté étoit autrefois une Porte qu'on a murée, qui donnoit entrée dans la place. Le Vieux-Château n'a été démoli entiérement qu'en 1590 ; juſqu'à ce temps-là il a été le ſiege du Gouvernement de

Rouen, qui a été alors transféré au Vieux-Palais. Le fameux Tanegui le Veneur, Comte de Tillieres, en a été le dernier Gouverneur.

Au moyen des démolitions que le Roi fit faire du côté de la Seine, les bords de cette riviere ne présenterent plus l'appareil guerrier qu'ils offroient auparavant ; ils devinrent une Place de commerce, uniquement destinée au chargement & déchargement des marchandises. Rouen étoit dès-lors extrêmement considérable, par ses fabriques & l'étendue de son commerce Maritime ; on le voit dans l'acte de capitulation, où il est fait mention honorable des Négocians qui y ont un article exprès. Il paroît par ce que disent nos anciens Auteurs, qu'on y avoit déja fait un Quai depuis fort long-temps, & qu'il arrivoit dans le Port des Vaisseaux de toute espece ; soit ceux qui venoient de l'Océan, soit les bateaux qui formoient la communication avec Paris & les autres Villes qui sont accessibles par la Seine.

Le Roi resta quelques mois à Rouen, pour presser les travaux qu'il y avoit commencés ; car il avoit toujours à craindre que Jean ne revînt sur ses pas, & n'attaquât la Ville dans le temps qu'elle seroit sans défense. A l'entrée de l'hyver, il re-

monta à Paris, d'où il partit au printemps suivant, pour achever sa conquête; c'est-à-dire, pour enlever au Roi d'Angleterre les autres Provinces qu'il avoit eues en France. Il travailla avec tant de succès, qu'en peu de temps il ne lui laissa que la Guienne, qui étoit en 1210 le seul bien que le Roi Jean possédât en deçà de la mer.

Ce malheureux Prince avoit un sort encore plus triste dans son Royaume d'Angleterre : il s'étoit attiré la haine de son Clergé, par le refus qu'il avoit fait de reconnoître Etienne Langeton pour Archevêque de Cantorbéry : l'affaire avoit été discutée vivement en Angleterre, & ensuite les Prélats l'avoient portée au tribunal du Pape, qui avoit condamné le Roi & avoit lancé l'excommunication sur lui. En 1211 le S. Pere renouvella l'excommunication; & conformément aux prétentions qu'on lui permettoit dans ces siecles d'ignorance, il déclara vacant le Trône d'Angleterre, & le conféra, de sa grace spéciale, à Philippe Auguste. Celui-ci accepta la donation sans balancer, & il se mit en devoir d'en aller recueillir les fruits, en s'embarquant au port de Boulogne avec une flotte de 1700 vaisseaux de toutes grandeurs. De son côté, Jean qui n'ignoroit rien de ce qui se passoit a Rome ou en

France, avoit assemblé une armée de soixante mille hommes avec laquelle il se rendit à Porsmouth, bien résolu de soutenir son droit. Ces grands préparatifs de guerre se firent au commencement de l'année 1212.

Le Légat du S. Siege, qui depuis la nomination que le Pape avoit faite de Philippe, avoit été envoyé en France pour agir de concert avec lui, eut peur quand il apprit la réception qu'on se disposoit à lui faire en Angleterre. C'étoit un bon Evêque qui n'aimoit point la guerre, & qui d'ailleurs entendoit parfaitement les intérêts de la Cour qui l'avoit député. Il prévit que les armes Françoises n'auroient pas tout l'avantage dont on se flattoit, & il ne voulut point compromettre l'honneur des excommunications, en l'exposant aux hazards d'une guerre aussi douteuse. En conséquence, il fit demander une entrevue au Roi Jean, & fut le trouver à Douvres, où ils conférerent longuement : le résultat fut que le Roi d'Angleterre demanda pardon au Pape, & lui soumit sa personne & sa couronne; à ce moyen l'excommunication fut levée, & Jean fut rétabli dans tous ses droits de Souverain.

Comme cette paix s'étoit faite sans la

participation de Philippe, & même sans qu'il y eût été appellé, il ne crut pas être obligé de la tenir : d'ailleurs il étoit déja embarqué, & il ne voulut point perdre les frais d'un armement immense, parce qu'il avoit plû au Pape de changer de disposition à son égard. Ainsi il poursuivit son entreprise, & fut attaquer les Villes Maritimes du Comte de Flandres, qui étoit allié de l'Angleterre. Jean qui en fut informé, courut sur ses traces, pour s'opposer à ses attaques : les deux flottes se joignirent dans la rade de Dam, où il y eut un grand combat, & où l'armée Françoise fut entiérement dissipée ; trois cents vaisseaux furent pris, & le reste alla échouer sur les côtes.

Cette grande perte mit le Roi hors d'état de continuer son expédition d'Angleterre ; il l'abandonna, & revint en France attendre qu'une occasion favorable lui permît de la reprendre.

Il n'attendit pas fort long-temps ; car trois ans après, les Anglois vinrent de leur gré, offrir à son fils Louis, la couronne qu'ils avoient ôtée à leur Roi. Langeton, cet Archevêque de Cantorbéri, qui avoit causé les premiers malheurs de Jean en Angleterre, avoit encore été l'auteur principal de cette révolution. Ce Prélat étoit

un séditieux, ennemi de toute autorité séculiere, & que son ambition portoit à étendre sans bornes la jurisdiction Ecclésiastique. Il avoit formé dans le Royaume une cabale qui avoit été assez puissante pour obliger le Roi à traiter avec ses sujets entre Stantes & Windsor ; ils avoient là obtenu de lui, non-seulement la confirmation des anciens privileges ; mais encore beaucoup de nouveaux, tous contraires à l'autorité royale, qui formerent ce que les Anglois appellent la grande charte, dont ils ont tant abusé depuis. Jean avoit ensuite réclamé contre la violence qu'on lui avoit faite à Windsor ; il s'étoit adressé au Pape, qui avoit excommunié les rebelles, & avoit levé des troupes pour tâcher de les mettre à la raison : eux avoient assemblé les Etats du Royaume ; avoient déclaré Jean faussaire & parjure, comme tel, l'avoient jugé indigne de régner, & avoient nommé pour le remplacer, Louis, fils ainé du Roi de France.

Sur cette nomination, Philippe mena son fils à Londres, où il fut couronné le 23 Mai 1216, au bruit des acclamations de tout le peuple. Le Pape eut beau faire gronder ses foudres, & couvrir le nouveau Roi d'anathemes, tous ses sujets s'empresserent à lui faire hommage ; le Roi

d'Ecosse lui-même vint en personne se reconnoître son Vassal. On voit par là combien étoit grande l'horreur que Jean avoit inspirée aux Anglois, puisqu'elle leur faisoit affronter ce que l'univers avoit alors de plus redoutable, qui étoit l'indignation du Pape. Il est vrai qu'aucun Prince n'a jamais réuni plus de ces vices qui font détester les Rois; il étoit tout à la fois avare, cruel, lâche & débauché : ses pertes en France, son peu de mérite personnel, & plus que tout le reste, son mauvais sort, qui lui fit trouver parmi les grands de son Royaume, des ambitieux jaloux de son autorité, l'avoient fait tomber dans l'avilissement, qui est le plus grand malheur qui puisse arriver à un Roi, parce que c'est la seule chose que les peuples ne lui pardonnent jamais.

La mort de Jean répondit à la vie qu'il avoit menée : il mourut d'une indigestion, au Château de Newere, dans le Nord de l'Angleterre, le 19 Octobre. Il laissa deux fils, Henri & Richard : le second fut Comte de Cornouailles : le premier fut Roi d'Angleterre, sous le nom de Henri III; car après la mort de son pere, les Anglois sentirent renaître leur amour pour le sang de leurs anciens maîtres, & ils chas-

ſerent Louis, qu'ils avoient appellé pour les gouverner.

Les premieres années de Henri furent tranquilles; il ne paroît pas que Philippe fit des efforts pour remettre ſon fils ſur le Trône d'Angleterre, ni que les Tuteurs de Henri aient tenté de reprendre les Provinces que Jean avoit poſſédées en France; ainſi les deux Royaumes reſterent en paix environ l'eſpace de dix années.

Au bout de ce temps, Henri étant devenu majeur, au lieu d'aſſiſter comme Pair de France, au ſacre de LOUIS VIII, qui venoit de ſuccéder à Philippe Auguſte ſon pere, & qui l'y avoit invité, envoya ſommer le nouveau Roi, de lui reſtituer la Normandie. Celui-ci n'obéit point à la ſommation, & mit ſur pied une armée nombreuſe, qu'il mena dans le Languedoc, parce qu'il comptoit bien que ce ſeroit ſur cette partie que tomberoient principalement les efforts de Henri. Il ne ſe trompoit point; car peu de temps après qu'il y fut arrivé, le Roi d'Angleterre s'y rendit auſſi, accompagné du Comte de la Marche: ce Comte étoit devenu beau-pere de Henri; parce qu'après la mort de Jean, Iſabelle étoit revenue à ſes premieres amours, & l'avoit épouſé. Il y eut entre les deux Rois quelques petites actions

dont le détail n'est point parvenu jusqu'à nous ; mais nous pouvons conjecturer que le Roi de France y eut tout l'avantage, puisque dans la même campagne, il se rendit maître de plusieurs Villes qui tenoient encore pour les Anglois.

Cependant Henri mit en jeu tous les ressorts de la politique, pour engager les Normands à se redonner à lui. Il avoit entre les mains les moyens les plus capables d'ébranler leur fidélité ; car les principaux d'entr'eux possédoient en Angleterre de beaux héritages, que les Rois précédents leur avoient donnés, & presque tous y avoient des amis, des alliés, & une partie de leur famille. Depuis Guillaume, les Normands étoient accoutumés à regarder l'Angleterre comme une portion de leur Patrie : tout sembloit les rapprocher des Anglois ; ils avoient les mêmes loix, les mêmes mœurs, & avoient eu depuis deux siecles le même Souverain. Aussi Henri ne doutoit-il point qu'ils ne vinssent d'eux-mêmes se remettre sous son autorité. Cependant ils resterent constamment attachés à Louis : ce fut en vain que le Roi d'Angleterre employa tour à tour les promesses & les menaces, & tout ce qu'il crut de plus propre à les séduire ; rien ne put lui réussir, tant étoit grande l'affection qu'ils avoient

pour la France. Il faut convenir aussi qu'ils avoient des raisons d'intérêt bien fortes, pour chérir la domination Françoise dont ils goûtoient la douceur depuis quelques années ; entr'autres l'avantage qu'ils trouvoient à avoir dans leur nouveau Souverain, un protecteur plus puissant & plus à portée de leur donner de prompts secours dans le besoin. Henri se vengea de l'opiniâtre résistance qu'ils apporterent à ses desseins, en confisquant tous les biens qu'ils possédoient en Angleterre, & en les distribuant à ses courtisans.

Louis VIII ne vécut pas long-temps ; après trois ans de regne, il mourut, laissant le Trône à LOUIS IX, son fils ainé, âgé d'environ douze ans. La Reine Blanche, mere du jeune Prince, fut Régente du Royaume. La prudence de cette grande Princesse, entretint la paix entre la France & l'Angleterre pendant la minorité de son fils. Après ce temps, vinrent les croisades, qui firent oublier aux Princes Chrétiens leurs différents particuliers, pour ne s'occuper que du bien général de la chretienté.

En l'année 1254, Henri, plein de vénération pour la vertu de S. Louis, passa en France pour le voir : ce fut lorsque le Saint fut revenu à Paris, après son premier voyage de la Terre-Sainte. Matthieu

Paris, Hiſtorien contemporain, rapporte que le Roi, au feſtin qu'il donna à Henri, voulut pour lui faire honneur, le placer entre lui & Thibaud, Roi de Navarre, & qu'Henri s'excuſa d'accepter cette place, en diſant qu'elle étoit mieux remplie par le Roi de France : car, ajouta-t-il : » Vous êtes mon Seigneur & le ſe» rez toujours «.

Quoique ces marques de confiance & de reſpect de la part du Roi d'Angleterre, ſoient une preuve non équivoque, qu'il vivoit en paix avec la France ; cependant il eſt conſtant que depuis les dernieres hoſtilités, il n'y avoit point eu de traité de paix arrêté entre les deux couronnes. Ce ne fut qu'en l'année 1260, qu'il y en eut un, par lequel la France rendit à Henri le Limouſin, le Périgord, le Querci & l'Agenois, à la charge d'en faire hommage-lige : de ſon côté, le Roi d'Angleterre renonça aux droits qu'il pouvoit prétendre ſur la Normandie & les autres Provinces que ſes ancêtres avoient eues en France. De cet inſtant ſeulement, les Rois d'Angleterre ceſſerent de prendre le titre de Ducs de Normandie.

Le reſte du regne de S. Louis, & celui de PHILIPPE *le Hardi*, ſon fils, ſe paſſerent en guerres contre les Infideles.

Pendant ce temps, c'est-à-dire, dans l'espace de plus de trente années, les Anglois observerent la paix qu'ils avoient jurée; mais en 1292, lorsque PHILIPPE *le Bel* fut monté sur le Trône, ils s'ennuyerent d'un si long repos, & ils recommencerent la guerre.

Ce fut sur les côtes de Normandie, qu'ils firent leurs premieres incursions: ils ne pouvoient se résoudre à pardonner aux habitants de cette Province, l'attachement qu'ils avoient montré pour la France, depuis qu'ils en étoient devenus sujets, & ils leur portoient une haine mortelle, qui éclatoit dans toutes les occasions. Cela fut au point qu'ils attaquerent plusieurs vaisseaux Marchands de Rouen, qu'ils rencontrerent dans la Manche, & qu'ils en coulerent quelques-uns à fonds.

La Ville de Rouen en porta ses plaintes au Roi, qui envoya demander raison à Edouard I, de l'insulte faite à ses sujets; & ensuite, sur le refus qu'il fit de rendre justice, le fit ajourner à la Cour des Pairs: cet ajournement fut fait par les Evêques de Beauvais & de Noyon. Edouard ne comparut point, & on le déclara convaincu du crime de félonie, commis par lui, contre le Roi, son Seigneur: en même temps le Duché de Guienne fut déclaré confisqué

au profit du Roi. Philippe envoya ſon frere unique, le Comte de Valois, & le Connétable de France, Raoul de Neſle Comte de Clermont, pour mettre à exécution l'arrêt des Pairs; en conſéquence ils furent prendre poſſeſſion au nom du Roi, de toutes les Places de la Guienne; dont aucune ne leur fit réſiſtance, parce qu'elles ſavoient qu'Edouard ne pourroit les ſecourir, attendu qu'il étoit alors occupé au delà de la mer, à ſe défendre contre Jean de Bailleul, Roi d'Ecoſſe.

Lorſque le Roi d'Angleterre fut dégagé des embarras qui le retenoient dans ſon iſle, il vint en Guienne, où la plupart des Villes le reçurent comme leur Souverain. Il ſe donna là pluſieurs petits combats, juſqu'en l'année 1296. Alors on fit une treve de deux ans, par laquelle le Roi donna Marguerite ſa ſœur, en mariage à Edouard, & ſa fille Iſabelle, à Edouard II, fils de ce Prince, avec la Guienne toute entiere pour dot; à condition néanmoins de la poſſéder comme avoient fait ſes prédéceſſeurs, en qualité de Vaſſal de la couronne de France.

Le ſecond de ces deux mariages donna lieu aux Seigneurs Normands de faire éclater de plus en plus leur générosité & l'affection qu'ils avoient pour leur Roi.

Philippe leva sur ses Vassaux, l'aide chevel, qui est un droit que les loix féodales accordent au Seigneur dans certains cas, & entr'autres pour l'aider à payer le mariage de sa fille ainée. Dans toutes les Provinces, les Seigneurs Vassaux immédiats du Roi, levoient cette contribution sur les arrieres-Vassaux, de maniere qu'eux-mêmes n'avoient rien à débourser : en Normandie, ils avoient de plus un avantage particulier, c'est que les coutumes leur permettoient de garder pour eux la dixieme partie des impositions.

Lorsque le temps de payer l'impôt fut arrivé, les Seigneurs Normands s'assemblerent à Rouen, & résolurent tout d'une voix, de ne rien retenir pour eux, & de faire présent au Roi de la portion que la loi leur accordoit. Le Roi leur sut gré de cette générosité ; il les en remercia, & leur donna déclaration, que cet acte ne pourroit leur préjudicier pour l'avenir, dans l'exercice du droit que leurs coutumes leur donnoient.

A Philippe le Bel succéda LOUIS X, surnommé *Hutin*. Au commencement de son regne, la Ville de Rouen perdit un de ses Protecteurs, en la personne d'Enguerran de Marigny, qui avoit été favori de Philippe, & son principal Ministre d'Etat.

Il étoit Comte de Longueville, & d'une des meilleures familles de la Province : son grand-pere, de la Maison du Portier, ayant épousé une héritiere de la Maison de Marigny, en fit porter le nom à ses descendants.

Il avoit eu le malheur, sous le regne précédent, de déplaire au Comte de Valois, frere unique du Roi, qui ne lui pardonna jamais un démenti qu'il en reçut dans une dispute devant le Roi. C'étoit à l'occasion d'un procès entre les Comtes d'Harcourt & de Tancarville, deux compatriotes d'Enguerran, dont le Roi s'étoit attribué la connoissance, & dans lequel le Prince du Sang & le Favori étoient d'avis contraire. Marigny fit des excuses au Prince; mais celui-ci ne s'en contenta pas, & garda au fond de son cœur le vif ressentiment de l'injure, & le desir de s'en venger. Il fut pourtant obligé de dissimuler pendant la vie de son frere, à cause de la haute faveur où Marigny étoit auprès de lui; mais après sa mort il trouva bientôt l'occasion qu'il desiroit. Il devint maître absolu des affaires sous le regne de Louis Hutin son neveu, & alors il s'éleva contre Marigny, qu'il accusa de concussions & de péculat. Ces accusations étoient évidemment calomnieuses; mais comme il avoit

tout pouvoir sur l'esprit des Juges, il parvint à faire trouver Marigny coupable, & à le faire condamner à être pendu. L'arrêt fut exécuté, & le corps du Ministre fut exposé au gibet de Montfaucon, que lui-même avoit fait bâtir.

Ce triste événement est de l'année 1314. Les suites en furent terribles pour le Comte de Valois; car à peine il eût assouvi sa vengeance, que l'iniquité de son procédé se peignit si vivement à son esprit, qu'il en perdit entiérement le repos. Il sentit des remords qui le déchiroient sans cesse; il combattit long-temps pour les étouffer, mais il ne put en venir à bout. Dans la suite, pour réparer son crime autant qu'il le pouvoit, il obtint de Charles le Bel, que la mémoire de Marigny fût rétablie; il fit rendre à sa Famille tous ses biens qu'on avoit confisqués; il fit même porter à Ecoui le corps du condamné, & lui fit faire des funérailles magnifiques où lui-même assista. Cette satisfaction authentique ne suffit pas pour appaiser ses troubles intérieurs: on dit que dans les dernieres années de sa vie, il lui sembloit voir continuellement l'ombre d'Enguerran acharnée à le tourmenter, & qu'il mourut en lui demandant grace.

Louis Hutin aima la Ville de Rouen & la Province dont elle eſt la capitale ; il renouvella & étendit nos privileges : c'eſt à lui que nous devons la fameuſe Chartre aux Normands, dont il eſt tant parlé en France. Nous nous garderons bien de rapporter ici cette Piece, qui eſt d'une étendue conſidérable : il ſuffira que l'on ſache qu'elle eſt deſtinée toute entiere à aſſurer la liberté & les droits de propriété des habitants de la Normandie. Le Roi s'y ſoumet, en termes exprès, à reſpecter les Coutumes du Pays, & à les ſuivre pour lui-même, lorſqu'il aura quelqu'intérêt à démêler avec les Normands. Il promet de conſerver tous leurs droits aux Seigneurs & autres Habitants de la Province ; il leur aſſure entr'autres ce privilege ancien qu'aucun Roi n'a voulu violer, & qui eſt l'article principal de notre Loi, parce qu'il eſt le fondement de notre ſûreté ; c'eſt que les cauſes mues dans le Duché de Normandie doivent être jugées définitivement dans la Province, ſans qu'aucune puiſſe être évoquée au Roi ou au Parlement de Paris, ſous quelque prétexte qu'on puiſſe apporter. Cette Chartre précieuſe nous fut accordée le 14 Mars 1314 : elle a été confirmée depuis par les Rois Jean, Philippe VI, Charles VI, Char-

les VII, Louis XI & Henri III.

Louis Hutin ne régna que trois ans; il eut pour successeur PHILIPPE LE LONG son second frere, qui lui-même, après six années, laissa le trône à son frere CHARLES LE BEL. Ce dernier fut, comme le dit du Tillet, *severe justicier en gardant le droit à un chacun*: il mourut au Bois de Vincennes le premier jour de Février de l'an 1328. Il n'avoit point d'enfants; mais il laissa sa femme enceinte.

Philippe de Valois, fils du Comte de ce nom qui étoit frere de Philippe le Bel, demanda la Tutele aux Grands du Royaume, & l'eut par préférence à Edouard III, Roi d'Angleterre, fils d'Isabelle, & par conséquent petit-fils de Philippe le Bel, par sa mere. Les Pairs & les Barons suivirent dans cette décision la loi, qui veut que les descendants des filles ne puissent succéder avec les descendants des mâles. La Reine accoucha d'une fille, & PHILIPPE DE VALOIS devint Roi, de Tuteur qu'il étoit d'abord. Edouard son concurrent acquiesça au jugement des Pairs, & prêta hommage à Philippe pour son Duché de Guyenne, qui relevoit de la couronne de France.

En l'an 1330, JEAN, fils ainé du Roi, fut nommé Duc de Normandie, quoiqu'il

fût encore en bas-âge ; & il vint à Rouen se faire reconnoître par les Nobles. Quelque temps après il fut émancipé pour pouvoir assister au jugement du fameux procès de Robert III, Comte d'Artois. L'arrêt qui se rendit dans cette affaire est intéressant en lui-même, & par les suites qu'il eut en 1336.

Le Comte d'Artois, qui avoit l'honneur d'être beau-frere du Roi, fut condamné au bannissement perpétuel & à la confiscation de ses biens, pour avoir présenté à la Justice des titres faux, que lui avoit fabriqués une femme nommée la Divion : cet Arrêt fut prononcé au Louvre par le Roi tenant son Lit de Justice. Robert fut obligé de sortir du Royaume, & après avoir erré trois ans dans les Pays-bas, il passa en Angleterre, déguisé en marchand, d'où il employa en vain le poison & les sortileges pour perdre le Roi & ses autres Juges. Voyant que ces moyens n'avoient pu lui réussir, il lui vint en idée de porter le Roi d'Angleterre à faire la guerre à Philippe, en lui persuadant que la couronne de France lui appartenoit, & que c'étoit à tort qu'il l'avoit cédée à son rival. Edouard reprit en effet ses anciennes prétentions, & déclara la guerre en 1331 : c'est la plus opiniâtre que les deux

nations se soient jamais faites, puisqu'elle dura plus de cent ans à diverses reprises.

Edouard fut aidé dans cette guerre par les Flamands qui se révolterent contre la France, malgré tous les Traités qu'ils avoient faits : ils exigerent seulement que leur nouvel allié prît le titre de Roi de France, parce qu'alors, suivant la lettre de leur Traité, ils ne feroient que suivre le Roi de France. Cette nouvelle révolte des Flamands fut pratiquée par Jacques d'Artevelle, Brasseur de Biere, & par l'Empereur Louis de Baviere, qui étoit irrité contre le Roi, de ce qu'il avoit marié son fils ainé à Bonne de Luxembourg, fille du Roi de Boheme son ennemi.

Quoique les grands coups se soient portés dans cette guerre bien loin de nos cantons, elle fut pourtant remarquable pour nous : d'abord en ce que notre jeune Duc s'y montra digne du titre qu'il portoit, par des exploits au-dessus de son âge ; mais plus encore par la belle démarche que firent alors les Seigneurs Normands.

Dès qu'ils apprirent que la guerre étoit déclarée, ils s'assemblerent à Rouen, & nommerent des Députés qui furent trouver le Roi au Bois de Vincennes. Géoffroi d'Harcourt, chargé de parler au nom des Etats, le fit avec l'éloquence guerriere

qui lui étoit propre ; il dit au Roi * » Que » les Normands s'étant assemblés à l'occa- » sion de la guerre que les Anglois lui » avoient déclarée, avoient pensé que la » France étoit trop supérieure à l'Angle- » terre, pour qu'elle daignât se compro- » mettre avec elle ; mais que c'étoit à leur » Duché qu'il appartenoit de la combattre » dans cette occasion «. *Nous osons assurer*, ajouta-t-il fiérement, *que nous valons nos ancêtres, & les Anglois ne valent pas mieux sans doute que lorsqu'au temps de Guillaume nous abattîmes toutes leurs forces dans une seule bataille ; ou s'ils ont à présent quelque mérite de plus, c'est un reste du sang Normand que nous avons fait couler dans leurs veines. En nous voyant, ils révéreront la source de leur Noblesse, les compagnons de leurs Souverains, & les descendants de leurs Vainqueurs. Laissez-nous*, dit-il, *mettre ces Rebelles à la raison, nous nous chargeons de tous les frais & de tout l'armement de la guerre ; nous irons avec quatre mille hommes d'armes & quarante mille fantassins vous conquérir l'Angleterre ; notre armée sera toute composée de Normands, nous n'emprunterons pas un*

* Voyez l'Inventaire de l'Histoire de Normandie.

ſeul homme des Provinces voiſines, nous ne vous demandons que notre Duc pour nous commander, & nous oſons vous répondre du ſuccès.

Le Roi fut enchanté de ce diſcours ; il accepta en partie la propoſition de ſes braves Normands, & il voulut bien faire un traité avec eux, par lequel on convint que la Normandie fourniroit quatre mille hommes d'armes & vingt mille *Sergents*, à quoi le Roi voulut qu'on ſe réduisît. Il fut dit que ces troupes ſeroient entretenues pendant quatre mois aux frais de la Province, & que le Duc Jean ſe mettroit à leur tête ; que la couronne d'Angleterre, ſi l'on en faiſoit la conquête, appartiendroit au Duché de Normandie, & ne ſeroit qu'un arriere-fief de la couronne de France ; enfin que les héritages particuliers & toutes les richeſſes qui tomberoient entre les mains des vainqueurs, appartiendroient aux Egliſes, Nobles, & bonnes Villes de Normandie.

L'année qui avoit précédé cette députation, il y en avoit eu auſſi une ; mais dont l'objet étoit bien différent, car il s'agiſſoit d'obtenir quelque diminution dans les impôts qui étoient devenus exceſſifs. Pierre Roger, Archevêque de Rouen, fut choiſi pour aller faire au Roi les remontrances

de

de son peuple ; il fut accompagné des Evêques d'Avranches & de Bayeux : il parla avec tant de force, que le Roi lui accorda ce qu'il demandoit, & fit une promesse solemnelle de ne plus lever d'impôts à l'avenir sur sa Province de Normandie, que du consentement des trois Etats, qui auroient droit de lui faire tous les ans leurs remontrances touchant la pauvreté & les calamités du pays.

L'assemblée des Etats que la Province avoit tenue dans cette circonstance, lui avoit été si avantageuse, que l'on résolut d'en tenir exactement de semblables tous les ans, suivant la permission que le Roi avoit accordée de le faire. Nous voyons, en effet, dans nos archives une suite non interrompue des Etats de la Province jusqu'en 1654, qu'il plût à Louis XIV de les supprimer.

Les troupes Normandes dont nous avons parlé ci-dessus, eurent les plus grands avantages dans les commencements de la guerre ; le Duc Jean s'empara à leur tête de Thun-l'Evêque sur l'Escaut, & les mena ensuite ravager tout le Hainaut. Mais leurs succès ne furent pas de longue durée, car à peine furent-elles embarquées pour passer en Angleterre, comme c'étoit leur projet, qu'elles perdirent une grande

bataille navale, où furent détruites à jamais toutes leurs espérances. Ce fut le défaut de concert entre les deux Amiraux, qui fut, dit-on, la cause de cette défaite.

Pour réparer la perte qu'elle causa à la France, il fallut recourir à une treve; au bout de laquelle des troubles élevés en Bretagne firent recommencer la guerre. Edouard vint en personne, l'an 1343, mettre le siege devant la ville de Vannes. Notre Duc fut l'y trouver, & lui en fit lever le siege. Alors Edouard demanda à son tour une treve, qu'on lui accorda pour trois ans, & que les Anglois ne garderent que jusqu'en 1345. Cette année-là ils débarquerent dans la partie de la Guyenne qui leur appartenoit, & tomberent ensuite sur l'autre portion qui étoit à la France, où ils prirent plusieurs Villes. Jean y courut avec ses Normands, & leur reprit en peu de temps tout ce dont ils s'étoient emparés.

Cependant le Roi d'Angleterre avoit repris le dessein que son aïeul avoit formé de séduire les Seigneurs Normands, & de les attirer à son parti. Il fit passer pour cela chez eux quelques-uns de ses plus habiles négociateurs, qui le servirent si bien qu'ils firent déclarer en sa faveur trois hommes des plus considérables de la Province: c'ét

toit Géoffroi d'Harcourt, Bacon & Persi, qui tous trois avoient été compromis dans une affaire que le premier avoit eue avec le Maréchal de Briquebec, & dans laquelle le Roi avoit été contre lui. L'affaire avoit été portée si loin, que le Comte d'Harcourt avoit été condamné au bannissement, pour n'avoir pas comparu au Parlement qui l'avoit cité.

Quelque secret que nos trois rebelles eussens mis dans leurs complots, le Roi en fut informé par le moyen des émissaires que le Duc son fils avoit répandus dans la Province.

Dans le même temps qu'on lui apprit la révolte des Normands, on vint aussi l'avertir qu'Olivier Clisson & plusieurs nobles Bretons avoient signé un traité secret avec le Roi d'Angleterre. Il résolut de se défaire d'un seul coup de tous ces rebelles, & pour cela il les invita tous à un tournoi célebre où ils se rendirent & où il les fit massacrer. Géoffroi d'Harcourt fut le seul qui échappa, à cause de l'Arrêt du Parlement qui l'empêcha de paroître au tournoi : il passa promptement en Angleterre, où le Roi le fit Grand-Maréchal de ses armées. Il revint bientôt après avec ce titre & le commandement d'une armée considérable qu'Edouard amena lui-même en

France, pour venger, disoit-il, le droit des gens violé par le meurtre de Clisson & des autres Chevaliers assassinés au tournoi.

Le Roi vint à Rouen pour être plus à portée de s'opposer promptement à ce que les Anglois voudroient faire à leur arrivée; car il savoit qu'ils débarqueroient sur les côtes de Normandie. Edouard, en lui déclarant la guerre, lui avoit donné assignation pour se trouver auprès de Rouen, & s'étoit vanté d'aller ensuite lui livrer bataille sous les murs de Paris.

Edouard débarqua en Normandie, comme il l'avoit annoncé; mais il ne suivit pas son plan en entier, car il traversa avec beaucoup de rapidité le pays de Caux, & fut se jetter dans la Picardie. Philippe y courut après lui, & il le surprit à Créci, lorsqu'il venoit de passer à gué la riviere de Somme. Croyant avoir trouvé l'instant favorable, il lui livra le combat; mais il fut battu: Charles d'Alençon son frere fut tué, & la plus belle partie de son armée resta sur la place. Le Prince de Galles, fils ainé d'Edouard, âgé seulement de seize ans, eut grande part à cette victoire, &, comme le disoit le Roi son pere, y gagna ses premiers éperons.

Cette fameuse bataille se donna le 26

Août 1346. Géoffroi d'Harcourt
doit l'armée Angloise : c'étoit le p
bile Général qui fut alors dans l'Eu
entiere. Il sut tirer parti de sa victoire
allant assiéger Calais, qui après onze mois & quelques jours de résistance, se rendit à lui le 3 Août 1347. Le courage que les habitants de Calais montrerent dans ce siege fameux, les a immortalisés dans l'histoire; mais ce qui mérite autant d'y avoir place, c'est la reconnoissance du Roi, qui leur fit donner tous les offices vaquants à sa nomination & à celle de ses fils, *jusqu'à ce qu'ils fussent suffisamment pourvus.*

Quelque temps après ces événements si malheureux pour la France, Géoffroi d'Harcourt se repentit d'en avoir été l'auteur. Pressé par ses remords, il vint, une écharpe au cou, se jetter aux pieds du Roi & lui demander son pardon. Le Roi lui rendit son amitié, & ne lui demanda, pour faire oublier sa faute, que de le servir aussi bien qu'il avoit fait le Roi d'Angleterre. En même temps il le chargea d'aller lui-même effacer la honte qu'il lui avoit fait essuyer à Créci, & il assembla pour cela une nombreuse armée; mais il mourut en 1350, au milieu de ses préparatifs.

Notre Duc JEAN parvint alors à la cou-

ronne : il avoit de Bonne sa premiere femme, quatre fils & cinq filles. Charles, son fils ainé, étoit né à Vincennes le 21 Janvier 1337 ; il est le premier des enfants de France qui ait porté le nom de Dauphin : nous verrons dans un moment qu'il y joignit le titre de Duc de Normandie, & c'est pour cela que ses commencements sont intéressants dans notre Histoire.

Le regne de Jean ne fut marqué par aucun événement avantageux à la France : ce Prince qui étoit courageux & qui savoit payer de sa personne dans un jour de bataille, n'avoit pas dans l'ame la force nécessaire pour régir un empire. Son gouvernement fut d'une foiblesse excessive, jusques là qu'il fut obligé de recourir à la trahison, pour punir un scélérat de ses sujets.

Ce scélérat étoit son gendre Charles, Roi de Navarre, dit *le Mauvais*, Comte d'Evreux & du Cotentin. Entr'autres crimes, il fit assassiner à Laigle Charles d'Espagne de la Cerda, Connétable de France, en haine de ce que le Roi lui avoit donné le Comté d'Angoulême, qu'il avoit compté avoir pour la dot sa femme. Sous un gouvernement vigoureux, un tel attentat n'eût pas été impuni ; mais sous le Roi Jean, on se contenta de la foible justifica-

tion que donna le Roi de Navarre, en disant que ses gens avoient passé ses ordres lorsqu'ils avoient tué le Connétable, & qu'il les désavouoit. Il arriva même que le crime de ce Prince fut pour lui une occasion d'obtenir un privilege ; car l'Echiquier de Normandie, qui étoit le Tribunal souverain de la Province, ayant voulu en connoître, Charles obtint du Roi que les terres qu'il avoit en Normandie ne fussent plus de la Jurisdiction de ce grand Tribunal, & qu'elles ne relevassent que d'un Echiquier particulier qu'il fit créer pour elles.

Cependant la foiblesse seule obligeoit Jean de dissimuler les torts de son gendre, & il ne desiroit rien tant que l'occasion de l'en punir, sans qu'il y eût rien à risquer pour lui. Il trouva cette occasion en l'année 1356, & ce fut CHARLES son fils, déja nommé Duc de Normandie, qui la lui fournit.

Ce jeune Prince fut faire à Rouen son entrée solemnelle, à laquelle il invita tous les Seigneurs de la Province, & entr'autres le Roi de Navarre son vassal, qui résidoit ordinairement à Evreux. Le mot étoit donné entre le Roi & son fils : celui-ci invita le Roi de Navarre & les Seigneurs de son parti à dîner au château pour le 5

Avril, & en même temps il envoya vers son pere, pour l'avertir du jour qu'il avoit fixé.

Le Roi vint à Rouen, avec cent hommes bien armés pour toute escorte, & il arriva si à propos, qu'il entra dans le château, par la porte de la campagne, à l'instant où son fils & ses conviés se mettoient à table. Il fit arrêter prisonniers tous ceux qui lui étoient suspects; savoir, le Roi de Navarre, Jean & Guillaume d'Harcourt, deux freres neveux du fameux Géoffroi, Despréaux, de Claire, Fricamp, Jean Mallet de Graville, Tournebu & Maubue, tous Chevaliers; & avec eux les Ecuyers Olivier Doublet & Jean de Vaubatu. Il les fit enfermer chacun dans une chambre séparée, & leur donna un Confesseur qui eut ordre de les préparer à la mort; après cela il dîna tranquillement avec son fils & les Seigneurs de sa suite.

Lorsqu'il fut sorti de table, il fit conduire Jean d'Harcourt, Mallet de Graville, Maubue & Olivier Doublet sur un champ qui étoit proche de là, qu'on appelloit *le Champ du Pardon* *, & il leur fit couper

* Voici pourquoi le Champ *du Pardon* est ainsi nommé. Lorsqu'on eut transféré le corps de Saint Romain de l'Eglise de S. Godard en la Cathédrale,

la tête. Leurs corps furent exposés au gibet qui est au-dessus, & leurs têtes furent élevées chacune au haut d'une pique. Le lendemain, le Roi de Navarre fut conduit à Château-Gaillard, & de là à la tour du Louvre : ses autres complices furent enfermés au Châtelet, & on leur fit à tous leur procès dans les formes.

Quoi qu'on puisse dire pour excuser cette action, il est certain qu'elle étoit indigne d'un Souverain, & que notre Duc Charles se rendit coupable de perfidie. Il est vrai que le Roi de Navarre étoit un assassin & un criminel d'Etat, qui avoit voulu corrompre jusqu'au Dauphin, & qui traitoit avec les Anglois dans le temps qu'on l'arrêta. Mais n'est-ce pas autoriser, en

---

l'Archevêque Guillaume voulut dédommager en quelque sorte les habitans de la Paroisse qui lui avoient cédé ce grand trésor. Pour cela il obtint du Pape des Indulgences ou *Pardons* pour une procession qu'il fut faire à S. Godard, en y portant le S. Sacrement : c'est cette procession qui se fait encore tous les ans, & qu'on appelle du *Corps-Saint*. Le concours fut si grand à cette fête, que l'Eglise ne put contenir tout le peuple qui y affluoit ; de maniere que l'on fut obligé de prêcher les Fideles dans un grand Champ qui se trouvoit au-dessus. Comme ces actes de Religion étoient pour gagner *les Pardons*, le Champ en prit le nom qu'il porte aujourd'hui, de *Champ du Pardon*.

quelque sorte, la conduite des criminels qu'on veut punir, que de violer à leur égard les loix sacrées de l'honneur & de la probité?

Les emprisonnements dont nous venons de parler, firent armer Philippe, frere du Roi de Navarre, & les parents des Seigneurs qui avoient été arrêtés avec lui. Ils appellerent à leur secours Edouard, qui leur envoya son fils le Prince de Galles, déja fameux pour avoir aidé au gain de sa bataille de Créci, & avec lui le Duc de Lancastre. Le grand Géoffroi d'Harcourt vint bientôt se joindre à eux; il avoit demandé au Roi la grace de son neveu Guillaume, qui lui avoit été refusée: cela l'avoit mis en fureur & l'avoit rendu au parti des rebelles. Tous ces ennemis de Jean se rassemblerent en Auvergne où étoit leur rendez-vous, & ils ravagerent cette Province, ainsi que le Limousin & le Languedoc; ils passerent aussi dans le Poitou, où ils commirent les excès les plus affreux.

Jean fut les trouver dans cette derniere Province avec une armée de plus de soixante mille hommes, & il leur présenta plusieurs fois la bataille, qu'ils refuserent toujours à cause de la grande inégalité de leurs forces qui n'alloient gueres qu'à huit ou dix mille soldats. Enfin il eut le bon-

heur de les envelopper si bien dans des vignes, auprès de Maupertuis, à deux lieues de Poitiers, qu'il leur étoit impossible de se sauver. Le Prince de Galles envoya lui demander la paix, & il offrit de rendre tout ce qu'il avoit pris à la France, & une treve de sept ans. Jean ne voulut entendre à aucun accommodement, & répondit que l'instant étoit venû de venger la défaite de Créci, & qu'il ne le laisseroit point échapper. En effet dès le jour suivant, qui étoit le lundi 19 Septembre 1356, il engagea le combat. Il y fut vaincu & pris avec son fils Philippe & plusieurs autres Seigneurs : il avoit combattu en héros, & avoit reçu deux coups au visage au milieu de la mêlée. Le Prince de Galles le mena à Bordeaux, d'où il fut conduit l'année d'après prisonnier en Angleterre.

Son fils ainé, le Duc de Normandie, se retira à Chauvigny avec ses deux autres freres, & passa de là à Paris, où il se fit reconnoître Lieutenant-Général du Royaume, pour l'absence de son pere. Il se conduisit avec beaucoup de prudence dans les conjonctures difficiles où il se trouva; il eut l'adresse d'empêcher les progrès des ennemis sans leur livrer aucun combat, & de leur faire manquer tout le fruit qu'ils attendoient de leur victoire. Après quatre

ans de négociations, il conclut la paix à Brétigny, avec les députés du Prince de Galles, le 8 Mai 1360; & les deux Rois la ratifierent à Calais le 24 Octobre de la même année.

Le Roi fut rétabli en liberté; mais il lui en coûta beaucoup pour la r'avoir: outre trois millions d'or payables en différents termes, on fut obligé de céder à l'Angleterre plusieurs Comtés & d'autres Seigneuries considérables dans le Languedoc & la Picardie. Le Roi d'Angleterre, avant de signer le traité, exigea expressément qu'on lui donnât encore les terres que Géoffroi d'Harcourt avoit possédées en France, & qui avoient été confisquées lors de sa rebellion: on les lui accorda sans peine, & il fit présent à Jean Chandos, le plus fameux de ses Capitaines, de S. Sauveur-le-Vicomte, qui étoit la principale. Au moyen de ces cessions, Edouard renonça à toutes prétentions sur la couronne de France & sur le Duché de Normandie, qu'il s'étoit obstiné long-temps à demander, & que les Etats du Royaume ne voulurent jamais lui accorder. On donna des otages jusqu'à l'entiere exécution du traité; savoir, Louis Duc d'Anjou, & Jean Comte de Poitiers, les deux fils cadets du Roi; Philippe Duc d'Orléans, Pierre Comte d'Alençon, &

Jean Comte d'Estampes, Princes du Sang; & avec eux vingt-cinq des principaux Seigneurs de France, & quarante-quatre Bourgeois tirés des principales Villes du Royaume. Après cela le Roi revint en France & fit son entrée à Paris le 13 Décembre de la même année.

Trois ans après il repassa en Angleterre: les uns disent pour traiter de la rançon de son fils le Duc d'Anjou, qui s'étoit enfui de la Ville qu'on lui avoit donnée pour prison; d'autres prétendent que ce fut pour voir une femme dont il étoit devenu amoureux pendant son séjour à Londres. Quoi qu'il en soit, il y mourut le 8 Avril de l'année 1363, & on lui fit des funérailles magnifiques.

En 1357, pendant la détention du Roi Jean, Charles, Roi de Navarre, s'étoit sauvé de sa prison. Un des premiers usages qu'il avoit fait de sa liberté, avoit été de venir à Rouen rendre les derniers devoirs à ceux de ses complices qui y avoient été exécutés; il avoit été lui-même chercher leurs corps au gibet, & il les avoit fait inhumer en pompe dans la Cathédrale. La Chapelle où ils furent enterrés, s'appelle aujourd'hui la Chapelle des Innocents: on dit que ce fut le Roi de Navarre qui lui donna ce nom, pour qu'il fût un monument éter-

nel de l'innocence de ses complices ; mais nous avons peine à le croire, parce que les habitants de Rouen ont été de tout temps trop amis de la justice, pour avoir conservé le nom d'innocents à des hommes évidemment coupables du crime de leze-majesté.

Après les obseques qu'il avoit fait faire à Rouen, le Roi de Navarre étoit retourné à Paris pour y exécuter le projet qu'il avoit formé de s'emparer de la couronne de France. Il avoit été assez fort pour obliger le Dauphin à se retirer de Paris, & il avoit ensuite commis dans cette Ville des excès si affreux, que les habitants l'en avoient chassé à son tour. Malgré tous ses attentats, le Dauphin lui avoit fait offrir son pardon, & l'avoit comblé de ses bienfaits. Mais le scélérat n'en avoit usé que pour perdre son bienfaicteur ; il avoit attenté à sa vie, & il lui avoit donné du poison dans un repas à Rouen. Le jeune Prince en seroit mort, sans l'habileté d'un Médecin dont l'Empereur lui avoit fait présent, qui le sauva en lui faisant une ouverture au bras : ce Médecin prédit alors que le Prince mourroit lorsque la plaie se dessécheroit.

Les Pairs du Royaume s'étoient assemblés pour informer du crime commis en la

personne du Dauphin, Lieutenant-Général de France; ils avoient instruit le procès du Roi de Navarre, qui avoit été déclaré criminel de leze-majesté, & dont les biens avoient été confisqués au profit du Roi : le Dauphin étoit venu à Rouen pour mettre à exécution l'Arrêt des Pairs, & il avoit forcé le coupable à s'enfuir en Angleterre.

Voilà où les choses en étoient avec le Roi de Navarre, lorsque Jean mourut à Londres. Le Dauphin, Duc de Normandie, se fit sacrer à Rheims le 19 Mai 1364, & se nomma CHALES V. Nous avons vu déja que le fond de son caractere étoit une prudence rare; il étoit aussi, doux, modéré & tranquille, d'où lui est venu le nom de *Sage*, qu'il a dans l'histoire. Son tempérament pacifique ne l'empêchoit pas de montrer beaucoup de valeur, lorsque l'occasion l'exigeoit; il étoit à la fois guerrier brave dans un combat, & négociateur habile dans une affaire de cabinet.

Il fut aidé dans ses guerres contre les Anglois, d'abord par Bertrand Duguesclin, à qui il donna le Comté de Longueville en Normandie, & qu'il fit Connétable en 1370; & ensuite par Olivier Clisson, qui succéda à Duguesclin dans le commandement des armées, après avoir appris longtemps sous lui le métier de la guerre. Charles

eut aussi à combattre de grands hommes, le fameux Prince de Galles, que les Anglois appelloient *le Prince noir* à cause de la couleur de ses armes, & le grand Jean Chandos qui fut Capitaine-Général des armées d'Angleterre. Ce dernier se mesura deux fois avec Duguesclin : dans le premier combat il le fit prisonnier à Aurai ; dans le second il fut vaincu & il y perdit la vie, en 1370.

Charles V aima beaucoup la Province de Normandie, & Rouen fut toujours son séjour favori. Par son testament il lui donna son cœur, qui après sa mort y fut apporté en grande pompe & placé au milieu du chœur de la Cathédrale. Ce bon Roi mourut au château de Beauté-sur-Marne, le 13 Septembre 1380 ; la plaie dont nous avons parlé, s'étant refermée la même année.

Tous les Historiens sont d'accord sur son éloge ; ils conviennent tous qu'il fut juste & religieux ; qu'il eut la vertu des bons Rois, l'économie également éloignée de l'avarice sordide & de la folle dissipation ; enfin que par sa sagesse il releva l'Etat, que la valeur fougueuse & infortunée de son pere & de son aïeul avoit mis à deux doigts de sa ruine. Deux ans avant sa mort, le Roi de Navarre avoit encore attenté à ses jours ; il

avoit

avoit envoyé à la Cour de France Jacques de Rue, son Chambellan, pour lui donner une nouvelle dose de poison. Le criminel fut arrêté avant l'exécution de son crime, & il fut écartelé aux halles en 1378.

Ce ne fut pas le dernier forfait de Charles le Mauvais ; ce Prince déteſtable en commit bien d'autres jusqu'en 1388 qu'il mourut. Il périt, dit-on, d'un genre de mort effrayant : comme on l'avoit enveloppé, pour je ne sais quelle infirmité, de linges trempés dans l'esprit de vin, le feu y prit par accident, & il fut brûlé vif dans ses bandages.

Charles V fut remplacé par son fils CHARLES VI, qui n'avoit que douze ans. La minorité de ce Prince, & ensuite la démence où il tomba, rendirent son regne triste & malheureux. Ses quatre oncles, les Ducs d'Anjou, de Berri, de Bourgogne & de Bourbon se disputerent la Régence du Royaume, & le déchirerent par leurs divisions. Le Duc d'Anjou qui fut déclaré Tuteur & Régent par le jugement des Etats, accabla le peuple d'impôts, & permit à ceux qui les levoient une dureté d'exaction plus odieuse que les impôts eux-mêmes. Les François accoutumés à un gouvernement doux & modéré, se révolterent

dans les grandes Villes : Paris donna l'exemple, & les Provinces ne tarderent pas à le suivre.

La Ville de Rouen fut peut-être celle où le désordre fut le moins sanglant ; cependant il ne laissa pas d'être considérable. Toute la populace s'amassa en tumulte & en jettant de grands cris : deux cents hommes environ se rassemblerent dans la place, & contrefaisant les formalités qui s'observent dans les élections, ils se choisirent un Roi. Celui-ci monta sur une charrette & vint au marché accompagné de ses deux cents électeurs qui lui servoient de satellites, & de tout le peuple qui le suivoit. Là il prononça solemnellement l'abolition générale des impôts, & défendit, sous peine de mort, d'en lever aucun. Ensuite la troupe se dispersa, & ils furent par pelotons donner la chasse aux Officiers des Tailles & aux Collecteurs des nouvelles impositions ; ils pillerent aussi les Abbayes & les autres Monasteres, & s'étant tous réunis, ils furent donner un assaut au château.

Jusques là les Bourgeois étoient restés en repos, dans l'espérance que cette émotion tomberoit d'elle-même : mais quand ils virent les séditieux entreprendre de forcer le château, ils prirent les armes, & vinrent trouver le Commandant, qui, avec

leur aide, vint à bout en peu de temps de dissiper les révoltés.

Ce désordre fut général dans le Royaume, on l'appella *la Harelle* : dans plusieurs Villes, il en coûta la vie à un grand nombre de Financiers. Le Roi en reçut la nouvelle, lorsqu'il venoit de gagner sur les Flamands, la bataille de Rosebecq ; il revint à Paris à la hâte, avec une partie de son armée, & il y entra comme dans une Ville prise d'assaut, armé de pied en cap, par une brêche qu'il fit faire aux murs. Il fit couper la tête à trois cents des principaux révoltés, qu'on appelloit *les Maillotins*, & ôta à la Ville tous ses privileges.

La Ville de Rouen ne fut pas longtemps à apprendre ce traitement, & les séditieux dont la fureur avoit eu le temps de se calmer, tremblerent en l'apprenant. La Ville pour prévenir le châtiment qu'elle attendoit, envoya au Roi des députés qui lui demanderent grace : ils surent si bien faire valoir les motifs propres à émouvoir sa pitié ; ils lui rappellerent avec tant d'adresse les bontés que son pere avoit eues pour eux, & les dernieres marques qu'il leur avoit données de son affection, qu'ils en furent mieux accueillis qu'ils n'avoient osé l'espérer.

Le Roi nomma Jean de Vienne, Amiral de France, pour aller informer du crime des habitants de Rouen, & pour en faire justice. La Ville ne pouvoit desirer un choix qui lui fût plus favorable; car ce Seigneur étoit Normand & d'une humeur fort pacifique. Il fit beaucoup de menaces & étala un grand appareil de supplices; puis il se radoucit, en considération, dit-il, de la semaine sainte où l'on étoit. Il se contenta de faire pendre deux misérables, & la Ville en fut quitte pour la suppression de la Mairie, & une amende au profit du Roi: des Historiens ont remarqué qu'il n'alla que la moindre partie de cette amende dans les coffres du Roi. Les lettres de pardon données aux habitants de Rouen, sont du 5 Avril, veille de Pâques, en 1383.

Les trois années suivantes se passerent toutes entieres en troubles, qui agiterent l'intérieur du Royaume; mais en 1386, le Roi voulut tenter une entreprise sur l'Angleterre, & envoya exhorter tous ses Vassaux à le seconder. Les Seigneurs Normands s'assemblerent à Rouen, pour délibérer sur cette invitation, & ils résolurent de rassembler toutes leurs forces, pour en faire une armée, qui seroit commandée par le Duc de Bourgogne, leur

Gouverneur : ils équiperent aussi une belle flotte à Honfleur, & se préparerent à aller joindre celle du Roi.

L'entreprise générale manqua par la jalousie du Duc de Berri, qui se trouva trop tard au rendez-vous, & les Vassaux des différentes Provinces, furent obligés de retourner chez eux.

Les Normands ne voulurent point perdre les préparatifs de guerre qu'ils avoient faits. Ils avoient contre les Anglois, des sujets de haine particuliers, de ce qu'ils venoient continuellement roder sur leurs côtes, & leur enlevoient quelquefois des barques, ou faisoient des incursions dans les campagnes ; ils se crurent assez forts pour tirer vengeance par eux-mêmes de ces insultes, & pour faire la guerre de leur chef à l'Angleterre. Ils monterent donc sur leur flotte au nombre de trente mille hommes, & furent attendre dans la rade de Honfleur, la flotte Angloise qui devoit y passer. Les Anglois étoient bien plus forts en hommes & en vaisseaux que les Normands, & d'ailleurs ils avoient l'avantage d'avoir à leur tête un habile homme, qui étoit Hugues le Dépensier, leur grand Amiral. Cependant ils furent mis en déroute : un grand nombre de leurs vaisseaux fut coulé à fond, & quelques-uns

furent pris; entr'autres celui que montoit l'Amiral, qui fut fait prisonnier, & amené dans le Château de Rouen. Les Normands se bornerent à cet exploit, qui étoit bien suffisant pour apprendre aux Anglois à respecter désormais leurs côtes.

CEPENDANT le temps approchoit où alloient commencer les grands malheurs de la France. En 1391, Pierre de Craon assassina le Connétable Clisson, qui pourtant ne mourut pas de sa blessure, & il se sauva chez le Duc de Bretagne, qui lui donna retraite dans ses Etats.

Le Roi voulut venger l'attentat commis en la personne du plus grand de ses Généraux; il envoya sommer le Duc de lui livrer l'assassin, & sur son refus, il marcha contre lui avec une armée. Dans sa marche, il passa par le Mans, au mois de Juillet; & en sortant de cette Ville pour continuer sa route vers la Bretagne, il reçut sur la tête un coup de soleil, qui lui fit perdre la raison, & le fit tomber tout à fait dans la folie dont il avoit eu déja quelques accès. Quelques-uns révoquent en doute ce fait, & attribuent sa démence à un accident qui lui arriva dans un ballet. Mais quelles qu'en aient été les causes, il est bon d'observer qu'elle ne fut jamais continue, & que le Roi eut

dans tout le reste de sa vie, beaucoup de bons intervalles.

Ce malheur obligea les François de nommer des Régents du Royaume. Les Ducs de Bourgogne, de Berri, le furent, à l'exclusion de Louis Duc d'Orléans, frere du Roi, qui étoit trop jeune pour entrer encore dans l'administration des affaires. Cette exclusion du Duc d'Orléans, donna l'origine à l'animosité qui divisa depuis les maisons de Bourgogne & d'Orléans, & qui fut si pernicieuse pour l'Etat.

En effet, dès que le jeune Duc approcha de sa majorité, il fit tous ses efforts pour s'emparer de l'autorité qui convenoit à son rang, & il y travailla avec tant d'ardeur, qu'en 1401, il avoit réussi à ôter entiérement au Duc de Bourgogne tout le maniement des affaires. La haute puissance où il se vit alors élevé, lui persuada que rien désormais ne lui seroit difficile de tout ce qu'il voudroit entreprendre dans l'Etat, & il résolut de se donner le titre de Duc de Normandie. C'étoit un moyen sûr, de rendre stable l'avantage qu'il avoit sur son rival le Duc de Bourgogne; car la Normandie étoit par sa richesse, le nombre de ses habitants, la force de ses places, sa proximité de Paris, & son voisinage de l'Angleterre, une

Province extrêmement importante pour la France. Auſſi avons nous vu que les Rois n'avoient jamais voulu la donner en appanage à d'autres qu'à leurs fils ainés, & que les Etats avoient décidé qu'on ne devoit pour aucune raiſon, la détacher de la couronne.

Le Duc d'Orléans voulut employer la force, pour ſe faire déclarer Duc par les Vaſſaux de la Province. Il vint aux Portes de Rouen, avec une armée, & envoya demander les clefs de la Ville, qu'on lui refuſa ; il employa tour à tour les prieres & les menaces, ſans que les unes & les autres puſſent étonner ou fléchir les habitants : on s'obſtina à lui dire qu'on ne reconnoiſſoit pour maître que le Roi & ceux qu'il lui plaiſoit revêtir de ſon autorité. Il voulut tenter quelques aſſauts qui ne lui réuſſirent pas mieux que ſes ſollicitations. Enfin il ſe vit obligé de retourner vers ſon frere, pour obtenir de lui l'appanage qu'il deſiroit. Il n'en fut pas mieux reçu qu'il ne l'avoit été des habitants de Rouen ; Charles VI lui refuſa ce qu'il demandoit, & lui jura qu'il ne l'auroit jamais. Ce refus mit le Duc en colere ; il oſa lâcher quelques mots injurieux, & le Roi le chaſſa de ſa préſence.

Alors

Alors le Duc de Bourgogne reprit le dessus ; on lui rendit la confiance qu'il avoit eue autrefois, & il gouverna jusqu'en 1404, qu'il mourut. Son fils Jean *sans Peur*, lui succéda dans son autorité & sa haine pour la maison d'Orléans. En 1407, le 23 Novembre, il fit assassiner le Duc Louis, dans les rues de Paris : on dit que la jalousie eut autant de part à ce meurtre, que l'ambition, & que le Duc d'Orléans venoit d'un rendez-vous avec la Duchesse de Bourgogne, lorsqu'il fut assassiné.

Cette mort du frere unique du Roi, ne fut point poursuivie, comme elle le devoit être ; le Duc de Bourgogne s'en avoua publiquement l'auteur, & n'en fut pas moins maître absolu du gouvernement : tout le changement qu'elle apporta dans les affaires, fut qu'alors la division secrete qui régnoit entre les maisons d'Orléans & de Bourgogne, se changea en une guerre ouverte. Tous les Seigneurs François prirent parti dans une des deux factions ; le Roi se mit lui-même à la tête de celle des *Bourguignons*, & le Comte d'Armagnac, beau-pere du Duc assassiné, fut le Chef de la faction contraire, qu'on appella de son nom, les *Armagnacs*.

En 1412, les Armagnacs appellerent

à leur secours Henri V, qui régnoit alors en Angleterre. Ce Prince étoit fils de Henri IV, ce Duc de Lancastre dont nous avons parlé ci-dessus, qui avoit détrôné Richard II, fils du célebre Prince de Galles. Il envoya des troupes en 1413, qui aborderent à Dieppe, au mois de Juin. Les Nobles Normands étoient alors assemblés à Rouen; ils envoyerent avertir le Roi, qui, occupé par les guerres civiles, ne leur fit aucune réponse; ils conclurent de son silence, qu'ils ne devoient attendre leur salut que d'eux-mêmes; ils prirent les armes, & les firent prendre à tous leurs Vassaux. Ils marcherent contre les Anglois, qu'ils trouverent campés sur les bords de la mer; & se préparant à mettre le siege devant la Ville de Dieppe, ils leur livrerent un combat, où ils tuerent leur capitaine, avec une foule de soldats, & forcerent les autres à regagner promptement leurs vaisseaux, & à s'éloigner des côtes.

Le Roi d'Angleterre irrité de l'affront que les siens avoient reçu dans cette occasion, renvoya l'année suivante une flotte plus nombreuse, qui vint encore prendre terre dans les environs de Dieppe. L'armée Angloise descendit à la hâte, & fut mettre le siege devant la Ville, avant

que les autres parties de la Normandie pussent être informées de leur arrivée ; car à ce moyen, ils comptoient se rendre maîtres facilement de cette place, qui n'avoit pour garnison que ses bourgeois. Ils furent trompés dans leur attente ; les bourgeois de Dieppe se défendirent avec tant de courage, & les maltraiterent si fort dans plusieurs sorties, qu'ils leverent bientôt le siege, & bornerent tous leurs exploits, à prendre la petite Bourgade du Tréport, dont ils brûlerent l'Abbaye.

Outré de tant de pertes, Henri V vint en personne, l'an 1415, avec près de quinze cents voiles : il fondit sur le pays de Caux, où il prit Harfleur, & avança dans les terres pour aller gagner Calais, qui lui appartenoit, & où il vouloit réposter ses munitions. A Azincourt, il rencontra l'armée Françoise, bien supérieure à la sienne ; il fit demander le passage, & offrit de rendre Harfleur, dont il venoit de s'emparer. Le Roi rejetta ces conditions : Henri y ajouta l'offre de rembourser tous les frais de la guerre ; le Roi refusa encore, & persista à demander qu'on se rendît à discrétion. Alors les Anglois lui firent connoître ce que peut le désespoir ; ils lui livrerent le com-

bat, & ses troupes furent battues & hachées en pieces : il périt dans cette journée un nombre prodigieux de Noblesse Françoise, & à la tête, six Princes du sang, & le Connétable d'Albret.

Ce fut à cette bataille que l'Oriflamme parut pour la derniere fois : elle y fut portée par Guillaume Martel, Seigneur de Baqueville, au pays de Caux ; on choisit ce Chevalier entre tous, comme étant loyal, prud'homme, & vaillant par excellence. Lorsque l'assemblée des Nobles lui eut fait savoir le choix honorable qu'elle avoit fait de lui, il s'excusa sur sa vieillesse ; mais on le força d'accepter, en lui donnant son fils pour adjoint.

Le Roi ne se trouva point à la bataille d'Azincourt ; il étoit à Rouen, avec le Duc de Berri, qui l'empêcha de s'y trouver ; & c'est là qu'il reçut les diverses députations qu'Henri V lui envoya avant le combat.

Après la bataille funeste dont nous venons de parler, les débris de l'armée Françoise se répandirent dans les campagnes, & jusqu'aux portes de la Ville de Rouen, où ils firent un dégât affreux. Le peuple des Villages prit les armes pour s'opposer à ces brigandages, & il y eut des actions sanglantes dans quelques can-

tons. La sédition fut plus sensible à Rouen que par-tout ailleurs : la présence du Roi l'avoit d'abord empêché d'éclater ; mais lorsqu'il fut parti, elle n'eut plus de frein. Le peuple impùta tous les désordres des soldats, au sieur de Gaucourt, son Bailli, qui n'en étoit nullement coupable ; mais qui auroit dû peut-être agir plus fortement qu'il n'avoit fait, pour les réprimer ; ils attaquerent sa maison, la pillerent ; & après l'en avoir arraché & l'avoir traîné dans les rues, ils le massacrerent. Ils ne s'en tinrent pas là ; ils assiégerent le Château, dont Jean de Bourbon, sieur de Préaux, étoit Gouverneur, dans le dessein de faire subir à la garnison le sort du Bailli ; mais il paroît qu'ils ne purent s'en rendre maîtres.

Le Dauphin, qui depuis a été Roi, sous le nom de Charles VII, vint luimême à Rouen pour punir les auteurs de la sédition ; mais lorsqu'il eut commencé ses informations, les coupables lui exposerent d'un air si touchant & si vrai, les torts qu'on leur avoit faits, & tous les maux qu'ils avoient eu à souffrir, qu'il leur pardonna leur faute, & repartit de Rouen, en leur laissant le Comte d'Aumalle pour Gouverneur.

Le Roi d'Angleterre enhardi par les

succès que ses armes avoient eues à la journée d'Azincourt, revint en France au mois d'Août de l'année 1416. Outre son ambition qui lui conseilloit d'entreprendre la conquête de la France, il avoit des amis puissants, qui le sollicitoient à le faire. Les Bourguignons que le Roi avoit abandonnés pour se ranger du parti des Armagnacs, l'y avoient invité plusieurs fois : il avoit même été appellé par la Reine Isabelle de Baviere, femme avare, ambitieuse & galante, & que ces trois passions avoient rendue ennemie du Roi son mari, qui n'étoit point porté à les satisfaire.

Lorsque Edouard aborda sur nos côtes, la flotte Françoise étoit à l'embouchure de la Seine, & elle étoit assez forte pour empêcher la descente des Anglois. Elle livra en effet un combat ; mais elle y fut vaincue & dispersée, par la faute des deux Amiraux : c'étoient deux traîtres qui mirent dans leurs coffres l'argent destiné à l'entretien des troupes & des vaisseaux ; l'un étoit le Vicomte de Narbonne, & l'autre le sieur de Montenai.

Après cette victoire, Henri alla débarquer auprès de Touques, qu'il attaqua. Cette Ville étoit imprenable, & elle eût résisté dix ans à toutes les forces de l'An-

gleterre; mais le Commandant se laissa gagner, & en ouvrit les Portes. De là les Anglois se répandirent comme un torrent dans toutes les parties de la Normandie, & inonderent ensuite toute la France. Ils prirent sans beaucoup de résistance, toutes les Villes de la Province où il leur plût de demander entrée, & il ne leur fallut pour achever cette conquête importante, que trois mois environ.

A l'entrée de la campagne suivante, en 1417, Henri déja maître de la Normandie & de quelques Provinces limitrophes, vint se présenter devant la Ville de Rouen. Gui Boutillier, qui commandoit alors dans la Place, avoit prévu cette attaque, & avoit exercé en l'art militaire, quinze mille bourgeois, qui furent soutenus de quatre cents soldats que le Roi lui avoit envoyés. Lorsqu'on vit arriver les ennemis, on fit sortir toutes les bouches inutiles, parce que les vivres n'étoient point alors en abondance, & ensuite on se défendit avec le plus grand courage. Les Annales du temps attestent qu'il y eut un grand nombre de sorties, où les assiégeants furent repoussés & taillés en pieces.

Il se livra aussi sous les murs des combats singuliers, dont le succès sembloit pro-

mettre aux assiégés une bonne issue pour le siege. Un Officier de Rouen, nommé Lange Bâtard, fut appellé en duel par un Anglois nommé le Blanc; ils se battirent dans un champ qui est proche de la Ville : l'Anglois fut tué, & son adversaire emporta son corps, qu'il vendit ensuite aux assiégeants par le prix de cent Nobles d'Angleterre.

Apres sept mois de siege, la Ville n'ayant plus de vivres, & les Anglois ayant eu l'habileté de couper les conduits par où l'on auroit pu en apporter, fut obligée de se rendre par composition du 13 Janvier 1418. Les conditions furent d'une dureté extrême; le Comte de Warwick qui traitoit au nom du Roi, exigea trois cents mille écus d'or, & demanda trois têtes, pour en disposer à son gré. Les trois victimes furent Robert Livet, Grand-Vicaire de l'Archevêque, Jean Jourdain, Maître de l'Artillerie, & Alain Blanchard, Capitaine des Bourgeois. Les deux premiers furent rachetés par une somme d'argent; mais le troisieme, homme d'une probité & d'une valeur distinguée, fut décapité.

De cet instant, la Ville de Rouen devint le chef-lieu du parti Anglois. Par un article de l'acte de capitulation,

le Roi d'Angleterre s'étoit réservé le droit de prendre un terrain à son gré, pour y construire un Palais : en 1420, il choisit une espace considérable, qui étoit sur les bords de la Seine, à côté de la porte du Pré de la Bataille, & il y fit commencer la Citadelle que nous appellons le *Vieux-Palais*. Les historiens ont remarqué qu'il dédommagea plusieurs particuliers qui lui céderent leurs héritages, qui se trouvoient dans l'étendue que devoit occuper son Château. Il fit construire d'abord une grosse Tour, qui fut nommée dès-lors *Mal s'y frotte*, pour faire entendre qu'on y recevroit mal ceux qui auroient la fantaisie de venir l'attaquer ; cette Tour ne fut achevée qu'en 1443 ; dans la suite des temps, elle a été bien diminuée dans sa hauteur, & l'on n'a point jugé à propos de lui rendre sa premiere élévation. Le Bastion du Vieux-Palais, qui donne sur la riviere, n'est point du temps des Anglois ; il n'a été fait qu'en 1569.

Dans le même temps qu'Henri fit travailler au Vieux-Palais, il fit aussi arracher les fondements de la vieille Barbacane, qui étoit au bout du Pont, du côté de l'Eglise de S. Sever, & il y fit construire un Château : c'est celui qu'on y voit encore. Après que les Anglois ont

été chassés de la France, ce Château a longtemps appartenu à la Ville, qui en nommoit le Commandant : depuis il est tombé en la possession du Gouverneur de Rouen, à qui le Roi en a donné la jouissance.

CEPENDANT les succès des Anglois étoient aussi marqués en pleine campagne, qu'*ils* l'avoient été dans la réduction du grand nombre de Villes qu'ils avoient prises. Les François sous la conduite du Duc d'Alençon, furent battus auprès de Fresnai, petite Ville du Maine; malgré la haute valeur que fit paroître Jean Stuard, Comte de Douglas, qui avoit amené sept mille Ecossais au secours de la France. Le drapeau de ce brave Insulaire, fut pris dans le combat, & Henri le fit suspendre dans la Cathédrale de Rouen, comme un monument éclatant de sa victoire.

La France étoit toujours en feu par les dissentions qui continuoient entre les deux grands partis. Henri en profita, & mena son armée à Paris, où il fut reçu par la Reine Isabelle, qui en étoit la maîtresse : à ce moyen, il fut vraiment le Souverain de la France, puisque la Capitale & les Provinces les plus considérables de ce Royaume lui furent soumises.

En 1420, le 21 Mai, il le devint d'une maniere encore plus particuliere. Alors se fit un acte incroyable & inoui à jamais dans la nation Françoise : par un traité fait & signé à Troies, Charles VI donna sa fille Catherine à Henri, Roi d'Angleterre, & en dot le Royaume de France, pour lui appartenir après la mort de son beau-pere. Depuis cet instant, Henri prit le titre de Régent & héritier du Royaume de France : dans la déclaration que le Roi fit dans son Lit de justice du 23 Décembre, il le lui donna solemnellement, avec le nom de son très-amé fils ; au lieu qu'en parlant de son propre fils, seul & unique héritier de sa couronne, il ne le nomma que Charles, soi-disant Dauphin.

Au commencement de l'année suivante, Henri retourna en Angleterre, où quelques affaires l'appelloient : en passant par Rouen, il fit reconnoître le Duc de Clarence son frere, pour son Lieutenant-Général en Normandie. Cette absence fut fatale à son parti ; car le Maréchal de la Fayette qui connoissoit le peu d'expérience du Duc de Clarence, l'attira au combat, & remporta sur lui une victoire signalée auprès de Baugé. Le Duc perdit la vie dans la mêlée, & Douglas y fit des prodiges de valeur qui lui valurent

l'épée de Connétable de France.

Henri fut furieux lorsqu'il apprit la défaite & la mort de son frere ; il revint promptement en France, pour tâcher de venger l'une & l'autre, & avança jusqu'à Vincennes, où les troupes Françoises s'étoient retranchées. Il y mourut le 31 Août 1422, après avoir fait un testament où il donnoit la régence de France, à son frere le Duc de Bethfort, & celle d'Angleterre, au Duc de Glocestre, le dernier de ses freres On dit qu'il y avoit un article par lequel il chargeoit expressément Bethfort de ne jamais faire de paix avec le Dauphin, que la Normandie ne lui restât en propriété.

Charles VI mourut trente-cinq jours après Henri, & le Dauphin prit le titre de Roi, avec le nom de CHARLES VII. De son côté, Bethfort fit proclamer Roi de France & d'Angleterre, Henri VI qui étoit âgé de neuf mois ; & sans perdre de temps, il se prépara à poursuivre la guerre. Il fut aidé par les Bourguignons, qui lui resterent constamment attachés, & auxquels le Duc de Bretagne se joignit peu après la mort de Charles VI.

Ces différents ennemis attaquerent la France de toutes parts, & la réduisirent bientôt aux abois. Charles VII perdit la

bataille de Crévant, près d'Auxerre, en l'année 1423, & l'année d'après, il en perdit encore une à Verneuil. Le Connétable Stuard fut tué dans cette derniere bataille, & l'épée fut donnée à Anne de Bretagne Comte de Richemont, qui ne voulut l'accepter que sur la promesse que lui fit le Roi, de disgracier le Président Louvet, son Ministre d'Etat.

On ne savoit à quoi attribuer les maux qui venoient coup sur coup accabler la France, dans ces temps malheureux; car si les Anglois avoient des Généraux habiles à leur tête, l'armée Françoise avoit aussi des Héros pour la commander. Richemont & la Trimouille, & le Comte de Dunois, bâtard de Charles Duc d'Orléans, & Lahire & Saintraille, faisoient les plus grands efforts pour soutenir l'honneur du nom François: Dunois parut pour la premiere fois dans les armées, en 1427; pour son coup d'essai, il fit lever aux ennemis le siege de Montargis, & dans la suite, il fut le plus ferme appui de l'Etat. Il parut bien alors que la Providence seule est maîtresse de régler le sort des Empires; car dans aucun temps, la France ne produisit à la fois autant d'hommes supérieurs, & jamais elle ne fut réduite à une plus fâcheuse extrémité.

En 1429, le Roi étoit dépouillé de presque tous ses Etats ; la plus forte place qui lui restât, étoit Orléans, que ses ennemis tenoient assiégée, & où toutes les forces des deux partis s'étoient réunies pour l'attaque ou pour la défense. C'étoit de l'issue de ce siege important, qu'il attendoit son destin ; & bientôt il alloit perdre sa couronne, car après sept mois de résistance, la Ville étoit sur le point de se rendre, & avoit déja envoyé demander à capituler. Une jeune fille, nommée Jeanne d'Ark, native de Domremi, proche Vaucouleurs, vint le trouver à Chinon, & lui dit qu'elle étoit envoyée de Dieu pour faire lever le siege d'Orléans, & ensuite le faire sacrer à Rheims : c'étoient là les deux seuls points de sa mission. Pour commencer à la remplir, elle alla se jetter dans Orléans, & dès le 8 Mai, tous les Anglois en avoient levé le siege : Jeanne d'Ark fut dès-lors apellée *la Pucelle d'Orléans*, qui est le nom sous lequel on la connoît communément.

De cet instant, les affaires de Charles commencerent à prendre un tour plus heureux : le Connétable de Richemont, défit les Anglois à la bataille de Patai, où le fameux Talbot fut fait prisonnier : la Trimouille & Dunois, eurent aussi de

leur côté de ſemblables avantages : un grand nombre de Villes ſe rendirent au Roi ; Rheims entr'autres lui ouvrit ſes portes & il y fut ſacré le 17 Juillet 1429.

C'étoit là, comme nous l'avons vu, que finiſſoit le miniſtere de la Pucelle d'Orléans : auſſi voulut-elle enſuite ſe retirer ; mais les François s'y oppoſerent, & l'engagerent ſi fortement à reſter dans l'armée, qu'elle ne put le leur refuſer. Elle eut bientôt à ſe repentir de la complaiſance qu'elle avoit eue ; comme elle s'étoit jettée dans Compiegne, que le Duc de Bourgogne aſſiégeoit, elle fut priſe dans une ſortie, & menée au Duc, qui la retint priſonniere. Il la vendit enſuite aux Anglois, ſur la demande que lui en fit Louis de Luxembourg, Chancelier du Roi d'Angleterre, qui en donna un prix conſidérable, & l'amena à Rouen en 1430.

On voit dans nos Chroniques, à quel excès ſe porta la fureur des Anglois contre cette fille innocente : ils l'accuſerent de ſortilege, d'héréſie & d'impiété, & demanderent qu'on lui fît ſon procès. Toutes ces imputations ſi énormes, étoient fondées, comme on ſait, ſur ce que la Pucelle avoit été l'inſtrument principal de leur défaite auprès d'Orléans, & que leur

orgueil leur persuadoit que ce grand œuvre n'avoit pu être fait que par la puissance des enfers. Jeanne fut enfermée dans la grande Tour du Château de Bouvreuil, où on l'enchaîna par le col, les pieds & les mains : la porte de la prison fut fermée à trois clefs, dont l'une fut remise à Henri, Cardinal d'Angleterre ; l'autre au grand Inquisiteur, & la troisieme au Promoteur : la prison fut gardée jour & nuit, par des soldats Anglois. On prit toutes ces précautions contre la Pucelle, parce qu'elle étoit Magicienne, & qu'on craignoit que le diable n'entreprît quelque chose en sa faveur.

Comme les crimes dont Jeanne étoit accusée étoient de la jurisdiction des Juges d'Eglise, on lui nomma des Commissaires Ecclésiastiques, & ce fut le Duc de Bethfort qui les choisit. L'Official fut Pierre Cauchon, Evêque de Beauvais, avec la permission du Chapitre de la Cathédrale de Rouen, à qui il appartenoit de nommer les Juges, pendant la vacance du Siege Archiépiscopal ; Jean Magistri fit la fonction de Vicegérent ; Jean Graverand, celle d'Inquisiteur de la Foi ; & Guillaume Estivet, un des plus méchants hommes de son temps, celle de Promoteur.

Avant de rien entreprendre dans une affaire

affaire auſſi grave, l'Evêque de Beauvais jugea à propos de conſulter le Chapitre de Rouen, qui lui-même eut recours aux lumieres de l'Univerſité de Paris & des plus habiles Théologiens. Le 25 Mai, veille de la fête du Saint Sacrement, on fit dreſſer trois échaffauds dans la place S. Ouen, l'un étoit pour le Cardinal d'Angleterre; le ſecond, pour le Chancelier qui y parut accompagné de quelques Evêques & Abbés de la Province; le troiſieme pour les Juges. Guillaume Evrard, Chanoine de Rouen, le plus éloquent Prédicateur de ſon ſiecle, ſervit d'accuſateur & parla contre la jeune Pucelle. Les Juges, après mûre délibération, la condamnerent à une priſon perpétuelle, & on la fit venir ſous une bonne eſcorte pour lui lire ſa Sentence.

Le 30 du même mois, comme cette condamnation, toute injuſte qu'elle étoit, ne ſuffiſoit point à la rage des Anglois, on tint un nouveau Tribunal dans le Vieux-Marché, où le procès de Jeanne fut remis ſur le bureau. L'Evêque de Beauvais fut encore le Juge principal, & il eut pour Aſſeſſeurs, Louis de Luxembourg, Chancelier d'Angleterre & Evêque de Térouane; Jean, Evêque de Noyon; Gilles, Abbé de Fécamp; Nicolas, Abbé de Jumieges; Guillaume, Abbé de Cormeilles; Pierre, Prieur

de Longueville ; les Docteurs Giffard, Bourſier, le Fevre & Maurice ; Pierre Hocton, Nicolas Coupequeſne, Thomas de Courcelles, Raoul Rouſſel, Jean Guérin, Nicolas de Venderes, Jean de Pinchon, Robert Barbier, André Marguerie, Jean Alépée, & Jean d'Yvetot. Ces Juges iniques, d'après les concluſions de l'infame Eſtivet, déclarerent Jeanne hérétique & impie, & la livrerent au bras ſéculier.

Le Bailli de Rouen, qui étoit un Anglois, s'en empara & la condamna à être brûlée vive. La Sentence fut exécutée dès le même jour en la place du Vieux-Marché : la Pucelle fut conduite au ſupplice par cent vingt archers, avec tout l'appareil effrayant qu'on retrouve dans les auto-da-fé des Inquiſitions. On fit porter devant elle de grands tableaux où l'on liſoit les injures les plus groſſieres & les anecdotes les plus flétriſſantes pour ſa vertu : on avoit mis derriere elle un écriteau où étoient ces mots en gros caracteres, *hérétique, relapſe, apoſtate & idolâtre.* Le Pape Eugene IV approuva & ratifia toute la procédure qu'on avoit fait contr'elle.

Quelques années après, lorſque la Normandie fut revenue à la France, les parents de Jeanne obtinrent de Calixte III, en

1454, une bulle portant commission à Jean Juvenal des Ursins, Archevêque de Rheims, à Guillaume Chartier, Evêque de Paris, & à Richard, Evêque de Coutances, de réviser le procès fait à Rouen. Par la Sentence qui fut rendue alors, on déclara Jeanne innocente, & sa mémoire fut réhabilitée : il fut aussi ordonné qu'on dresseroit une croix à l'endroit où elle avoit été brûlée. Cinq ans après, Charles VII, en reconnoissance des services importants que Jeanne lui avoit rendus, annoblit ses trois freres & leurs enfants : cet annoblissement eut cela de particulier, que les filles descendantes de ces freres eurent droit à perpétuité d'annoblir leurs maris. Par Edit du mois de Juin 1614, confirmé par une Déclaration du 18 Janvier 1634, Louis XIII a ôté aux filles le privilege dont nous venons de parler, & a privé de noblesse ceux de la famille qui avoient dérogé. Sur le procès de la Pucelle, on peut voir les recherches de Pasquier & l'Abbé Langlet.

Au lieu de la croix qui fut élevée dans l'endroit où la Pucelle avoit été exécutée, on a depuis fait construire une fontaine, & l'on a élevé dessus la statue de Jeanne. Ce monument a été renouvellé en 1755, par les soins de l'Hotel-de-Ville ; c'est

celui qu'on voit au milieu de la place du Marché aux Veaux. Il eſt bon de remarquer que ce Marché étoit autrefois une continuation du Vieux-Marché ; depuis il en a été ſéparé & a pris alors un nom particulier : voilà pourquoi le lieu où la Pucelle a été brûlée ne ſe trouve plus dans le Vieux-Marché, comme il eſt cependant dit dans nos chroniques.

TANDIS que les Anglois immoloient dans Rouen la Pucelle au reſſentiment qu'ils avoient de leurs pertes, les Généraux François travailloient efficacement à les chaſſer de tous les lieux dont ils s'étoient emparés juſqu'alors. Bethfort voyant que ſon parti déclinoit tous les jours, imagina, pour le relever, de faire venir d'Angleterre le jeune Henri, & de le montrer aux peuples. Après lui avoir fait paſſer quelques jours à Rouen, il le conduiſit en pompe à Paris, où il le fit ſacrer ſolemnellement dans la Cathédrale le 17 Décembre 1431.

Cette démarche du Duc ne produiſit point l'effet qu'il en avoit attendu ; & il paroît qu'elle eut encore moins de ſuccès à Rouen que par-tout ailleurs ; car pendant ſon abſence, il y eut une émotion violente des habitants contre les Anglois. Voici ce qui y donna lieu. Un Chevalier

du Beauvoiſis, nommé Ricarville, forma le projet hardi de s'emparer du vieux Château ; il vint de Beauvais avec quatre-vingt hommes, & eut le bonheur de forcer pendant la nuit la porte qui donnoit du côté de la campagne. Il maſſacra toute la garniſon, à l'exception d'Arondel le Commandant, qui trouva moyen de deſcendre dans le foſſé, d'où il paſſa dans la Ville, à l'aide des cordes que ſes partiſans lui jetterent. Le peuple qui n'avoit point été averti de l'entrepriſe de Ricarville, ne fit aucun effort pour le ſeconder ; de ſorte que rien n'empêcha le Comte d'Arondel de raſſembler toutes ſes troupes, avec leſquelles il reprit aiſément le château. Le Chevalier François fut pris avec ſes compagnons, & on les fit tous pendre ſur les murs de la citadelle. Cette cruelle exécution choqua les habitants de Rouen, qui furent ſur-tout indignés lorſqu'ils en ſurent la cauſe ; ils coururent aux armes & attaquerent les Anglois, dont ils maſſacrerent un grand nombre.

Bethfort reçut les nouvelles de ce tumulte, au milieu des fêtes qu'il donnoit à Paris, & il revint en diligence pour l'appaiſer ; mais loin que ſa préſence & celle du jeune Roi adouciſſent les eſprits, le tumulte augmenta encore : il ſe ré-

pandit même dans les environs de la Ville ; & de proche en proche il gagna toute la Province. Les choses furent au point que le Régent trouvant le séjour de Rouen peu sûr pour son pupille, le fit partir en secret pour l'Angleterre. Cependant comme il ne se trouva aucun des Généraux François à portée de profiter de la bonne disposition des peuples, elle resta sans effet, & la Normandie demeura encore au pouvoir des Anglois.

Le Duc de Bethfort mourut en 1435 : Richard, Duc d'Yorck, & après lui le Comte de Warwik, eurent la Régence d'Angleterre. Ces deux hommes bien inférieurs à Bethfort, ne purent retarder long-temps la chûte du parti Anglois : en 1438, il ne leur restoit plus gueres que la Normandie, du grand nombre de Provinces qu'ils avoient possédées dix ans auparavant. Cette même année, les Généraux François commencerent à reprendre pied dans notre Province ; la premiere Ville qui les reçut fut celle de Dieppe, où ils se fortifierent, & dont ils firent leur place d'armes principale.

Ce qui soutenoit encore la fortune des Anglois en France, étoit la division qui continuoit toujours entre les Bourguignons & les Armagnacs : en 1440, cette cause

cessa par la réconciliation des Ducs qui étoient à la tête des deux factions. Le Duc d'Orléans, prisonnier en Angleterre, envoya demander son amitié au Duc de Bourgogne, & celui-ci la lui accorda sans peine; il lui montra même combien elle étoit sincere, en lui fournissant une grande partie de la somme nécessaire à sa rançon. Après cela le Duc d'Orléans revint à Paris auprès du Roi, & se joignit de bonne foi aux défenseurs de l'Etat.

En 1443, après une treve de quelques années, car il y en avoit de fréquentes, que l'épuisement des deux partis rendoit nécessaires, Talbot mit le siege devant Dieppe. Ce guerrier redoutable le pressa avec la plus grande vigueur, & cependant les bourgeois, seuls & sans appui, soutinrent ses efforts pendant deux mois entiers: au bout de ce temps, le Dauphin vint à leur aide, & fit lever le siege aux Anglois.

Cette expédition fut encore suivie d'une treve, qui dura jusques vers l'année 1448: alors Dunois se mit à la tête de l'armée royale, & entra en Normandie. A l'aspect de ce grand homme, la fortune ne délibéra plus: en moins de dix-huit mois toutes les places de la Province furent reprises, excepté Rouen & Cherbourg.

Rouen étoit défendue par Talbot, & toutes les forces des Anglois y étoient renfermées sous le commandement d'Edmont de Sommerset. Le Roi envoya un Héraut au commencement d'Octobre 1449, pour sommer la Ville de se rendre, & en même temps il approcha lui-même avec son armée jusques sous les murs. Les habitants qui avoient de tout temps été affectionnés à leur Roi, s'étoient emparés des remparts dans le dessein de le seconder s'il donnoit un assaut ; mais les Anglois s'en étant apperçus, les chasserent de ce poste, & obligerent l'armée Françoise à s'éloigner.

Cependant les bourgeois s'assemblerent en armes, & comme ils ne desiroient rien tant que d'être rendus à leur Souverain légitime, ils se déclarerent ouvertement pour lui, & se saisirent, malgré les Anglois, de deux tours & de la partie des murs qui étoit entre deux. Le Roi y fit aussi-tôt avancer ses soldats, qui planterent des échelles dans cette partie, & gagnerent le rempart au nombre de quarante. Talbot y étant accouru avec trois cents de ses plus braves soldats, repoussa les assiégeants, & massacra plusieurs habitants qui les aidoient. Cette cruauté souleva tous les autres ; ils vinrent en foule entourer Sommerset, & le menacerent de l'égorger

ger lui & toute ſa ſuite; s'il ne conſentoit à ce qu'on envoyât vers le Roi pour capituler. Sommerſet, ſans s'effrayer de leurs menaces, rejetta conſtamment cette propoſition. Alors les habitants firent un effort de courage & s'emparerent du rempart, dont ils chaſſerent les Anglois : en même temps ils envoyerent vers le Roi, pour lui annoncer que les portes de la Ville lui ſeroient ouvertes à ſon approche; & ils l'y reçurent en effet lorſqu'il parut.

Sommerſet & Talbot ſe retirerent dans le château avec leurs Anglois, & après s'y être défendus encore quelques jours, ils ſe virent obligés de capituler : ils furent trouver le Roi au fort Sainte-Catherine, & lui demanderent à traiter. Le Roi leur fit d'abord les loix les plus dures; mais comme il les vit réſolus à périr plutôt que de les accepter, il ſe radoucit enſuite, & n'exigea d'eux que les conditions ſuivantes; ſavoir, de remettre certaines Villes qu'ils tenoient encore, qui furent déſignées dans l'acte; de rendre les priſonniers & de livrer leur artillerie; de s'engager en outre à payer cinquante mille écus d'or, & à rembourſer aux bourgeois tout ce qu'ils leur devoient. Le traité fut ſigné ainſi, & Talbot reſta pour otage avec cinq

autres Seigneurs ; à ce moyen, le 10 Novembre 1449, Charles VII entra triomphant dans Rouen, où l'on pleuroit de joie de revoir enfin son Roi, après trente ans de servitude.

Quelques mois après, vint la bataille de Fourmigni, donnée au commencement de 1450, que gagna le grand Dunois, & qui acheva la révolution. Le dernier fort des Anglois en Normandie, fut Cherbourg, place très-forte alors, & défendue par une garnison de deux mille hommes, qui avoient été aguerris par Talbot : les Anglois y firent les plus grands efforts ; mais enfin il fallut céder : ils firent une bonne composition, & repasserent la mer.

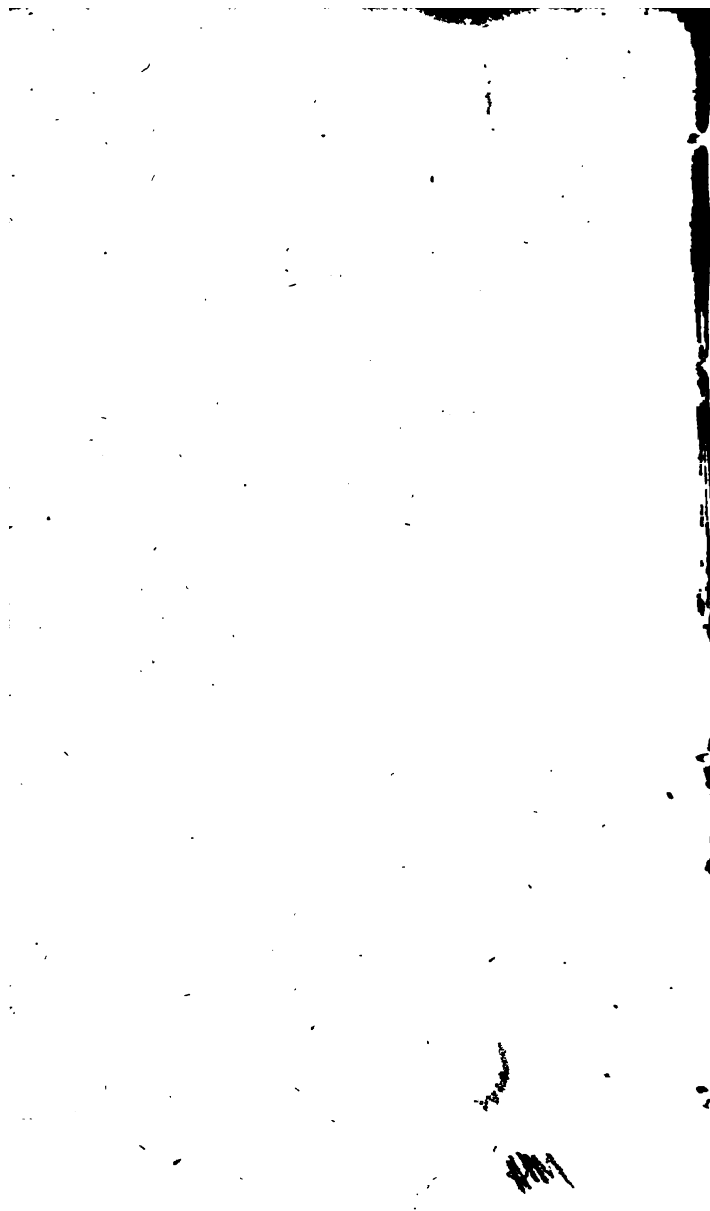
Le Roi regardant la réduction de la Normandie, comme un événement qui méritoit d'être immortel, voulut que la Ville de Rouen & toute la Province en fissent une fête tous les ans. Nous la célébrons le 12 du mois d'Août, & il se fait à Rouen ce jour-là une procession solemnelle.

Une observation importante pour la Ville de Rouen, & qui ne doit pas nous échapper, en parlant du siege qu'en a fait Charles VII, est le témoignage que le Roi lui rendit de l'affection constante qu'elle avoit eue pour lui pendant les troubles. Nous voyons dans l'acte de Réduction fait

à Rouen, & par les Lettres-Patentes données aux Roches-Trenchelion, le 17 Juillet précédent, que le Roi promit de conserver, & conserva en effet les habitants de Rouen dans toutes leurs franchises & leurs privileges, parce qu'il avoit toujours reconnu leur fidélité à son service.

Le Roi passa à Rouen le temps que ses Généraux employerent à chasser les Anglois de leurs derniers retranchements. En partant, il nous laissa pour Gouverneur le Connétable de Richemont, qui avoit eu grande part aux victoires.

Fin du III. Livre & du I. Volume.



MAY 4 - 1945,

